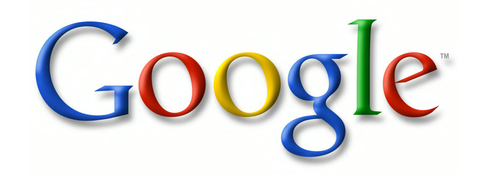
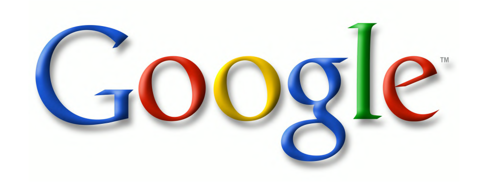
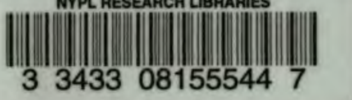
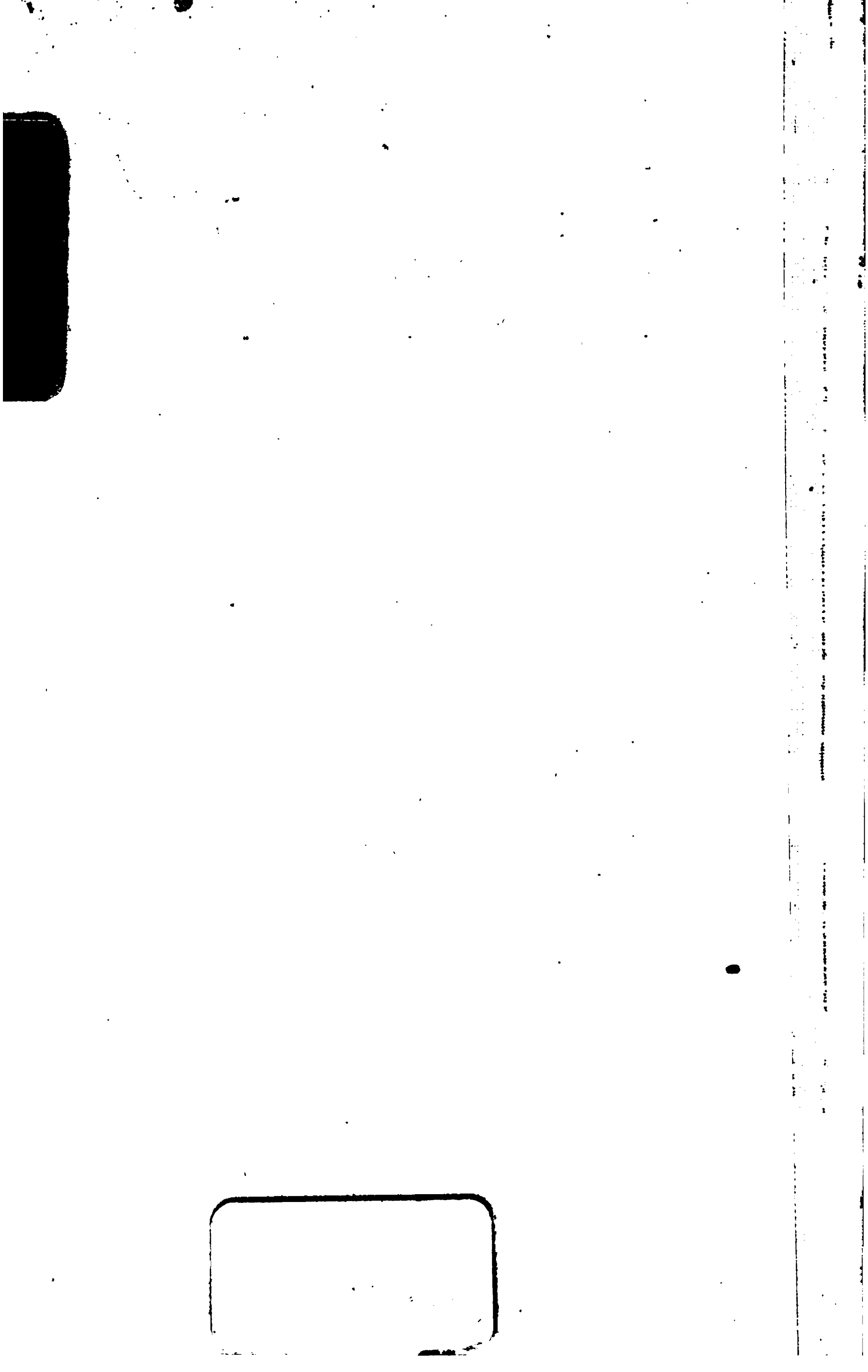
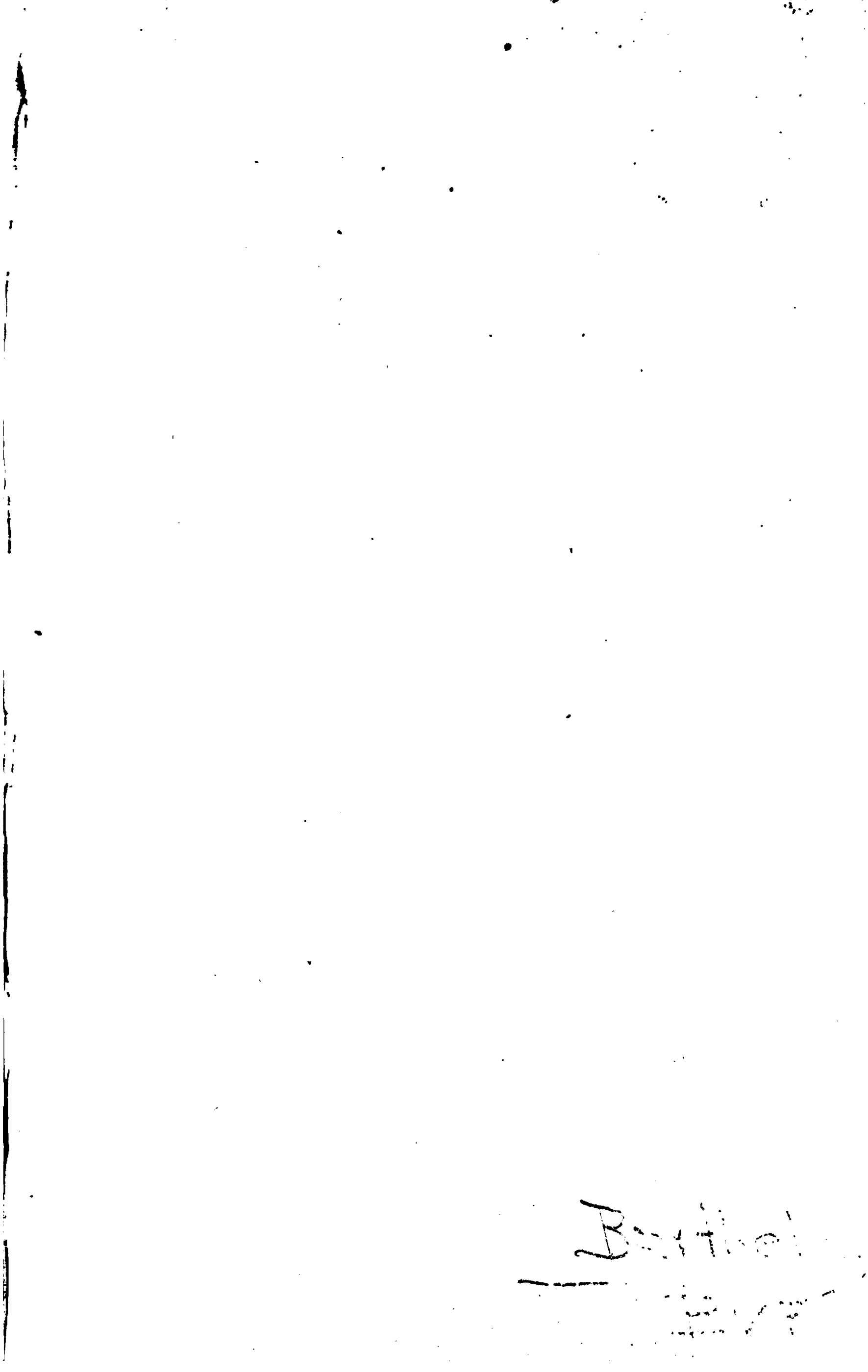










VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS

EN GRÈCE

TOME PREMIER

VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS

EN GRÈCE

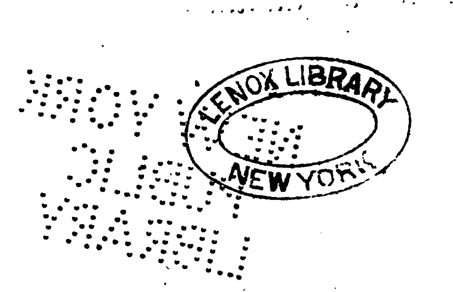
DANS LE MILIEU DU QUATIRÈME SIÈCLE
AVANT L'ÈRE VULGAIRE.

by
Jean Jacques Barthélemy

QUATRIÈME EDITION

TOME PREMIER

A PARIS
CHEZ DE BURE L'AÎNÉ.
1801.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

AVERTISSEMENT

Je suppose qu'un Scythe, nommé Anacharsis, vient en Grèce quelques années avant la naissance d' Alexandre, et que d' Athènes, son séjour ordinaire, il fait plusieurs voyages dans les provinces voisines, observant par-tout les mœurs et les usages des peuples, assistant à leurs fêtes, étudiant la nature de leurs gouvernemens; quelquefois consacrant ses loisirs à des recherches sur les progrès de l'esprit humain; d'autres fois conversant avec les grands hommes qui florissoient alors, tels qu'Epaminondas, Phocion, Xénophon, Platon, Aristote, Démosthène, etc. Dès qu'il voit la Grèce asservie à Philippe, pere d'Alexandre, il retourne en Scy-

thie; il y met en ordre la suite de ses voyages; et pour n'être pas forcé d'interrompre sa narration, il rend compte dans une introduction, des faits mémorables qui s'étoient passés en Grèce avant qu'il eût quitté la Scythie.

L'époque que j'ai choisie, une des plus intéressantes que nous offre l'histoire des nations, peut être envisagée sous deux aspects. Du côté des lettres et des arts, elle lie le siècle de Périclès à celui d'Alexandre. Mon Scythe a fréquenté quantité d'Athéniens qui avoient vécu avec Sophocle, Euripide, Aristophane, Thucydide, Socrate, Zeuxis et Parrhasius. Je viens de citer quelques-uns des écrivains célèbres qu'il a connus; il a vu paroître les chef-d'œuvres de Praxitèle, d'Euphranor et de Pamphile, ainsi que les premiers essais d'Apelle et de Protogène; et dans une des dernières années de son séjour en Grèce, nâquirent Epicure et Ménandre.

Sous le second aspect, cette époque n'est pas moins remarquable. Anacharsis fut témoin de la révolution qui changea la face de la Grèce, et qui, quelque temps après, détruisit l'Empire des Perses. A son arrivée, il trouva le jeune Philippe auprès d'Epaminondas; il le vit monter sur le trône de Macédoine, déployer pendant vingt-deux ans contre les Grecs toutes les ressources de son génie, et obliger enfin ces fiers républicains à se jetter entre ses bras.

J'ai composé un voyage plutôt qu'une histoire, parce que tout est en action dans un voyage, et qu'on y permet des détails interdits à l'historien. Ces détails, quand ils ont rapport à des usages, ne sont souvent qu'indiqués dans les auteurs anciens; souvent ils ont partagé les critiques modernes. Je les ai tous discutés avant que d'en faire usage. J'en ai même, dans une révision, supprimé une grande partie; et peut-être n'ai-je pas poussé le sacrifice assez loin.

Je commençai cet ouvrage en 1757; je n'ai cessé d'y travailler depuis. Je ne l'aurois pas entrepris, si moins ébloui de la beauté du sujet, j'avois plus consulté mes forces que mon courage.

Les tables que je place après cet avertissement, indiqueront l'ordre que j'ai suivi.

ORDRE CHRONOLOGIQUE

DU VOYAGE

D'ANACHARSIS

	Avant Jesus-Christ.
CHAPITRE I. Il part de Scythie	en avril de l'an 363
CHAP. VI. Après avoir fait quelque séjour à Byzance, à Lesbos et à Thèbes, il arrive à Athènes	13 mars 362
CHAP. IX. Il va à Corinthe, et revient à Athènes	1 avril même année.
CHAP. XII. et suiv. Il décrit la ville d'Athènes, et rend compte de ses recherches sur le gouvernement, les mœurs et la religion des Athéniens	même année.
CHAP. XXII. Il part pour la Phocide	avril 361
CHAP. XXIII. et suiv. Il revient à Athènes, et après avoir rapporté quelques événemens qui s'étoient passés depuis l'an 361 jusqu'en 357, il traite de plusieurs matières relatives aux usages des Athéniens, à l'histoire des sciences, etc.	
CHAP. XXXIV. et suiv. Il part pour la Béotie et pour les provinces septentrionales de la Grèce	357
CHAP. XXXVII. Il passe l'hiver de 357 à 356 à Athènes, d'où il se rend aux provinces mé-	

DIVISION
DE L'OUVRAGE

PREMIER VOLUME

INTRODUCTION

Etat sauvage de la Grèce.
Arrivée des Colonies Orientales.
Inachus et Phoronée.

PREMIERE PARTIE.

Cécrops.
Argonautes.
Hercule.
Thésée.
Première guerre de Thèbes.
Seconde guerre de Thèbes ou des Epigones.
Guerre de Troïe.
Retour des Héraclides.
Réflexions sur les siècles héroïques.
Établissement des Ioniens dans l'Asie mineure.
Homère.

SECONDE PARTIE.

Section premiere, Siècle de Solon.

Dracon.
Epiménide.
Législation de Solon.
Pisistrate.
Réflexions sur la législation de Solon.

Section seconde, Siècle de Thémistocle et d'Aristide.

Bataille de Marathon.
Combat des Termopyles.
Bataille de Salamine.
Bataille de Platée.
Réflexions sur le siècle de Thémistocle et d'Aristide.

Section troisième, Siècle de Périclès.

Guerre du Péloponèse.
Guerre des Athéniens en Sicile.
Prise d'Athènes.
Réflexions sur le siècle de Périclès.
Notes.

SECOND VOLUME.

TROISIÈME VOLUME.

QUATRIÈME VOLUME.

CINQUIÈME VOLUME

SIXIÈME VOLUME.

SEPTIÈME VOLUME.

VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS

EN GRÈCE

INTRODUCTION
AU
VOYAGE DE LA GRÈCE

S'il faut s'en rapporter aux traditions anciennes, les premiers habitans de la Grèce n'avoient pour demeures que des antres profonds, & n'en sortoient que pour disputer aux animaux des alimens grossiers et quelquefois nuisibles. Réunis dans la suite sous des chefs audacieux, ils augmentèrent leurs lumières, leurs besoins & leurs maux. Le sentiment de leur foiblesse les avoit rendus malheureux; ils le devinrent par le sentiment de leurs forces. La guerre commença; de grandes passions s'allumèrent; les suites en furent effroyables. Il falloit des torrens de sang pour s'assurer la possession d'un pays. Les vainqueurs dévoroient les vaincus; la mort étoit sur toutes les têtes, & la vengeance dans tous les coeurs.

Mais, soit que l'homme se lasse enfin de sa férocité, soit que le climat de la Grèce adoucisse tôt ou tard le caractère de ceux qui l'habitent, plusieurs hordes de sauvages coururent au devant des législateurs qui entreprirent de les policer. Ces législateurs étoient des Egyptiens qui venoient d'aborder sur les côtes de l'Argolide. Ils y cherchoient un asile: ils y fondèrent un empire; & ce fut sans doute un beau spectacle de voir des peuples agrestes &

cruels, s'approcher en tremblant de la colonie étrangère, en admirer les travaux paisibles, abattre leurs forêts aussi anciennes que le monde, découvrir sous leurs pas même une terre inconnue, & la rendre fertile, se répandre avec leurs troupeaux dans la plaine, & parvenir enfin à couler dans l'innocence ces jours tranquilles & sereins qui font donner le nom d'âge d'or à ces siècles reculés.

Cette révolution commença sous Inachus *, qui avoit conduit la première colonie Egyptienne; elle continua sous Phoronée son fils. Dans un court espace de temps, l'Argolide, l'Arcadie & les régions voisines changèrent de face.

Environ trois siècles après, Cécrops, Cadmus et Danaüs ** parurent, l'un dans l'Attique, l'autre dans la Béotie, & le troisième dans l'Argolide. Ils amenoient avec eux de nouvelles colonies d'Egyptiens & de Phéniciens. L'industrie & les arts franchirent les bornes du Péloponèse, & leurs progrès ajoutèrent, pour ainsi dire, de nouveaux peuples au genre humain.

Cependant une partie des sauvages s'étoit retirée dans les montagnes, ou vers les régions septentrionales de la Grèce. Ils attaquèrent les sociétés naissantes qui, opposant la valeur à la férocité, les forcèrent d'obéir à

* En 1970 avant J. C.

** Cécrops, en 1657 avant J. C. Cadmus, en 1594. Danaüs, en 1586.

des lois, ou d'aller en d'autres climats jouir d'une funeste indépendance.

Le regne de Phoronée est la plus ancienne époque de l'histoire des Grecs; celui de Cécrops, de l'histoire des Athéniens. Depuis ce dernier Prince, jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse, il s'est écoulé environ 1250 ans. Je les partage en deux intervalles; l'un finit à la première des olympiades; l'autre à la prise d'Athènes par les Lacédémoniens *. Je vais rapporter les principaux événemens qui se sont passés dans l'un et dans l'autre; je m'attacherai sur tout à ceux qui regardent les Athéniens; & j'avertis que, sous la première de ces périodes, les faits véritables, les traits fabuleux, également nécessaires à connaître pour l'intelligence de la religion, des usages & des monumens de la Grèce, seront confondus dans ma narration, comme ils le sont dans les traditions anciennes. Peut-être même que mon style se ressentira de la lecture des auteurs que j'ai consultés. Quand on est dans le pays des fictions, il est difficile de n'en pas emprunter quelquefois le langage.

PREMIÈRE PARTIE

La colonie de Cécrops tiroit son origine de la ville de Saïs, en Egypte. Elle avoit quitté

---

* Première olymp. en 776 avant J. C. Prise d'Athènes en 404.

les bords fortunés du Nil, pour se soustraire à la loi d'un vainqueur inexorable; & après une longue navigation, elle étoit parvenue aux rivages de l'Attique, habités de tout temps par un peuple que les nations farouches de la Grèce avoient dédaigné d'asservir. Ses campagnes stériles n'offroient point de butin, & sa foiblesse ne pouvoit inspirer de crainte. Accoutumé aux douceurs de la paix, libre sans connaître le prix de la liberté, plutôt grossier que barbare, il devait s'unir sans effort à des étrangers que le malheur avait instruits; bientôt les Egyptiens & les habitans de l'Attique ne formèrent qu'un seul peuple; mais les prémiers prirent sur les seconds cet ascendant qu'on accorde tôt ou tard à la supériorité des lumières; & Cécrops, placé à la tête des uns & des autres, conçut le projet de faire le bonheur de la patrie qu'il venoit d'adopter.

Les anciens habitans de cette contrée voyoient renaître tous les ans les fruits sauvages du chêne, & se reposaient sur la nature d'une reproduction qui assurait leur subsistance. Cécrops leur présenta une nourriture plus douce, & leur apprit à la perpétuer. Différentes espèces de grains furent confiées à la terre. L'olivier fut transporté de l'Egypte dans l'Attique; des arbres, auparavant inconnus, étendirent sur de riches moissons leurs branches chargées de fruits. L'habitant de l'Attique, entraîné par l'exemple des Egyptiens experts dans l'agriculture, redoubloit ses efforts, & s'endurcissait à la fatigue; mais il n'étoit pas encore remué par des intérêts assez puis-

sans pour adoucir ses peines, & l'animer dans ses travaux.

Le mariage fut soumis à des lois; & ces réglemens, source d'un nouvel ordre de vertus & de plaisirs, firent connaître les avantages de la décence, les attraits de la pudeur, le désir de plaire, le bonheur d'aimer, la nécessité d'aimer toujours. Le pére entendit, au fond de son cœur, la voix secrète de la nature; il l'entendit dans le cœur de son épouse & de ses enfans; il se surprit versant des larmes que ne lui arrachait plus la douleur, & apprit à s'estimer en devenant sensible. Bientôt les familles se rapprochérent par des alliances ou par des besoins mutuels; des chaînes sans nombre embrassèrent tous les membres de la société. Les biens dont ils jouissaient ne leur furent plus personnels: & les maux qu'ils n'éprouvaient pas, ne leur furent plus étrangers.

D'autres motifs facilitérent la pratique des devoirs. Les premiers Grecs offraient leurs hommages à des dieux dont ils ignoraient les noms, & qui trop éloignés des mortels & réservant toute leur puissance pour régler la marche de l'univers, manifestaient à peine quelques-unes de leurs volontés dans le petit canton de Dodone, en Epire. Les colonies étrangères donnèrent à ces divinités les noms qu'elles avaient en Egypte, en Libye, en Phénicie, & leur attribuérent à chacune un empire limité & des fonctions particulières. La ville d'Argos fut spécialement consacrée à Junon; celle d'Athènes à Minerve; celle de Thèbes à Bacchus. Par cette légère addition au culte religieux, les

dieux, parurent se rapprocher de la Grèce, & se partager entr'eux ses provinces. Le peuple les crut plus accessibles, en les croyant moins puissans & moins occupés. Il les trouva partout autour de lui; &, assuré de fixer désormais leurs regards, il conçut une plus haute idée de la nature de l'homme.

Cécrops multiplia les objets de la vénération publique. Il invoqua le souverain des dieux sous le titre de Très-haut: il éleva de toutes parts des temples & des autels; mais il défendit d'y verser le sang des victimes, soit pour conserver les animaux destinés à l'agriculture, soit pour inspirer à ses sujets l'horreur d'une scène barbare qui s'étoit passée en Arcadie. Un homme, un roi, le farouche Lycaon venait d'y sacrifier un enfant à ces dieux, qu'on outrage toutes les fois qu'on outrage la nature. L'hommage que leur offrit Cécrops était plus digne de leur bonté; c'était des épis ou des grains, prémices des moissons dont ils enrichissoient l'Attique, & des gâteaux, tribut de l'industrie que ses habitans commençoient à connaître.

Tous les réglemens de Cécrops respiroient la sagesse & l'humanité. Il en fit pour procurer à ses sujets une vie tranquille, & leur attirer des respects au delà même du trépas. Il voulut qu'on déposât leurs dépouilles mortelles dans le sein de la mère commune des hommes, & qu'on ensemençât aussitôt la terre qui les couvroit, afin que cette portion de terrein ne fût point enlevée au cultivateur. Les parens, la tête ornée d'une

couronne, donnoient un repas funèbre; & c'est là que, sans écouter la voix de la flatterie ou de l'amitié, on honoroit la mémoire de l'homme vertueux, on flétrissoit celle du méchant. Par ces pratiques touchantes, les Peuples entrevirent que l'homme peu jaloux de conserver après sa mort une seconde vie dans l'estime publique doit du moins laisser une réputation dont ses enfans n'aient pas à rougir.

La même sagesse brilloit dans l'établissement d'un tribunal qui paroît s'être formé vers les derniéres années de ce prince, ou au commencement du regne de son successeur: c'est celui de l'Aréopage qui, depuis son origine, n'a jamais prononcé un jugement dont on ait pu se plaindre, & qui contribua le plus à donner aux Grecs les prémières notions de la justice.

Si Cécrops avoit été l'auteur de ces mémorables institutions, & de tant d'autres qu'il employa pour éclairer les Athéniens, il auroit été le prémier des législateurs, & le plus grand des mortels; mais elles étoient l'ouvrage de toute une nation attentive à les perfectionner pendant une longue suite de siècles. Il les avoit apportées d'Egypte; & l'effet qu'elles produisirent fut si prompt, que l'Attique se trouva bientôt peuplée de vingt mille habitans, qui furent divisés en quatre tribus.

Des progrès si rapides attirèrent l'attention des peuples qui ne vivoient que de rapines. Des corsaires descendirent sur les côtes de l'Attique; des Béotiens en ravagèrent les frontières; ils répandirent la terreur de tous

côtés. Cécrops en profita pour persuader à ses sujets de rapprocher leurs demeures, alors éparses dans la campagne, & de les garantir, par une enceinte, des insultes qu'ils venoient d'éprouver. Les fondemens d'Athènes furent jetés sur la colline où l'on voit aujourd'hui la citadelle. Onze autres villes s'élevèrent en différens endroits; & les habitans, saisis de frayeur, firent sans peine le sacrifice qui devoit leur coûter le plus. Ils renoncèrent à la liberté de la vie champêtre, & se renfermèrent dans les murs, qu'ils auroient regardés comme le séjour de l'esclavage, s'il n'avoit fallu les regarder comme l'asile de la foiblesse. A l'abri de leurs remparts, ils furent les prémiers des Grecs à déposer, pendant la paix, ces armes meurtrières, qu'auparavant ils ne quittoient jamais.

Cécrops mourut après un regne de cinquante ans. Il avoit épousé la fille d'un des principaux habitans de l'Attique. Il en eut un fils, dont il vit finir les jours, & trois filles, à qui les Athéniens décernèrent depuis les honneurs divins. Ils conservent encore son tombeau dans le temple de Minerve; & son souvenir est gravé, en caractères ineffaçables, dans la constellation du Verseau qu'ils lui ont consacrée.

Après Cécrops, régnèrent, pendant l'espace d'environ cinq cens soixante-cinq ans, dix-sept princes, dont Codrus fut le dernier.

Les regards de la postérité ne doivent point s'arrêter sur la plupart d'entr'eux; & qu'importe en effet que quelques-uns ayent été

dépouillés par leurs successeurs du rang qu'ils avoient usurpé, & que les noms des autres se soient par hasard sauvés de l'oubli ? Cherchons, dans la suite de leurs regnes, les traits qui ont influé sur le caractère de la nation, ou qui devoient contribuer à son bonheur.

Sous les regnes de Cécrops & de Granaûs son successeur, les habitans de l'Attique jouirent d'une paix assez constante. Accoutumés aux douceurs & à la servitude de la société, ils étudioient leurs devoirs dans leurs besoins, & les mœurs se formoient d'après les exemples.

Leurs connoissances, accrues par des liaisons si intimes, s'augmentèrent encore par le commerce des nations voisines. Quelques années après Cécrops, les lumières de l'Orient pénétrerent en Béotie. Cadmus, à la tête d'une colonie de Phéniciens, y porta le plus sublime de tous les arts, celui de retenir par de simples traits les sons fugitifs de la parole, & les plus fines opérations de l'esprit. Le secret de l'écriture, introduit en Attique, y fut destiné, quelques temps après, à conserver le souvenir des évenemens remarquables.

Nous ne pouvons fixer d'une manière précise le temps où les autres arts y furent connus; & nous n'avons à cet égard que des traditions à rapporter. Sous le regne d'Erichthonius, la colonie de Cécrops accoutuma les chevaux, déjà dociles au frein, à traîner péniblement un chariot, & profita du travail des abeilles, dont elle perpétua la race sur le mont Hymète. Sous Pandion, elle fit de nouveaux

progrès dans l'agriculture; mais une longue sécheresse ayant détruit les espérances du laboureur, les moissons de l'Egypte suppléerent aux besoins de la colonie, & l'on prit une légere teinture du commerce. Erechthée, son successeur, illustra son regne par des établissemens utiles, & les Athéniens lui consacrèrent un temple après sa mort.

Ces découvertes successives redoubloient l'activité du peuple; & en lui procurant l'abondance, le préparoient à la corruption: car, dès qu'on eut compris qu'il est dans la vie des biens que l'art ajoute à ceux de la nature, les passions réveillées se portèrent vers cette nouvelle image du bonheur. L'imitation aveugle, ce mobile puissant de la plupart des hommes, & qui d'abord n'avoit excité qu'une émulation douce & bienfaisante, produisit bientôt l'amour des distinctions, le desir des préférences, la jalousie & la haine. Les principaux citoyens, faisant mouvoir à leur gré ces différens ressorts, remplirent la société de troubles, & portèrent leurs regards sur le trône. Amphictyon obligea Cranaüs d'en descendre; lui-même fut contraint de le céder à Erichthonius.

A mesure que le royaume d'Athènes prenoit de nouvelles forces, on voyoit ceux d'Argos, d'Arcadie, de Lacédémone, de Corinthe, de Sicyone, de Thèbes, de Thessalie & d'Epire, s'accroître par degrès, & continuer leur révolution sur la scène du monde.

Cependant l'ancienne barbarie reparoissoit, au mépris des lois & des mœurs; il s'élevoit par intervalles des hommes robustes, qui se

tenoient sur les chemins pour attaquer les passans ; ou des princes dont la cruauté froide infligeoit à des innocens des supplices lents & douloureux. Mais la nature, qui balance sans cesse le mal par le bien, fit naître, pour les détruire, des hommes plus robustes que les prémiers, aussi puissans que les seconds, plus justes que les uns & les autres. Ils parcouroient la Grèce ; ils la purgeoient du brigandage des rois & des particuliers : ils paroissoient au milieu des Grecs, comme des mortels d'un ordre supérieur ; & ce peuple enfant, aussi extrême dans sa reconnoissance que dans ses alarmes, répandoit tant de gloire sur leurs moindres exploits, que l'honneur de le protéger étoit devenu l'ambition des ames fortes.

Cette espèce d'héroïsme inconnu aux siècles suivans, ignoré des autres nations, le plus propre néanmoins à concilier les intérêts de l'orgueil avec ceux de l'humanité, germoit de toutes parts, & s'exerçoit sur toutes sortes d'objets. Si un animal féroce sorti du fond des bois, semoit la terreur dans les campagnes, le héros de la contrée se faisoit un devoir d'en triompher aux yeux d'un peuple qui regardoit encore la force comme la prémière des qualités, & le courage comme la prémière des vertus. Les souverains eux-mêmes, flattés de joindre à leurs titres la prééminence du mérite le plus estimé dans leur siècle, s'engageoient dans des combats qui en manifestant leur bravoure, sembloient légitimer encore leur puissance. Mais bientôt ils aimèrent des dangers qu'ils se contentoient

auparavant de ne pas craindre. Ils allèrent les mendier au loin, ou les firent naître autour d'eux ; & comme les vertus exposées aux louanges se flétrissent aisément, leur bravoure, dégénérée en témérité, ne changea pas moins d'objet que de caractère. Le salut des peuples ne dirigeoit plus leurs entreprises ; tout étoit sacrifié à des passions violentes, dont l'impunité redoubloit la licence. La main qui venoit de renverser un tyran de son trône, dépouilloit un prince injuste des richesses qu'il avoit reçues de ses pères, ou lui ravissoit une épouse distinguée par sa beauté. La vie des anciens héros est souillée de ces taches honteuses.

Plusieurs d'entr'eux sous le nom d'Argonautes *, formèrent le projet de se rendre dans un climat lointain, pour s'emparer des trésors d'Æëtés, roi de Colchos. Il leur fallut traverser des mers inconnues, & braver sans cesse de nouveaux dangers : mais ils s'étoient déjà séparément signalés par tant d'exploits, qu'en se réunissant ils se crurent invincibles, & le furent en effet. Parmi ces héros, on vit Jason qui séduisit & enleva Médée, fille d'Æëtés, mais qui perdit, pendant son absence, le trône de Thessalie, où sa naissance l'appeloit ; Castor & Pollux, fils de Tyndare, roi de Sparte, célèbres par leur valeur, plus célèbres par une union qui leur a mérité des autels ; Pélée, roi de Phthiotie, qui

* Vers l'an 1360 avant J. C.

passeroit pour un grand homme, si son fils Achille n'avoit pas été plus grand que lui; le poëte Orphée, qui partageoit des travaux qu'il adoucissoit par ses chans; Hercule enfin, le plus illustre des mortels, & le prémier des demi-dieux.

Toute la terre est pleine du bruit de son nom & des monumens de sa gloire: il descendoit des rois d'Argos: on dit qu'il étoit fils de Jupiter & d'Alcbmène, épouse d'Amphitryon; qu'il fit tomber sous ses coups, & le lion de Némée, & le taureau de Crète, & le sanglier d'Erymanthe, & l'ydre de Lerne, & des monstres plus féroces encore; un Busiris, roi d'Egypte, qui trempoit lâchement ses mains dans le sang des étrangers; un Anthée de Libye, qui ne les dévouoit à la mort, qu'après les avoir vaincus à la lutte; & les géans de Sicile, & les centaures de Thessalie, & tous les brigands de la terre, dont il avoit fixé les limites à l'occident, comme Bacchus les avoit fixées à l'orient: on ajoute qu'il ouvrit les montagnes, pour rapprocher les nations; qu'il creusa des détroits, pour confondre les mers; qu'il triompha des enfers, & qu'il fit triompher les dieux dans les combats qu'ils livrèrent aux géans.

Son histoire est un tissu de prodiges, ou plutôt, c'est l'histoire de tous ceux qui ont porté le même nom, & subi les mêmes travaux que lui. On a exagéré leurs exploits; & en les réunissant sur un seul homme, & en lui attribuant toutes les grandes entreprises dont on ignoroit les auteurs, on l'a couvert d'un

éclat qui semble rejaillir sur l'espèce humaine; car l'Hercule qu'on adore, est un phantôme de grandeur, élevé entre le ciel & la terre, comme pour en combler l'intervalle. Le véritable Hercule ne différoit des autres hommes, que par sa force, & ne ressemblait aux dieux des Grecs, que par ses foiblesses: les biens & les maux qu'il fit dans ses expéditions fréquentes, lui attirèrent pendant sa vie une célébrité, qui valut à la Grèce un nouveau défenseur en la personne de Thésée.

Ce prince étoit fils d'Egée, roi d'Athènes, & d'Ethra, fille du sage Pitthée, qui gouvernoit Trézène: il étoit élevé dans cette ville, où le bruit des actions d'Hercule l'agitoit sans cesse; il en écoutoit le récit, avec une ardeur d'autant plus inquiète que les liens du sang l'unissoient à ce héros; & son ame impatiente frémissoit autour des barrières qui la tenoient renfermée: car il s'ouvroit un vaste champ à ses espérances. Les brigands commençoient à reparoître; les monstres sortoient de leurs forêts; Hercule étoit en Lydie.

Pour contenter ce courage bouillant, Ethra découvre à son fils le secret de sa naissance; elle le conduit vers un rocher énorme, & lui ordonne de le soulever: il y trouve une épée & d'autres signes auxquels son père devoit le reconnoître un jour. Muni de ce dépôt, il prend la route d'Athènes: en vain sa mère & son aïeul le pressent de monter sur un vaisseau; les conseils prudens l'offensent, ainsi que les conseils timides: il préfère le chemin du péril & de la gloire, & bientôt il se

trouve en présence de Sinnis. Cet homme cruel attachoit les vaincus à des branches d'arbres qu'il courboit avec effort, & qui se relevoient chargées des membres sanglans de ces malheureux. Plus loin, Sciron occupoit un sentier étroit sur une montagne, d'où il précipitoit les passans dans la mer. Plus loin encore, Procruste les étendoit sur un lit, dont la longueur devoit être la juste mesure de leur corps, qu'il réduisoit ou prolongeoit par d'affreux tourmens. Thésée attaque ces brigands, & les fait périr par les supplices qu'ils avoient inventés.

Après des combats & des succès multipliés, il arrive à la cour de son père, violemment agitée par des dissentions qui menaçoient le souverain. Les Pallantides, famille puissante d'Athènes, voyoient à regret le sceptre entre les mains d'un vieillard, qui, suivant eux, n'avoit ni le droit, ni la force de le porter: ils laissoient éclater avec leur mépris, l'espoir de sa mort prochaine, & le desir de partager sa dépouille. La présence de Thésée déconcerte leurs projets; & dans la crainte qu'Egée, en adoptant cet étranger, ne trouve un vengeur & un héritier légitime, ils le remplissent de toutes les défiances dont une ame foible est susceptible: mais, sur le point d'immoler son fils, Egée le reconnoît, & le fait reconnoître à son peuple. Les Pallantides se révoltent: Thésée les dissipe, & vole soudain aux champs de Marathon, qu'un taureau furieux ravageoit depuis quelques années; il l'attaque, le saisit, & l'expose, chargé de chaînes, aux

yeux des Athéniens, non moins étonnés de la victoire, qu'effrayés du combat.

Un autre trait épuisa bientot leur admiration. Minos, roi de Crète, les accusoit d'avoir fait périr son fils Androgée, & les avoit contraints par la force des armes, à leur livrer, à des intervalles marqués *, un certain nombre de jeunes garçons & de jeunes filles. Le sort devoit les choisir; l'esclavage ou la mort, devenir leur partage. C'étoit pour la troisième fois qu'on venoit arracher à de malheureux parens, les gages de leur tendresse. Athènes étoit en pleurs; mais Thésée la rassure: il se propose de l'affranchir de ce tribut odieux; &, pour remplir un si noble projet, il se met lui-même au nombre des victimes; & s'embarque pour la Crète.

Les Athéniens disent qu'en arrivant dans cette île, leurs enfans étoient renfermés dans un labyrinthe, & bientôt après dévorés par le Minotaure, monstre moitié homme, moitié taureau, issu des amours infâmes de Pasiphaé, reine de Crète; ils ajoutent que Thésée ayant tué le Minotaure, ramena les jeunes Athéniens, & fut accompagné, à son retour, par Ariadne, fille de Minos, qui l'avoit aidé à sortir du labyrinthe, & qu'il abandonna sur les rives de Naxos. Les Crétois disent, au contraire, que

* Tous les ans, suivant Apollodore, lib. 3, p. 253. tous les sept ans, suivant Diodore, lib. 4. p. 263. tous les neuf ans, suivant Plutarque, in Thes. tom. 1. p. 6.

les ôtages Athéniens étoient destinés aux vainqueurs dans les jeux célébrés en l'honneur d'Androgée; que Thésée ayant obtenu la permission d'entrer en lice, vainquit Taurus, général des troupes de Minos, & que ce prince fut assez généreux pour rendre justice à sa valeur, & pardonner aux Athéniens.

Le témoignage des Crétois est plus conforme au caractère d'un prince renommé par sa justice & sa sagesse: celui des Athéniens n'est peut-être que l'effet de leur haine éternelle pour les vainqueurs qui les ont humiliés: mais de ces deux opinions, il résulte également que Thésée délivra sa nation d'une servitude honteuse; & qu'en exposant ses jours, il acheva de mériter le trône qui restoit vacant par la mort d'Egée.

A peine y fut-il assis, qu'il voulut mettre des bornes à son autorité, & donner au gouvernement une forme plus stable & plus réguliere. Les douze villes de l'Attique, fondées par Cécrops, étoient devenues autant de républiques, qui toutes avoient des magistrats particuliers & des chefs presque indépendans: leurs intérets se croisoient sans cesse, & produisoient entr'elles des guerres fréquentes. Si des périls pressans les obligeoient quelquefois de recourir à la protection du souverain, le calme qui succédoit à l'orage, réveilloit bientôt les anciennes jalousies; l'autorité royale, flottant entre le despotisme & l'avilissement, inspiroit la terreur ou le mépris; & le peuple, par le vice d'une constitution dont la nature n'étoit exactement connue ni du prince,

ni des sujets, n'avoit aucun moyen pour se défendre contre l'extrême servitude, ou contre l'extrême liberté.

Thésée forma son plan; &, supérieur même aux petits obstacles, il se chargea des détails de l'exécution, parcourut les divers cantons de l'Attique, & chercha partout à s'insinuer dans les esprits. Le peuple reçut avec ardeur un projet qui sembloit le ramener à sa liberté primitive; mais les plus riches, consternés de perdre la portion d'autorité qu'ils avoient usurpée, & de voir s'établir une espèce d'égalité entre tous les citoyens, murmuroient d'une innovation qui diminuoit la prérogative royale: cependant ils n'osèrent s'opposer ouvertement aux volontés d'un prince, qui tâchoit d'obtenir par la persuasion, ce qu'il pouvoit exiger par la force, & donnèrent un consentement, contre lequel ils se promirent de protester dans des circonstances plus favorables.

Alors il fut réglé qu'Athènes deviendroit la métropole & le centre de l'empire; que les sénats des villes seroient abolis; que la puissance legislative résideroit dans l'assemblée générale de la nation, distribuée en trois classes, celle des notables, celle des agriculteurs, & celle des artisans: que les principaux magistrats, choisis dans la prémière, seroient chargés du dépòt des choses saintes, & de l'interprétation des lois; que les différens ordres de citoyens se balanceroient mutuellement, parce que le premier auroit pour lui l'éclat des dignités, le second, l'importance des services, le troisième, la supériorité du nombre: il fut réglé, enfin,

que Thésée, placé à la tête de la république, seroit le défenseur des lois qu'elle promulgueroit, & le général des troupes destinées à la défendre.

Par ces dispositions, le gouvernement d'Athènes devint essentiellement démocratique; & comme il se trouvoit assorti au génie des Athéniens, il s'est soutenu dans cet état, malgré les altérations qu'il éprouva du temps de Pisistrate. Thésée institua une fête solemnelle, dont les cérémonies rappellent encore aujourd'hui la réunion des différens peuples de l'Attique; il fit construire des tribunaux pour les magistrats; il agrandit la capitale, & l'embellit autant que l'imperfection des arts pouvait le permettre. Les étrangers, invités à s'y rendre, y accoururent de toutes parts, & furent confondus avec les anciens habitans; il ajouta le territoire de Mégare à l'empire; il plaça sur l'Isthme de Corinthe, une colonne qui séparoit l'Attique du Péloponèse, & renouvela, près de ce monument, les jeux Isthmiques, à l'imitation de ceux d'Olympie, qu'Hercule venoit d'établir.

Tout sembloit alors favoriser ses voeux. Il commandoit à des peuples libres, que sa modération & ses bienfaits retenoient dans la dépendance. Il dictoit des lois de paix & d'humanité aux peuples voisins & jouissoit d'avance de cette vénération profonde, que les siècles attachent par degrés à la mémoire des grands hommes.

Cependant il ne le fut pas assez lui-même, pour achever l'ouvrage de sa gloire. Il se lassa

des hommages paisibles qu'il recevoit, & des vertus faciles qui en étoient la source. Deux circonstances fomentèrent encore ce dégoût. Son ame qui veilloit sans cesse sur les démarches d'Hercule, étoit importunée des nouveaux exploits dont ce prince marquoit son retour dans la Grèce. D'un autre côté, soit pour éprouver le courage de Thésée, soit pour l'arracher au répos, Pirithoüs, fils d'Ixion, & roi d'une partie de la Thessalie, conçut un projet conforme au génie des anciens héros. Il vint enlever dans les champs de Marathon, les troupeaux du roi d'Athènes; & quand Thésée se présenta pour venger cet affront, Pirithoüs parut saisi d'une admiration secrète; et lui tendant la main en signe de paix: „ Soyez „ mon juge, lui dit-il: quelle satisfaction exi- „ gez vous? — Celle, répond Thésée, de „ vous unir à moi par la confraternité des ar- „ mes. „ A ces mots ils se jurent une alliance indissoluble, et méditent ensemble de grandes entreprises.

Hercule, Thésée, Pirithoüs, amis & rivaux généreux, déchaînés tous trois dans la carrière, ne respirant que les dangers & la victoire, faisant pâlir le crime & trembler l'innocence, fixoient alors les régards de la Grèce entière. Tantôt à la suite du prémier, tantôt suivi du second, quelquefois se mêlant dans la foule des héros, Thésée étoit appellé à toutes les expéditions éclatantes. Il triompha, dit-on, des Amazones, & sur les bords du Thermodon en Asie, & dans le plaines de l'Attique; il parut à la chasse de cet énorme

sanglier de Calydon, contre lequel Méléagre, fils du roi de cette ville, rassembla les princes les plus courageux de son temps; il se signala contre les Centaures de Thessalie, ces hommes audacieux, qui s'étant exercés les prémiers à combattre à cheval, avoient plus de moyens pour donner la mort, & pour l'éviter.

Au milieu de tant d'actions glorieuses, mais inutiles au bonheur de son peuple, il résolut avec Pirithoüs, d'enlever la princesse de Sparte, & celle d'Epire, distinguées toutes deux par une beauté qui les rendit célèbres & malheureuses; l'une, étoit cette Hélène, dont les charmes firent depuis couler tant de sang & de pleurs; l'autre, étoit Proserpine, fille d'Aidonée, roi des Molosses.

Ils trouvèrent Hélène exécutant une danse dans le temple de Diane; & l'ayant arrachée du milieu de ses compagnes, ils se dérobèrent, par la fuite, au châtiment qui les menaçoit à Lacédémone, & qui les attendoit en Epire: car Aidonée, instruit de leurs desseins, livra Pirithoüs à des dogues affreux qui le dévorèrent, & précipita Thésée dans les horreurs d'une prison, dont il ne fut délivré que par les soins officieux d'Hercule.

De retour dans ses états, il trouva sa famille couverte d'opprobres, & la ville déchirée par des factions. La reine, cette Phèdre dont le nom retentit souvent sur le théâtre d'Athènes, avoit conçu pour Hippolyte, qu'il avoit eu d'Antiope, reine des Amazones, un amour qu'elle condamnoit, dont le jeune prince avoit horreur, & qui causa bientôt la perte

de l'un & de l'autre. Dans le même temps, les Pallantides, à la tête des principaux citoyens, cherchoient à s'emparer du pouvoir souverain, qu'ils l'accusoient d'avoir affoibli : le peuple avoit perdu dans l'exercice de l'autorité, l'amour de l'ordre, & le sentiment de la reconnoissance. Il venoit d'être aigri par la présence & par les plaintes de Castor & de Pollux, frères d'Hélène, qui avant de la rétirer des mains auxquelles Thésée l'avoit confiée, avoient ravagé l'Attique, & excité des murmures contre un roi qui sacrifioit tout à ses passions, & abandonnoit le soin de son empire, pour aller au loin tenter des aventures ignominieuses, & en expier la honte dans les fers.

Thésée chercha vainement à dissiper de si funestes impressions. On lui faisoit un crime de son absence, de ses exploits, de ses malheurs ; & quand il voulut employer la force, il apprit que rien n'est si foible qu'un souverain avili aux yeux de ses sujets.

Dans cette extrémité, ayant prononcé des imprécations contre les Athéniens, il se réfugia auprès du roi Lycomède, dans l'île de Scyros ; il y périt quelque temps après *, ou par les suites d'un accident, ou par la trahison de Lycomède, attentif à ménager l'amitié de Mnesthée, successeur de Thésée.

Ses actions, & l'impression qu'elles firent sur les esprits, pendant sa jeunesse, au com-

* Vers l'an. 1305. avant J. C.

mencement de son regne, & à la fin de ses jours, nous l'offrent successivement sous l'image d'un hèros, d'un roi, d'un aventurier ; & suivant ces rapports différens, il mérita l'admiration, l'amour, & le mépris des Athéniens.

Ils ont depuis oublié ses égaremens, & rougi de leur révolte. Cimon, fils de Miltiade, transporta, par ordre de l'oracle, ses ossemens dans les murs d'Athènes. On construisit, sur son tombeau, un temple embelli par les arts, & devenu l'asyle des malheureux. Divers monumens le retracent à nos yeux, ou rappellent le souvenir de son regne. C'est un des génies qui président aux jours de chaque mois ; un des héros qui sont honorés par des fêtes & par des sacrifices. Athènes enfin, le regarde comme le prémier auteur de sa puissance, & se nomme avec orgueil la ville de Thésée.

La colère des Dieux, qui l'avoit banni de ses états, s'appesantissoit, depuis long-temps, sur le royaume de Thèbes. Cadmus chassé du trône qu'il avoit élevé, Polydore déchiré par des Bacchantes, Labdacus enlevé par une mort prématurée, & ne laissant qu'un fils au berceau, & entouré d'ennemis : tel avoit été, depuis son origine, le sort de la famille royale, lorsque Laïus, fils & successeur de Labdacus, après avoir perdu & recouvré deux fois la couronne, épousa Epicaste ou Jocaste, fille de Ménoecée : c'est à cet hymen qu'étoient réservées les plus affreuses calamités. L'enfant qui en naîtra, disoit un oracle, sera le meurtrier de son père, & l'époux de sa mère. Ce fils nâquit, & les

auteurs de ses jours le condamnèrent à devenir la proie des bêtes féroces. Ses cris, ou le hasard, le firent découvrir dans un endroit solitaire. Il fut présenté à la reine de Corinthe, qui l'éleva dans sa cour sous le nom d'Œdipe, & comme son fils adoptif.

Au sortir de l'enfance, instruit des dangers qu'il avoit courus, il consulta les dieux; & leurs ministres ayant confirmé par leur réponse, l'oracle qui avoit précédé sa naissance, il fut entraîné dans le malheur qu'il vouloit éviter. Résolu de ne plus retourner à Corinthe, qu'il régardoit comme sa patrie, il prit le chemin de la Phocide, & rencontra dans un sentier, un vieillard qui lui prescrivit, avec hauteur, de laisser le passage libre, & voulut l'y contraindre par la force. C'étoit Laïus: Œdipe se précipita sur lui, & le fit périr sous ses coups.

Après ce funeste accident, le royaume de Thèbes, & la main de Jocaste, furent promis à celui qui délivreroit les Thébains des maux dont ils étoient affligés. Sphinge, fille naturelle de Laïus, s'étant associée à des brigands, ravageoit la plaine, arrêtoit les voyageurs par des questions captieuses, & les égaroit dans les détours du mont Phicée, pour les livrer à ses perfides compagnons. Œdipe demêla ses pièges, dissipa les complices de ses crimes; & en recueillant le fruit de sa victoire, il remplit l'oracle dans toute son étendue.

L'inceste triomphoit sur la terre; mais le ciel se hâta d'en arrêter le cours. Des lumières odieuses vinrent effrayer les deux époux.

Iocaste termina ses infortunes par une mort violente. Œdipe, à ce que rapportent quelques auteurs, s'arracha les yeux, & mourut dans l'Attique, où Thésée lui avoit accordé un asyle. Mais, suivant d'autres traditions, il fut condamné a supporter la lumière du jour, pour voir encore des lieux témoins de ces forfaits ; & la vie, pour la donner à des enfans plus coupables & aussi malheureux que lui. C'étoient Etéocle, Polynice, Antigone & Ismène, qu'il eut d'Euriganée, sa seconde femme.

Les deux princes ne furent pas plutôt en âge de regner, qu'ils reléguèrent Œdipe au fond de son palais, & convinrent ensemble de tenir, chacun a son tour, les rênes du gouvernement pendant une année entière. Etéocle monta le prémier sur ce trône, sous lequel l'abîme restoit toujours ouvert, & refusa d'en descendre. Polynice se rendit auprès d'Adraste, roi d'Argos, qui lui donna sa fille en mariage, & lui promit de puissans secours.

Telle fut l'occasion de la prémière expédition où les Grecs montrèrent quelques connoissances de l'art militaire *. Jusqu'alors on avoit vu des troupes sans soldats, inonder tout-à-coup un pays voisin, & se retirer après des hostilités & des cruautés passagères. Dans la guerre de Thèbes, on vit des projets concertés avec prudence, & suivis avec fermeté; des peuples différens, renfermés dans un même camp, & soumis à la même autorité, opposant

---

* En 1329 avant J. C.

un courage égal aux rigueurs des saisons, aux dangers des combats journaliers.

Adraste partagea le commandement de l'armée avec Polynice, qu'il vouloit établir sur le trône de Thèbes; le brave Tydée, fils d'Ænée, roi d'Etolie; l'impétueux Capanée; le devin Amphiaraüs; Hippomédon, & Parthénopée. A la suite de ces guerriers, tous distingués par leur naissance & par leur valeur, parurent dans un ordre inférieur de mérite & de dignités, les principaux habitans de la Messénie, de l'Arcadie & de l'Argolide.

L'armée s'étant mise en marche, entra dans la forêt de Némée, où ses généraux instituèrent des jeux qu'on célèbre encore aujourd'hui avec la plus grande solemnité. Après avoir passé l'Isthme de Corinthe, elle se rendit en Béotie, où elle força les troupes d'Etéocle à se renfermer dans les murs de Thèbes.

Les Grecs ne connoissoient pas encore l'art de s'emparer d'une place défendue par une forte garnison. Tous les efforts des assiégeans se dirigeoient vers les portes: toute l'espérance des assiégés consistoit dans leurs fréquentes sorties. Les actions qu'elles occasionnoient, avoient dejà fait périr beaucoup de monde, de part & d'autre; dejà le vaillant Capanée venoit d'être précipité du haut d'une échelle qu'il avoit appliquée contre le mur, lorsque Etéocle & Polynice résolurent de terminer entr'eux leurs différends. Le jour pris, le lieu fixé, les peuples en pleurs, les armées en silence, les deux princes fondirent l'un sur l'autre, & après s'être percés de coups, ils ren-

dirent les derniers soupirs, sans pouvoir assouvir leur rage. On les porta sur le même bûcher ; & dans la vue d'exprimer, par une image effrayante, les sentimens qui les avoient animés pendant leur vie, on supposa que la flamme, pénétrée de leur haine, s'étoit divisée pour ne pas confondre leurs cendres.

Créon, frère de Jocaste, fut chargé pendant la minorité de Laodamas, fils d'Etéocle, de continuer une guerre qui devenoit, de jour en jour, plus funeste aux assiégeans, & qui finit par une vigoureuse sortie que firent les Thébains. Le combat fut très-meurtrier. Tydée, & la plupart des généraux Argiens y périrent. Adraste, contraint de lever le siége, ne put honorer par des funérailles, ceux qui étoient restés sur le champ de bataille; il fallut que Thésée interposât son autorité, pour obliger Créon à se soumettre au droit des gens, qui commençoit à s'introduire.

Seconde Guerre de Thèbes, ou Guerre des Epigones.

La victoire des Thébains ne fit que suspendre leur perte. Les chefs des Argiens avoient laissé des fils dignes de les venger. Dès que les temps furent arrivés *, ces jeunes princes, parmi lesquels on voyoit Diomède, fils de Tydée, & Sténélus, fils de Capanée, entrèrent,

* En 1319. avant J. C.

à la tête d'une armée formidable, sur les terres de leurs ennemis.

On en vint bientôt aux mains ; & les Thébains, ayant perdu la bataille, abandonnèrent la ville, qui fut livrée au pillage. Thersander, fils & successeur de Polynice, fut tué, quelques années après, en allant au siége de Troie. Après sa mort, deux princes de la même famille régnèrent à Thèbes ; mais le second fut tout-à-coup saisi d'une noire frénésie ; & les Thébains persuadés que les furies s'attacheroient au sang d'Œdipe, tant qu'il en resteroit une goutte sur la terre, mirent une autre famille sur le trône. Ils choisirent, trois générations après, le gouvernement républicain, qui subsiste encore parmi eux.

Le repos dont jouit la Grèce, après la seconde guerre de Thèbes, ne pouvoit être durable. Les chefs de cette expédition revenoient couverts de gloire ; les soldats chargés de butin. Les uns & les autres se montroient avec cette fierté que donne la victoire ; & racontant à leurs enfans, à leurs amis, empressés autour d'eux, la suite de leurs travaux & de leurs exploits, ils ébranloient puissamment les imaginations, & allumoient dans tous les cœurs la soif ardente des combats. Un événement subit développa ces impressions funestes.

Guerre de Troie.

Sur la côte de l'Asie, à l'opposite de la Grèce, vivoit paisiblement un prince, qui ne comptoit que des souverains pour ayeux, & qui

se trouvoit à la tête d'une nombreuse famille, presque toute composée de jeunes héros : Priam régnoit à Troie, & son royaume, autant par l'opulence, & par le courage des peuples soumis à ses lois, que par ses liaisons avec les rois d'Assyrie répandoit en ce canton de l'Asie, le même éclat que le royaume de Mycènes dans la Grèce.

La maison d'Argos, établie en cette dernière ville, reconnoissoit pour chef Agamemnon, fils d'Atrée. Il avoit joint à ses états, ceux de Corinthe, de Sicyone, & de plusieurs villes voisines. Sa puissance augmentée de celle de Ménélas, son frère, qui venoit d'épouser Hélène, héritière du royaume de Sparte, lui donnoit une grande influence sur cette partie de la Grèce, qui, de Pélops, son ayeul, a pris le nom de Péloponèse.

Tantale, son bisayeul, régna d'abord en Lydie ; &, contre les droits les plus sacrés, retint dans les fers un prince troyen, nommé, Ganymède. Plus récemment encore, Hercule, issu des rois d'Argos, avoit détruit la ville de Troie, fait mourir Laomédon, & enlevé Hésione sa fille.

Le souvenir de ces outrages restés impunis, entretenoit dans les maisons de Priam & d'Agamemnon, une haine héréditaire & implacable, aigrie de jour en jour par la rivalité de puissance, la plus terrible des passions meurtrières. Pâris, fils de Priam, fut déstiné à faire éclore ces semences de divisions.

Pâris vint en Grèce, & se rendit à la cour de Ménélas, où la beauté d'Hélene fixoit

tous les regards. Aux avantages de la figure, le prince troyen réunissoit le desir de plaire, & l'heureux concours des talens agréables. Ces qualités, animées par l'espoir du succès, firent une telle impression sur la reine de Sparte, qu'elle abandonna tout pour le suivre. Les Atrides voulurent en vain obtenir, par la douceur, une satisfaction proportionnée à l'offense; Priam ne vit dans son fils que le réparateur des torts que sa maison & l'Asie entière avoient éprouvés de la part des Grecs, & rejetta les voies de conciliation qu'on lui proposoit.

A cette étrange nouvelle, ces cris tumultueux & sanguinaires, ces bruits avant-coureurs des combats & de la mort, éclatent & se répandent de toutes parts. Les nations de la Grèce s'agitent comme une forêt battue par la tempête. Les rois dont le pouvoir est renfermé dans une seule ville, ceux dont l'autorité s'étend sur plusieurs peuples, possédés également de l'esprit d'héroïsme, s'assemblent à Mycènes. Ils jurent de reconnoître Agamemnon pour chef de l'entreprise, de venger Ménélas, de reduire Ilium en cendres. Si des princes refusent d'abord d'entrer dans la confédération, ils sont bientôt entraînés par l'éloquence persuasive du vieux Nestor, roi de Pylos; par les discours insidieux d'Ulisse, roi d'Ithaque; par l'exemple d'Ajax de Salamine, de Diomède d'Argos, d'Idoménée de Crète, d'Achille, fils de Pélée, qui régnoit dans un canton de la Thessalie, & d'une foule de jeunes guerriers, ivres d'avance des succès qu'ils se promettent.

Après de longs préparatifs, l'armée, forte d'environ cent mille hommes, se rassembla au port d'Aulidè; & près de douze cents voiles la transportèrent sur les rives de la Troade.

La ville de Troie, défendue par des remparts & des tours, étoit encore protégée par une armée nombreuse, que commandoit Hector, fils de Priam; il avoit sous lui quantité de princes alliés, qui avoient joint leurs troupes à celles des Troyens. Assemblées sur le rivage, elles présentoient un front redoutable à l'armée des Grecs, qui, après les avoir repoussées, se renfermèrent dans un camp, avec la plus grande partie de leur vaisseaux.

Les deux armées essayèrent de nouveau leurs forces; & le succès douteux de plusieurs combats, fit entrevoir que le siége traîneroit en longueur.

Avec de frêles bâtimens, & de foibles lumières sur l'art de la navigation, les Grecs n'avoient pu établir une communication suivie entre la Grèce & l'Asie. Les subsistances commencèrent à manquer. Une partie de la flotte fut chargée de ravager, ou d'ensemencer les îles & les côtes voisines; tandis que divers partis dispersés dans la campagne, enlevoient les récoltes & les troupeaux. Un autre motif rendoit ces détachemens indispensables. La ville n'étoit point investie; & comme les troupes de Priam la mettoient à l'abri d'un coup de main, on résolut d'attaquer les alliés de ce prince, soit pour le priver de leurs dépouilles, soit pour le priver de leurs secours. Achille portoit de tous côtés le fer & la flamme; après

s'être débordé comme un torrent destructeur, il revenoit avec un butin immense, qu'on distribuoit à l'armée, avec des esclaves sans nombre, que les géneraux partageoient entr'eux.

Troie étoit située au pied du Mont Ida, à quelque distance de la mer; les tentes & les vaisseaux des Grecs occupoient le rivage; l'espace du milieu étoit le théâtre de la bravoure & de la férocité: les Troyens & les Grecs, armés de piques, de massues, d'épées, de flèches & de javelots; couverts de casques, de cuirasses & de boucliers; les rangs pressés, les généraux a leur tête, s'avançoient les uns contre les autres; les prémiers avec de grands cris; les seconds, dans un silence plus effrayant: aussi-tòt les chefs devenus soldats, plus jaloux de donner de grands exemples que de sages conseils, se précipitoient dans le danger, & laissoient presque toujours au hasard le soin d'un succès qu'ils ne savoient ni préparer ni suivre; les troupes se heurtoient & se brisoient avec confusion, comme les flots que le vent pousse & repousse dans le détroit de l'Eubée. La nuit séparoit les combattans; la ville ou les retranchemens servoient d'asyle aux vaincus; la victoire coûtoit du sang, & ne produisoit rien.

Les jours suivans, la flamme du bûcher dévoroit ceux que la mort avoit moissonnés: on honoroit leur mémoire par des larmes & par des jeux funèbres. La trève expiroit, & l'on en venoit encore aux mains.

Souvent au plus fort de la mèlée, un guerrier élevoit sa voix, & défioit au combat

un guerrier du parti contraire. Les troupes, en silence, les voyoient tantôt se lancer des traits ou d'énormes quartiers de pierre, tantôt se joindre l'épée à la main, & presque toujours s'insulter mutuellement pour aigrir leur fureur. La haine du vainqueur survivoit à son triomphe: s'il ne pouvoit outrager le corps de son ennemi, & le priver de la sépulture, il tâchoit du moins de le dépouiller de ses armes. Mais, dans l'instant, les troupes s'avançoient de part & d'autre, soit pour lui ravir sa proie, soit pour la lui assurer; & l'action devenoit générale.

Elle le devenoit aussi, lorsqu'une des armées avoit trop à craindre pour les jours de son guerrier, ou lorsque lui-même cherchoit à les prolonger par la fuite. Les circonstances pouvoient justifier ce dernier parti: l'insulte & le mépris flétrissoient à jamais celui qui fuyoit sans combattre, parce qu'il faut, dans tous les temps, savoir affronter la mort, pour mériter de vivre. On réservoit l'indulgence pour celui qui ne se déroboit à la supériorité de son adversaire, qu'après l'avoir éprouvée: car la valeur de ces temps-là, consistant moins dans le courage d'esprit, que dans le sentiment de ses forces, ce n'étoit pas une honte de fuir, lorsqu'on ne cédoit qu'à la nécessité; mais c'étoit une gloire d'atteindre l'ennemi dans sa retraite, & de joindre à la force qui préparoit la victoire, la légéreté qui servoit à la décider.

Les associations d'armes & de sentimens entre deux guerriers, ne furent jamais si communes que pendant la guerre de Troie. Achille

& Patrocle, Ajax & Teucer, Diomède & Sthénélus, Idoménée et Mérion, tant d'autres héros dignes de suivre leurs traces, combattoient souvent l'un près de l'autre; et se jettant dans la mêlée, ils partageoient entr'eux les périls et la gloire; d'autres fois, montés sûr un même char, l'un guidoit les coursiers, tandis que l'autre écartoit la mort, et la renvoyoit à l'ennemi. La perte d'un guerrier exigeoit une prompte satisfaction de la part de son compagnon d'armes; le sang versé demandoit du sang.

Cette idée, fortement imprimée dans les esprits, endurcissoit les Grecs et les Troyens contre les maux sans nombre qu'ils éprouvoient. Les premiers avoient été plus d'une fois sur le point de prendre la ville; plus d'une fois, les seconds avoient forcé le camp, malgré les palissades, les fossés, les murs qui le défendoient. On voyoit les armées se détruire, et les guerriers disparoître: Hector, Sarpédon, Ajax, Achille lui-même, avoient mordu la poussière. A l'aspect de ces revers, les Troyens soupiroient après le renvoi d'Hélène, les Grecs après leur patrie; mais les uns et les autres étoient bientôt retenus par la honte, et par la malheureuse facilité qu'ont les hommes de s'accoutumer à tout, excepté au repos et au bonheur.

Toute la terre avoit les yeux fixés sur les campagnes de Troie, sur ces lieux où la gloire appelloit à grands cris les princes qui n'avoient pas été du commencement de l'expédition. Impatiens de se signaler dans cette car-

rière ouverte aux nations, ils venoient successivement joindre leurs troupes à celles de leurs alliés, et périssoient quelquefois dans un premier combat.

Enfin, après dix ans de résistance et de travaux, après avoir perdu l'élite de sa jeunesse et de ses héros, la ville tomba sous les efforts des Grecs; et sa chûte fit un si grand bruit dans la Grèce, qu'elle sert encore de principale époque aux annales des nations *. Ses murs, ses maisons, ses temples réduits en poudre; Priam expirant au pied des autels; ses fils égorgés autour de lui; Hécube, son épouse, Cassandre, sa fille, Andromaque, veuve d'Hector, plusieurs autres princesses, chargées de fers, et traînées comme des esclaves, à travers le sang qui ruisseloit dans les rues, au milieu d'un peuple entier, dévoré par la flamme, ou détruit par le fer vengeur: tel fut le dénouement de cette fatale guerre. Les Grecs assouvirent leur fureur; mais ce plaisir cruel fut le terme de leur prospérité, et le commencement de leurs désastres.

Leur retour fut marqué par les plus sinistres revers, Mnesthée, roi d'Athènes, finit ses jours dans l'île de Mélos; Ajax, roi des Locriens, périt avec sa flotte; Ulysse plus malheureux, eut souvent à craindre le même sort, pendant les dix ans entiers qu'il erra sur les flots; d'autres, encore plus à plaindre, furent reçus dans leur famille, comme des

* L'an 1282. avant J. C.

étrangers revêtus de titres qu'une longue absence avoit fait oublier, qu'un retour imprévu rendoit odieux. Au lieu des transports que devoit exciter leur présence, ils n'entendirent autour d'eux que les cris révoltans de l'ambition, de l'adultère et du plus sordide intérêt: trahis par leurs parens et leurs amis, la plupart allèrent, sous la conduite d'Idoménée, de Philoctète, de Diomède et de Teucer, en chercher de nouveaux en des pays inconnus.

La maison d'Argos se couvrit de forfaits, et déchira ses entrailles de ses propres mains; Agamemnon trouva son trône et son lit profanés par un indigne usurpateur; il mourut, assassiné par Clytemnestre, son épouse, qui, quelque temps après, fut massacrée par Oreste son fils.

Ces horreurs, multipliées alors dans presque tous les cantons de la Grèce, retracées encore aujourd'hui sur le théâtre d'Athènes, devroient instruire les rois et les peuples, et leur faire redouter jusqu'à la victoire même. Celle des Grecs leur fut aussi funeste qu'aux Troyens: affoiblis par leurs efforts et par leurs succès, ils ne purent plus résister à leurs divisions, et s'accoutumèrent à cette funeste idée, que la guerre étoit aussi nécessaire aux états, que la paix. Dans l'espace de quelques générations, on vit tomber et s'éteindre la plupart des maisons souveraines, qui avoient détruit celle de Priam; et quatre-vingts ans après la ruine de Troie, une partie du Péloponèse passa entre les mains des Héraclides, ou descendans d'Hercule.

Retour des Héraclides.

La révolution produite par le retour de ces princes, fut éclatante, et fondée sur les plus spécieux prétextes *. Parmi les familles, qui dans les plus anciens temps, possédèrent l'empire d'Argos & de Mycènes, les plus distinguées furent celle de Danaüs & celle de Pélops. Du premier de ces princes, étoient issus Prœtus, Agrisius, Persée, Hercule; du second, Atrée, Agamemnon, Oreste & ses fils.

Hercule, asservi, tant qu'il vécut, aux volontés d'Euristhée, que des circonstances particulières avoient revêtu du pouvoir suprême, ne put faire valoir ses droits; mais il les transmit à ses fils, qui furent ensuite bannis du Péloponèse. Ils tentèrent plus d'une fois d'y rentrer; leurs efforts étoient toujours réprimés par la maison de Pélops, qui, après la mort d'Euristhée, avoit usurpé la couronne: leurs titres furent des crimes, tant qu'elle put leur opposer la force; dès qu'elle cessa d'être si redoutable, on vit se réveiller en faveur des Héraclides l'attachement des peuples pour leurs anciens maîtres, & la jalousie des puissances voisines contre la maison de Pélops. Celle d'Hercule avoit alors à sa tête trois frères; Thémène, Cresphonte & Aristodème, qui, s'étant associés avec les Doriens, entrèrent avec eux dans le Péloponèse, où la plupart

* En 1202. avant J. C.

des villes furent obligées de les reconnoître pour leurs souverains.

Les descendans d'Agamemnon, forcés dans Argos, & ceux de Nestor, dans la Messénie, se réfugièrent, les premiers en Thrace, les seconds en Attique. Argos échut en partage à Témène, & la Messénie à Cresphonte. Euristhène & Proclès, fils d'Aristodème mort au commencement de l'expédition, régnèrent à Lacédémone.

Peu de temps après, les vainqueurs attaquèrent Codrus, roi d'Athènes, qui avoit donné un asyle à leurs ennemis. Ce prince ayant appris que l'oracle promettoit la victoire à celle des deux armées qui perdroit son général dans la bataille, s'exposa volontairement à la mort; & ce sacrifice enflamma tellement ses troupes, qu'elles mirent les Héraclides en fuite.

C'est là que finissent les siècles nommés héroïques, & qu'il faut se placer, pour en saisir l'esprit, & pour entrer dans des détails que le cours rapide des événemens permettoit à peine d'indiquer.

Réflexions sur les siècles héroïques.

On ne voyoit anciennement que des monarchies dans la Grèce; on n'y voit presque partout aujourd'hui que des républiques. Les premiers rois ne possédoient qu'une ville, ou qu'un canton; quelques-uns étendirent leur puissance, aux dépens de leurs voisins, & se formèrent de grands états; leurs successeurs voulurent augmenter leur autorité, au préjudice de leurs sujets, & la perdirent.

S'il n'étoit pas venu dans la Grèce d'autres colonies que celle de Cécrops, les Athéniens plus éclairés, & par conséquent plus puissans que les autres sauvages, les auroient assujettis par degrés; & la Grèce n'eût formé qu'un grand royaume, qui subsisteroit aujourd'hui comme ceux d'Egypte & de Perse. Mais les diverses peuplades venues de l'Orient, la divisèrent en plusieurs états; & les Grecs adoptèrent par-tout le gouvernement monarchique, parce qu'il est plus aisé de suivre les volontés d'un seul homme, que celles de plusieurs chefs; & que l'idée d'obéir & de commander tout-à-la-fois, d'être en même-temps sujet & souverain, suppose trop de lumières & de combinaisons, pour être apperçue dans l'enfance des peuples.

Les rois exerçoient les fonctions de pontife, de général & de juge; leur puissance qu'ils transmettoient à leurs descendans, étoit très-étendue, & néanmoins tempérée par un conseil dont ils prenoient les avis, & dont ils communiquoient les décisions à l'assemblée générale de la nation.

Quelquefois, après une longue guerre, les deux prétendans au trône, ou les deux guerriers qu'ils avoient choisis, se présentoient les armes à la main; & le droit de gouverner les hommes, dépendoit de la force ou de l'adresse du vainqueur.

Pour soutenir l'éclat du rang, le souverain, outre les tributs imposés sur le peuple, possédoit un domaine qu'il avoit reçu de ses ancêtres, qu'il augmentoit par ses conquêtes,

& quelquefois par la générosité de ses amis. Thésée, banni d'Athènes, eut pour unique ressource, les biens que son père lui avoit laissés dans l'île de Scyros. Les Etoliens, pressés par un ennemi puissant promirent à Néléagre, fils d'Œnée leur roi, un terrain considérable, s'il vouloit combattre à leur tête. La multiplicité des exemples ne permet pas de citer les princes qui dûrent une partie de leurs trésors à la victoire, ou à la reconnoissance: mais ce qu'on doit remarquer, c'est qu'ils se glorifioient des présens qu'ils avoient obtenus, parce que les présens étant régardés comme le prix d'un bienfait, ou le symbole de l'amitié, il étoit honorable de les recevoir, & honteux de ne pas les mériter.

Rien ne donnoit plus d'éclat au rang suprême, & d'essor au courage, que l'esprit d'héroïsme; rien ne s'assortissoit plus aux mœurs de la nation, qui étoient presque partout les mêmes: le caractère des hommes étoit alors composé d'un petit nombre de traits simples, mais expressifs & fortement prononcés: l'art n'avoit point encore ajouté ses couleurs à l'ouvrage de la nature. Ainsi les particuliers devoient différer entr'eux, & les peuples se ressembler.

Les corps naturellement robustes le devenoient encore plus par l'éducation; les ames sans souplesse & sans apprêt, étoient actives, entreprenantes, aimant ou haïssant à l'excès, toujours entraînées par les sens, toujours prêtes à s'échapper: la nature, moins contrainte dans ceux qui étoient revêtus du pouvoir, se

développoit chez eux avec plus d'énergie, que chez le peuple: ils repoussoient une offense par l'outrage, ou par la force; & plus foibles dans la douleur que dans les revers, si c'est pourtant une foiblesse, de paroître sensible, ils pleuroient sur un affront dont ils ne pouvoient se venger: doux & faciles, dès qu'on les prévenoit par des égards; impétueux & terribles quand on y manquoit, ils passoient de la plus grande violence aux plus grands remords; & réparoient leur faute avec la même simplicité qu'ils en faisoient l'aveu. Enfin, comme les vices & les vertus étoient sans voile & sans détour, les princes & les héros étoient ouvertement avides de gain, de gloire, de préférences & de plaisirs.

Ces cœurs, mâles & altiers, ne pouvoient éprouver des émotions languissantes. Deux grands sentimens les agitoient à-la-fois, l'amour & l'amitié; avec cette différence que l'amour étoit pour eux une flamme dévorante & passagère; l'amitié, une chaleur vive & continue: l'amitié produisoit des actions régardées aujourd'hui comme des prodiges, autrefois comme des devoirs. Oreste & Pylade, voulant mourir l'un pour l'autre, ne faisoient que ce qu'avoient fait avant eux d'autres héros. L'amour, violent dans ses transports, cruel dans sa jalousie, avoit souvent des suites funèstes: sur des cœurs plus sensibles que tendres, la beauté avoit plus d'empire que les qualités qui l'embellissent; elle faisoit l'ornement de ces fêtes superbes que donnoient les princes, lorsqu'ils contractoient une alliance. Là, se ras-

sembloient avec les rois & les guerriers, des princesses dont la présence & la jalousie étoient une source de divisions & de malheurs.

Aux nôces d'un roi de Larisse, de jeunes Thessaliens, connus sous le nom de Centaures, insultèrent les compagnes de la jeune reine, & périrent sous les coups de Thésée, & de plusieurs héros, qui, dans cette occasion, prirent la défense d'un sexe qu'ils avoient outragé plus d'une fois.

Les nôces de Thétis & de Pélée furent troublées par les prétentions de quelques princesses, qui, déguisées, suivant l'usage, sous les noms de Junon, de Minerve, & des autres déesses, aspiroient toutes au prix de la beauté.

Un autre genre de spectacles réunissoit les princes & les héros: ils accouroient aux funérailles d'un souverain, & déployoient leur magnificence & leur adresse dans les jeux qu'on célébroit pour honorer sa mémoire. On donnoit des jeux sur un tombeau, parce que la douleur n'avoit pas besoin de bienséances. Cette délicatesse qui rejette toute consolation, est dans le sentiment un excès ou une perfection qu'on ne connoissoit pas encore; mais ce qu'on savoit, c'étoit de verser des larmes sincères, de les suspendre quand la nature l'ordonnoit, & d'en verser encore, quand le cœur se ressouvenoit de ses pertes. „ Je m'enferme quelquefois dans mon palais, dit Ménélas dans Homère, pour pleurer ceux de mes amis qui „ ont péri sous les murs de Troie. „ Dix ans s'étoient écoulés depuis leur mort.

Les héros étoient injustes & religieux en même temps. Lorsque, par l'effet du hasard, d'une haine personnelle ou d'une défense légitime, ils avoient donné la mort à quelqu'un, ils frémissoient du sang qu'ils venoient de faire couler; & quittant leur trône ou leur patrie, ils alloient au loin mendier le secours de l'expiation. Après les sacrifices qu'elle exige, on répandoit sur la main coupable, l'eau destinée à la purifier; & dès ce moment, ils rentroient dans la société, & se préparoient à de nouveaux combats.

Le peuple, frappé de cette cérémonie, ne l'étoit pas moins de l'extérieur menaçant que ces héros ne quittoient jamais: les uns jetoient sur leurs épaules la dépouille des tigres & des lions dont ils avoient triomphé; les autres paroissoient avec de lourdes massues, ou des armes de différentes espèces, enlevées aux brigands dont ils avoient délivré la Grèce.

C'est dans cet appareil qu'ils se présentoient pour jouir des droits de l'hospitalité, droits circonscrits aujourd'hui entre certaines familles, alors communs à toutes. A la voix d'un étranger, toutes les portes s'ouvroient, tous les soins étoient prodigués; & pour rendre à l'humanité le plus beau des hommages, on ne s'informoit de son état & de sa naissance, qu'après avoir prévenu ses besoins. Ce n'étoit pas à leurs législateurs que les Grecs étoient redevables de cette institution sublime; ils la devoient à la nature, dont les lumières vives & profondes remplissoient le cœur de l'homme, & n'y sont pas encore éteintes, puis-

que notre premier mouvement est un mouvement d'estime & de confiance pour nos semblables ; & que la défiance seroit regardée comme un vice énorme, si l'expérience de tant de perfides n'en avoit presque fait une vertu.

Toutefois, dans les siècles où brilloient de si beaux exemples d'humanité, on vit éclore des crimes atroces & inouis. Quelques-uns de ces forfaits ont existé, sans doute; ils étoient les fruits de l'ambition & de la vengeance, passions effrénées, qui, suivant la différence des conditions & des temps, emploient, pour venir à leurs fins, tantôt des manœuvres sourdes & tantôt la force ouverte. Les autres ne dûrent leur origine qu'à la poésie, qui, dans ses tableaux, altère les faits de l'histoire, comme ceux de la nature. Les poètes, maîtres de nos cœurs, esclaves de leur imagination, remettent sur la scène les principaux personnages de l'antiquité ; & sur quelques traits échappés aux outrages du temps, établissent des caractères qu'ils varient ou contrastent, suivant leurs besoins ; & les chargeant quelquefois de couleurs effrayantes, ils transforment les foiblesses en crimes, & les crimes en forfaits. Nous détestons cette Médée, que Jason emmena de Colchide, & dont la vie ne fut, dit-on, qu'un tissu d'horreurs. Peut-être n'eut elle d'autre magie que ses charmes, & d'autre crime que son amour ; & peut-être aussi la plupart de ces princes, dont la mémoire est aujourd'hui couverte d'opprobres, n'étoient pas plus coupables que Médée. Ce n'étoit pas la barbarie qui régnoit le plus dans

ces siècles reculés ; c'étoit une certaine violence de caractère, qui souvent, à force d'agir à découvert, se trahissoit elle-même. On pouvoit du moins se prémunir contre une haine qui s'annonçoit par la colère, & contre les passions qui avertissoient de leurs projets. Mais comment se garantir aujourd'hui de ces cruautés réfléchies, de ces haines froides & assez patientes pour attendre le moment de la vengeance ? Le siècle véritablement barbare, n'est pas celui où il y a le plus d'impétuosité dans les desirs, mais celui où l'on trouve le plus de fausseté dans les sentimens.

Ni le rang, ni le sexe, ne dispensoient des soins domestiques, qui cessent d'être vils, dès qu'ils sont communs à tous les états. On les associoit quelquefois avec des talens agréables, tels que la musique & la danse ; & plus souvent encore avec des plaisirs tumultueux, tels que la chasse & les exercices qui entretiennent la force du corps, ou la développent.

Les lois étoient en petit nombre, & fort simples, parce qu'il falloit moins statuer sur l'injustice, que sur l'insulte ; & plutôt réprimer les passions dans leur fougue, que poursuivre les vices dans leurs détours.

Les grandes vérités de la morale, d'abord découvertes par cet instinct admirable qui porte l'homme au bien, furent bientôt confirmées à ses yeux par l'utilité qu'il retiroit de leur pratique. Alors on proposa pour motif & pour récompense à la vertu, moins la satisfaction de l'ame, que la faveur des dieux, l'estime du public, & les regards de la posterité. La

raison ne se replioit pas encore sur elle-même, pour sonder la nature des devoirs, & les soumettre à ces analyses, qui servent, tantôt à les confirmer, tantôt à les détruire. On savoit seulement que dans toutes les circonstances de la vie, il est avantageux de rendre à chacun ce qui lui appartient; & d'après cette réponse du cœur, les ames honnêtes s'abandonnoient à la vertu, sans s'appercevoir des sacrifices qu'elle exige.

Deux sortes de connoissances éclairoient les hommes : la tradition dont les poètes étoient les interprêtes, & l'expérience que les vieillards avoient acquise. La tradition conservoit quelques traces de l'histoire des Dieux, & de celle des hommes. Delà, les égards qu'on avoit pour les poètes, chargés de rappeller ces faits intéressans, dans les festins & dans les occasions d'éclat, de les orner des charmes de la musique, & de les embellir par des fictions qui flattoient la vanité des peuples & des rois.

L'expérience des vieillards suppléoit à l'expérience lente des siècles; & réduisant les exemples en principes, elle faisoit connoître les effets des passions, & les moyens de les réprimer. De là naissoit pour la vieillesse, cette estime qui lui assignoit les premiers rangs dans les assemblées de la nation, & qui accordoit à peine aux jeunes gens la permission de l'interroger.

L'extrême vivacité des passions donnoit un prix infini à la prudence, & le besoin d'être instruit au talent de la parole.

De toutes les qualités de l'esprit, l'imagination fut cultivée la première, parce que c'est celle qui se manifeste le plutôt dans l'enfance des hommes & des peuples, et que, chez les Grecs en particulier, le climat qu'ils habitoient, et les liasons qu'ils contractèrent avec les orientaux, contribuèrent à la développer.

En Egypte, où le soleil est toujours ardent, où les vents, les accroissemens du Nil, et les autres phénomènes sont assujétis à un ordre constant; où la stabilité et l'uniformité de la nature semblent prouver son éternité, l'imagination agrandissoit tout; et s'élançant de tous côtés dans l'infini, elle remplissoit le peuple d'étonnement et de respect.

Dans la Grèce, où le ciel, quelquefois troublé pas des orages, étincelle presque toujours d'une lumière pure; où la diversité des aspects et des saisons offre sans cesse des contrastes frappans; où à chaque instant, la nature paroît en action, parce qu'elle diffère toujours d'elle-même, l'imagination, plus riche et plus active qu'en Egypte, embellissoit tout, et répandoit une chaleur aussi douce que féconde, dans les opérations de l'esprit.

Ainsi les Grecs sortis de leurs forêts, ne virent plus les objets sous un voile effrayant et sombre; ainsi les Egyptiens transportés en Grèce, adoucirent peu-à-peu les traits sévères et fiers de leurs tableaux: les uns et les autres ne faisant plus qu'un même peuple, se formèrent un langage qui brilloit d'expressions figurées; ils revêtirent leurs anciennes opi-

nions de couleurs qui en altèroient la simplicité, mais qui les rendoient plus séduisantes ; et comme les êtres qui avoient du mouvement, leur parurent pleins de vie, et qu'ils rapportoient à autant de causes particulieres les phénomènes dont il ne connoissoient pas la liaison, l'univers fut à leurs yeux une superbe décoration, dont les ressorts se mouvoient au gré d'un nombre infini d'agens invisibles.

Alors se forma cette philosophie ou plutôt cette religion qui subsiste encore parmi le peuple ; mélange confus de vérités et de mensonges, de traditions respectables & de fictions riantes : système qui flatte les sens, & révolte l'esprit ; qui respire le plaisir en préconisant la vertu, & dont il faut tracer une légère esquisse, parce qu'il porte l'empreinte du siècle qui l'a vu naître.

Quelle puissance a tiré l'univers du chaos? L'être infini, la lumière pure, la source de la vie : donnons-lui le plus beau de ses titres ; c'est l'amour même, cet amour dont la présence rétablit par-tout l'harmonie, & à qui les hommes & les dieux rapportent leur origine.

Ces êtres intelligens se disputèrent l'empire du monde ; mais terrassés dans ces combats terribles, les hommes furent pour toujours soumis à leurs vainqueurs.

La race des immortels s'est multipliée, ainsi que celle des hommes. Saturne, issu du commerce du ciel & de la terre, eut trois fils qui se sont partagé le domaine de l'univers : Jupiter règne dans le Ciel, Neptune sur la mer, Pluton dans les enfers, & tous trois

sur la terre : tous trois sont environnés d'une foule de divinités chargées d'exécuter leurs ordres.

Jupiter est le plus puissant des dieux, car il lance la foudre : sa cour est la plus brillante de toutes ; c'est le séjour de la lumière éternelle, & ce doit être celui du bonheur, puisque tous les biens de la terre viennent du ciel.

On implore les divinités des mers & des enfers, en certains lieux & en certaines circonstances ; les dieux célestes par-tout, & dans tous les momens de la vie. Ils surpassent les autres en pouvoir, puisqu'ils sont au dessus de nos têtes ; tandis que les autres sont à nos côtés, ou sous nos pieds.

Les dieux distribuent aux hommes la vie, la santé, les richesses, la sagesse & la valeur. Nous les accusons d'être les auteurs de nos maux ; ils nous reprochent d'être malheureux par notre faute. Pluton est odieux aux mortels, parce qu'il est inflexible. Les autres dieux se laissent toucher par nos prieres, & sur-tout par nos sacrifices, dont l'odeur est pour eux un parfum délicieux.

S'ils ont des sens comme nous, ils doivent avoir les mêmes passions. La beauté fait sur leur cœur l'impression qu'elle fait sur le nôtre. On les a vus souvent chercher sur la terre des plaisirs devenus plus vifs par l'oubli de la grandeur, & l'ombre du mystère.

Les Grecs, par ce bizarre assortiment d'idées, n'avoient pas voulu dégrader la divinité. Accoutumés à juger d'après eux-mêmes

de tous les êtres vivans, ils prêtoient leurs foiblesses aux dieux, & leurs sentimens aux animaux, sans prétendre abaisser les premiers, ni élever les seconds.

Quand ils voulurent se former une idée du bonheur du ciel, & des soins qu'on y prenoit du gouvernement de l'univers, ils jeterent leurs regards autour d'eux, & dirent:

Sur la terre un peuple est heureux, lorsqu'il passe ses jours dans les fêtes; un souverain, lorsqu'il rassemble à sa table les princes & les princesses qui règnent dans les contrées voisines; lorsque de jeunes esclaves parfumées d'essences, y versent le vin à pleines coupes, & que des chantres habiles y marient leur voix au son de la lyre: ainsi, dans les repas fréquens qui réunissent les habitans du ciel, la jeunesse & la beauté, sous les traits d'Hébé, distribuent le nectar & l'ambroisie; les chants d'Apollon & des Muses font retentir les voûtes de l'Olympe, & la joie brille dans tous les yeux.

Quelquefois Jupiter assemble les immortels auprès de son trône: il agite avec eux les intérêts de la terre, de la même manière qu'un souverain discute, avec les grands de son royaume, les intérêts de ses états. Les dieux proposent des avis différens; & pendant qu'ils les soutiennent avec chaleur, Jupiter prononce, & tout rentre dans le silence.

Les dieux revêtus de son autorité, impriment le mouvement à l'univers, & sont les auteurs des phénomènes qui nous étonnent.

Tous les matins une jeune déesse ouvre les portes de l'orient, & répand la fraîcheur dans les airs, les fleurs dans la campagne, les rubis sur la route du soleil. A cette annonce, la terre se réveille, & s'apprête à recevoir le Dieu qui lui donne tous les jours une nouvelle vie : il paroît, il se montre avec la magnificence qui convient au souverain des cieux ; son char, conduit par les Heures, vole, & s'enfonce dans l'espace immense qu'il remplit de flammes & de lumière. Dès qu'il parvient au palais de la souveraine des mers ; la nuit qui marche éternellement sur ses traces, étend ses voiles sombres, & attache des feux sans nombre à la voûte céleste. Alors s'élève un autre char dont la clarté douce & consolante porte les cœurs sensibles à la rêverie. Une déesse le conduit. Elle vient en silence recevoir les tendres hommages d'Endymion. Cet arc qui brille de si riches couleurs, & qui se courbe d'un point de l'horizon à l'autre, ce sont les traces lumineuses du passage d'Iris, qui porte à la terre les ordres de Junon. Ces vents agréables, ces tempêtes horribles, ce sont des génies, qui tantôt se jouent dans les airs, tantôt luttent les uns contre les autres, pour soulever les flots. Au pied de ce côteau, est une grotte, asyle de la fraîcheur & de la paix. C'est là qu'une Nymphe bienfaisante verse de son urne intarissable, le ruisseau qui fertilise la plaine voisine ; c'est de là qu'elle écoute les vœux de la jeune beauté qui vient contempler ses attraits dans l'onde fugitive. Entrez dans ce bois sombre ; ce

n'est ni le silence, ni la solitude, qui occupe votre esprit : vous êtes dans la demeure des Dryades et des Sylvains, et le secret effroi que vous éprouvez, est l'effet de la majesté divine.

De quelque côté que nous tournions nos pas, nous sommes en présence des dieux ; nous les trouvons au dehors, au dedans de nous ; ils se sont partagé l'empire des ames, et dirigent nos penchans ; les uns président à la guerre et aux arts de la paix ; les autres nous inspirent l'amour de la sagesse, ou celui des plaisirs : tous chérissent la justice, et protègent la vertu : trente mille divinités, dispersées au milieu de nous, veillent continuellement sur nos pensées et sur nos actions. Quand nous faisons le bien, le ciel augmente nos jours et notre bonheur ; il nous punit, quand nous faisons le mal. A la voix du crime, Némésis et les noires Furies sortent en mugissant du fond des enfers ; elles se glissent dans le cœur du coupable, et le tourmentent jour et nuit par des cris funèbres et perçans. Ces cris sont les remords. Si le scélérat néglige avant sa mort, de les appaiser par les cérémonies saintes, les Furies attachées à son ame, comme à leur proïe, la traînent dans les gouffres du Tartare : car les anciens Grecs étoient généralement persuadés que l'ame est immortelle ; et telle étoit l'idée que, d'après les Egyptiens, ils se faisoient de cette substance si peu connue.

L'ame spirituelle, c'est-à-dire, l'esprit ou l'entendement, est enveloppé d'une ame sensitive, qui n'est autre chose qu'une matiere

lumineuse et subtile, image fidelle de notre corps, sur lequel elle s'est moulée, et dont elle conserve à jamais la ressemblance et les dimensions. Ces deux ames sont étroitement unies pendant que nous vivons : la mort les sépare ; et tandis que l'ame spirituelle monte dans les cieux, l'autre ame s'envole, sous la conduite de Mercure, aux extrémités de la terre, où sont les enfers, le trône de Pluton, et le tribunal de Minos. Abandonnée de tout l'univers, et n'ayant pour elle que ses actions, l'ame comparoît devant ce tribunal redoutable; elle entend son arrêt, et se rend dans les champs Elysées, ou dans le Tartare.

Les Grecs, qui n'avoient fondé le bonheur des dieux que sur les plaisirs des sens, ne purent imaginer d'autres avantages pour les champs Elysées, qu'un climat délicieux, et une tranquillité profonde, mais uniforme: foibles avantages qui n'empêchoient pas les ames vertueuses de soupirer après la lumière du jour, et de regretter leurs passions et leurs plaisirs.

Le Tartare est le séjour des pleurs et du désespoir : les coupables y sont livrés à des tourmens épouvantables ; des vautours cruels leur déchirent les entrailles ; des roues brûlantes les entraînent autour de leur axe. C'est là que Tantale expire à tout moment de faim et de soif, au milieu d'une onde pure, et sous des arbres chargés de fruits ; que les filles de Danaüs sont condamnées à remplir un tonneau, d'où l'eau s'échappe à l'instant ; et Sisyphe, à fixer sur le haut d'une montagne, un rocher

qu'il soulève avec effort, et qui, sur le point de parvenir au terme, retombe aussitôt de lui-même. Des besoins insurmontables, et toujours aigris par la présence des objets propres à les satisfaire; des travaux toujours les mêmes, et éternellement infructueux; quels supplices! L'imagination qui les inventa, avoit épuisé tous les raffinemens de la barbarie, pour préparer des châtimens au crime; tandis qu'elle n'accordoit pour récompense à la vertu, qu'une félicité imparfaite, et empoisonnée par des regrets. Seroit-ce qu'on eût jugé plus utile de conduire les hommes par la crainte des peines; que par l'attrait du plaisir; ou plutôt, qu'il est plus aisé de multiplier les images du malheur, que celles du bonheur?

Ce système informe de religion enseignoit un petit nombre de dogmes essentiels au repos des sociétés, l'existence des dieux, l'immortalité de l'ame, des récompenses pour la vertu, des châtimens pour le crime: il prescrivoit des pratiques qui pouvoient contribuer au maintien de ces vérités; les fêtes et les mystères: il présentoit à la politique des moyens puissans, pour mettre à profit l'ignorance et la crédulité du peuple; les oracles, l'art des augures et des devins: il laissoit enfin à chacun la liberté de choisir parmi les traditions anciennes, et de charger sans cesse de nouveaux détails l'histoire et la généalogie des dieux; de sorte que l'imagination ayant la liberté de créer des faits, et d'altérer par des prodiges ceux qui étoient déjà connus, répandoit sans cesse dans ses tableaux l'intérêt du merveilleux, et cet

intérêt si froid aux yeux de la raison, mais si plein de charmes pour les enfans, et pour les nations qui commencent à naître. Les récits d'un voyageur au milieu de ses hôtes, d'un père de famille au milieu de ses enfans, d'un chantre admis aux amusemens des rois, s'intriguoient ou se dénouoient par l'intervention des dieux; et le systême de la religion devenoit insensiblement un systême de fictions et de poésie.

Dans le même tems, les fausses idées qu'on avoit sur la physique, enrichissoient la langue d'une foule d'images; l'habitude de confondre le mouvement avec la vie, et la vie avec le sentiment; la facilité de rapprocher certains rapports que les objets ont entr'eux, faisoient que les êtres les plus insensibles prenoient dans le discours, une ame ou des propriétés qui leur étoient étrangères: l'épée étoit altérée du sang de l'ennemi: le trait qui vole, impatient de le répandre: on donnoit des ailes à tout ce qui fendoit les airs, à la foudre, aux vents, aux flèches, au son de la voix; l'Aurore avoit des doigts de rose; le soleil, des tresses d'or; Thétis, des pieds d'argent. Ces sortes de métaphores furent admirées, sur-tout dans leur nouveauté; et la langue devint poétique, comme toutes les langues le sont dans leur origine.

Tels étoient à-peu-près les progrès de l'esprit chez les Grecs, lorsque Codrus sacrifia ses jours pour le salut de sa patrie. Les Athéniens, frappés de ce trait de grandeur, abolirent le titre de roi; ils dirent que Codrus l'avoit éle-

vé si haut, qu'il seroit désormais impossible d'y atteindre: en conséquence, ils reconnurent Jupiter pour leur souverain; et ayant placé Médon, fils de Codrus, à côté du trône, ils le nommèrent Archonte, ou chef perpétuel *, en l'obligeant néanmoins de rendre compte de son administration au peuple.

Les frères de ce prince s'étoient opposés à son élection; mais quand ils la virent confirmée par l'oracle, plutôt que d'entretenir dans leur patrie, un principe de divisions intestines, ils allèrent au loin chercher une meilleure destinée.

Etablissement des Ioniens dans l'Asie mineure.

L'attique et les pays qui l'entourent, étoient alors surchargés d'habitans: les conquêtes des Héraclides avoient fait refluer dans cette partie de la Grèce, la nation entière des Ioniens, qui occupoient auparavant douze villes dans le Péloponèse. Ces étrangers, onéreux aux lieux qui leur servoient d'asyles, et trop voisins des lieux qu'ils avoient quittés, soupiroient après un changement qui leur fît oublier leurs infortunes. Les fils de Codrus leur indiquèrent au-delà des mers, les riches campagnes qui terminent l'Asie, à l'opposite de l'Europe, et dont une partie étoit déjà occupée par ces Eoliens, que les Héraclides avoient chassés autrefois du Péloponèse. Sur les confins

* En 1792. avant J. C.

de l'Eolide, étoit un pays fertile, situé dans un climat admirable, et habité par des barbares que les Grecs commençoient à mépriser. Les fils de Codrus s'étant proposé d'en faire la conquête, ils furent suivis d'un grand nombre d'hommes de tout âge et de tous pays: les barbares ne firent qu'une foible résistance; la colonie se trouva bientôt en possession d'autant de villes qu'elle en avoit dans le Péloponèse; et ces villes, parmi lesquelles on distinguoit Milet et Ephèse, composèrent, par leur réunion, le corps Ionique.

Médon transmit à ses descendans la dignité d'Archonte: mais comme elle donnoit de l'ombrage aux Athéniens, ils en bornèrent dans la suite, l'exercice à l'espace de dix ans *; et leurs alarmes croissant avec leurs précautions, ils la partagèrent enfin entre neuf magistrats annuels **, qui portent encore le titre d'Archontes.

Ce sont là tous les mouvemens que nous présente l'histoire d'Athènes, depuis la mort de Codrus, jusqu'à la première olympiade, pendant l'espace de 316 ans. Ces siècles furent, suivant les apparences, des siècles de bonheur: car les désastres des peuples se conservent pour toujours dans leurs traditions. On ne peut trop insister sur une réflexion si affligeante pour l'humanité. Dans ce long intervalle de paix dont jouit l'Attique, elle produisit, sans

* L'an 752 avant J. C.
** L'an 684 avant J. C.

doute, des cœurs nobles et généreux, qui se dévouèrent au bien de la patrie; des hommes sages dont les lumières entretenoient l'harmonie dans tous les ordres de l'état: ils sont oubliés, parce qu'ils n'eurent que des vertus. S'ils avoient fait couler des torrens de larmes et de sang, leur nom auroit triomphé du temps, et, au défaut des historiens, les monumens qu'on leur auroit consacrés, élèveroient encore leurs voix au milieu des places publiques. Faut-il donc écraser les hommes, pour mériter des autels!

Pendant que le calme régnoit dans l'Attique, les autres états n'éprouvoient que des secousses légeres et momentanées; les siècles s'écouloient dans le silence, ou plutôt ils furent remplis par trois des plus grands hommes qui ayent jamais existé; Homère, Lycurgue et Aristomène. C'est à Lacédémone et en Messénie, qu'on apprend à connoître les deux derniers; c'est dans tous les temps et dans tous les lieux, qu'on peut s'occuper du génie d'Homère.

Homère.

Homère florissoit environ quatre siècles après la guerre de Troie *. De son temps, la poesie étoit fort cultivée parmi les Grecs: la source des fictions, qui font son essence ou sa parure, devenoit de jour en jour plus abondante; la langue brilloit d'images, et se prê-

* Vers l'an 900. avant J. C.

toit d'autant plus aux besoins du poète qu'elle étoit plus irrégulière *. Deux événemens remarquables, la guerre de Thèbes et celle de Troïe, exerçoient les talens: de toutes parts, des chantres, la lyre à la main, annonçoient aux Grecs les exploits de leurs anciens guerriers.

On avoit déjà vu paroître Orphée, Linus, Musée, et quantité d'autres poètes, dont les ouvrages sont perdus, et qui n'en sont peut-être que plus célèbres; dejà venoit d'entrer dans la carrière, cet Hésiode, qui fut, dit-on, le rival d'Homère, et qui, dans un style plein de douceur et d'harmonie, décrivit les généalogies des dieux, les travaux de la campagne, et d'autres objets qu'il sut rendre intéressans.

Homère trouva donc un art, qui, depuis quelque temps, étoit sorti de l'enfance, et dont l'émulation hâtoit sans cesse les progrès: il le prit dans son développement, et le porta si loin, qu'il paroît en être le créateur.

Il chanta, dit-on, la guerre de Thèbes; il composa plusieurs ouvrages, qui l'auroient égalé aux premiers poètes de son temps; mais l'iliade et l'odyssée le mettent au-dessus de tous les poètes qui ont écrit avant et après lui.

Dans le premier de ces poèmes, il a décrit quelques circonstances de la guerre de Troie; et dans le second, le retour d'Ulysse dans ses états.

---

*Voyez la note I, à la fin du volume.

Il s'étoit passé pendant le siège de Troie, un événement qui avoit fixé l'attention d'Homère. Achille, insulté par Agamemnon, se retira dans son camp: son absence affoiblit l'armée des Grecs, et ranima le courage des Troyens, qui sortirent de leurs murailles, et livrèrent plusieurs combats, où ils furent presque toujours vainqueurs: ils portoient déjà la flamme sur les vaisseaux ennemis, lorsque Patrocle parut revêtu des armes d'Achille. Hector l'attaque, et lui fait mordre la poussiere: Achille, que n'avoient pu fléchir les prières des chefs de l'armée, revole au combat, venge la mort de Patrocle, par celle du général des Troyens, ordonne les funérailles de son ami, et livre pour une rançon au malheureux Priam, le corps de son fils Hector.

Ces faits, arrivés dans l'espace d'un très petit nombre de jours, étoient une suite de la colère d'Achille contre Agamemnon, et formoient, dans le cours du siège, un épisode qu'on pouvoit en détacher aisément, et qu'Homère choisit pour le sujet de l'iliade: en le traitant, il s'assujétit à l'ordre historique; mais pour donner plus d'éclat à son sujet, il supposa, suivant le systême reçu de son temps, que depuis le commencement de la guerre, les dieux s'étoient partagés entre les Grecs et les Troyens; et pour le rendre plus intéressant, il mit les personnes en action: artifice peut-être inconnu jusqu'à lui, qui a donné naissance au genre dramatique, et qu'Homère employa dans l'odyssée avec le même succès.

On trouve plus d'art et de savoir dans ce dernier poème. Dix ans s'étoient écoulés, depuis qu'Ulysse avoit quitté les rivages d'Ilium. D'injustes ravisseurs dissipoient ses biens; ils vouloient contraindre son épouse désolée, à contracter un second hymen, et à faire un choix qu'elle ne pouvoit plus différer. C'est à ce moment que s'ouvre la scène de l'odyssée. Télémaque, fils d'Ulysse, va dans le continent de la Grèce, interroger Nestor et Ménélas sur le sort de son père. Pendant qu'il est à Lacédémone, Ulysse part de l'île de Calypso, et après une navigation pénible, il est jeté par la tempête, dans l'île des Phéaciens, voisine d'Ithaque. Dans un temps où le commerce n'avoit pas encore rapproché les peuples, on s'assembloit autour d'un étranger, pour entendre le récit de ses aventures. Ulysse, pressé de satisfaire une cour, où l'ignorance et le goût du merveilleux régnoient à l'excès, lui raconte les prodiges qu'il a vus, l'attendrit par la peinture des maux qu'il a soufferts, et en obtient des secours pour retourner dans ses états: il arrive, il se fait reconnoître à son fils, et prend avec lui des mesures efficaces pour se venger de leurs ennemis communs.

L'action de l'odyssée ne dure que quarante jours; mais, à la faveur du plan qu'il a choisi, Homère a trouvé le secret de décrire toutes les circonstances du retour d'Ulysse; de rappeller plusieurs détails de la guerre de Troie, et de déployer les connoissances qu'il avoit lui-même acquises dans ses voyages. Il paroît avoir composé cet ouvrage dans un âge avancé;

on croit le reconnoître à la multiplicité des récits, ainsi qu'au caractère paisible des personnages, et à une certaine chaleur douce, comme celle du soleil à son couchant.

Quoique Homère se soit proposé surtout de plaire à son siècle, il résulte clairement de l'iliade, que les peuples sont toujours la victime de la division des chefs; et de l'odyssée, que la prudence, jointe au courage, triomphe tôt ou tard des plus grands obstacles.

L'iliade et l'odyssée étoient à peine connues dans la Grèce, lorsque Lycurgue parut en Ionie: le génie du poète parla aussitôt au génie du législateur. Lycurgue découvrit des leçons de sagesse, où le commun des hommes ne voyoit que des fictions agréables: il copia les deux poèmes, et en enrichit sa patrie. De là ils passèrent chez tous les Grecs: on vit des acteurs connus sous le nom de Rhapsodes, en détacher des fragmens, et parcourir la Grèce, ravie de les entendre. Les uns chantoient la valeur de Diomède; les autres, les adieux d'Andromaque; d'autres, la mort de Patrocle, celle d'Hector, etc.

La réputation d'Homère sembloit s'accroître par la répartition des rôles; mais le tissu de ses poèmes se détruisoit insensiblement; et, comme leurs parties trop séparées risquoient de ne pouvoir plus se réunir à leur tout, Solon défendit à plusieurs Rhapsodes, lorsqu'ils seroient rassemblés, de prendre au hasard, dans les écrits d'Homère, des faits isolés, et leur prescrivit de suivre dans leurs récits, l'or-

dre qu'avoit observé l'auteur, de manière que l'un reprendroit où l'autre auroit fini.

Ce réglement prévenoit un danger, et en laissoit subsister un autre encore plus puissant. Les poèmes d'Homère, livrés à l'enthousiasme et à l'ignorance de ceux qui les chantoient ou les interprétoient publiquement, s'altéroient tous les jours dans leur bouche; ils y faisoient des pertes considérables, et se chargoient de vers étrangers à l'auteur. Pisistrate et Hipparque son fils, entreprirent de rétablir le texte dans sa pureté: ils consultèrent des grammairiens habiles, ils promirent des récompenses à ceux qui rapporteroient des fragmens authentiques de l'iliade et de l'odyssée; et après un travail long et pénible, ils exposèrent ces deux magnifiques tableaux aux yeux des Grecs, également étonnés de la beauté des plans, et de la richesse des détails. Hipparque ordonna de plus que les vers d'Homère seroient chantés à la fête des Panathénées, dans l'ordre fixé par la loi de Solon.

La postérité, qui ne peut mesurer la gloire des rois et des héros sur leurs actions, croit entendre de loin le bruit qu'ils ont fait dans le monde, et l'annonce avec plus d'éclat aux siècles suivans. Mais la réputation d'un auteur dont les écrits subsistent, est, à chaque génération, à chaque moment, comparée avec les titres qui l'ont établie; et sa gloire doit être le résultat des jugemens successifs que les âges prononcent en sa faveur. Celle d'Homère s'est d'autant plus accrue, qu'on a mieux connu ses ouvrages, et qu'on

s'est trouvé plus en état de les apprécier. Les Grecs n'ont jamais été aussi instruits qu'ils le sont aujourd'hui: jamais leur admiration pour lui ne fut si profonde: son nom est dans toutes les bouches, et son portrait devant tous les yeux: plusieurs villes se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour; d'autres lui ont consacré des temples; les Argiens qui l'invoquent dans leurs cérémonies saintes, envoient tous les ans, dans l'île de Chio, offrir un sacrifice en son honneur. Ses vers retentissent dans toute la Grèce, et font l'ornement de ses brillantes fêtes. C'est là que la jeunesse trouve ses premières instructions; qu'Eschyle, Sophocle, Archiloque, Hérodote, Démosthène, Platon, et les meilleurs auteurs, ont puisé la plus grande partie des beautés qu'ils ont semées dans leurs écrits; que le sculpteur Phidias et le peintre Euphranor, ont appris à représenter dignement le maître des dieux.

Quel est donc cet homme qui donne des leçons de politique aux législateurs; qui apprend aux philosophes et aux historiens, l'art d'écrire; aux poètes et aux orateurs, l'art d'émouvoir; qui fait germer tous les talens, et dont la supériorité est tellement reconnue qu'on n'est pas plus jaloux de lui, que du soleil qui nous éclaire?

Je sais qu'Homère doit intéresser spécialement sa nation. Les principales maisons de la Grèce, croient découvrir dans ses ouvrages les titres de leur origine; et les différens états, l'époque de leur grandeur. Souvent même son témoignage a suffi pour fixer les anciennes

limites de deux peuples voisins. Mais ce mérite qui pouvoit lui être commun avec quantité d'auteurs oubliés aujourd'hui, ne sauroit produire l'enthousiasme qu'excitent ses poèmes; et il falloit bien d'autres ressorts, pour obtenir parmi les Grecs l'empire de l'esprit.

Je ne suis qu'un Scythe; et l'harmonie des vers d'Homère, cette harmonie qui transporte les Grecs, échappe souvent à mes organes trop grossiers; mais je ne suis plus maître de mon admiration, quand je le vois s'élever et planer, pour ainsi dire, sur l'univers; lançant de toutes parts ses regards embrâsés; recueillant les feux et les couleurs dont les objets étincellent à sa vue; assistant au conseil des dieux; sondant les replis du cœur humain; et, bientôt riche de ses découvertes, ivre des beautés de la nature, et ne pouvant plus supporter l'ardeur qui le dévore, la répandre avec profusion dans ses tableaux et dans ses expressions; mettre aux prises le ciel avec la terre, et les passions avec elles-mêmes; nous éblouir par ces traits de lumière, qui n'appartiennent qu'au génie; nous entraîner par ces saillies de sentiment, qui sont le vrai sublime, et toujours laisser dans notre ame une impression profonde, qui semble l'étendre et l'agrandir: car, ce qui distingue surtout Homère, c'est de tout animer, et de nous pénétrer sans cesse des mouvemens qui l'agitent; c'est de tout subordonner à la passion principale; de la suivre dans ses fougues, dans ses écarts, dans ses inconséquences; de la porter jusqu'aux nues, et de la faire tomber, quand

il le faut, par la force du sentiment et de la vertu, comme la flamme de l'Etna, que le vent repousse au fond de l'abyme : c'est d'avoir saisi de grands caractères, d'avoir différencié la puissance, la bravoure, et les autres qualités de ses personnages, non par des descriptions froides et fastidieuses, mais par des coups de pinceau rapides et vigoureux, ou par des fictions neuves et semées presque au hasard dans ses ouvrages. Je monte avec lui dans les cieux ; je reconnois Vénus toute entière à cette ceinture d'où s'échappent sans cesse les feux de l'amour, les desirs impatiens, les grâces séduisantes et les charmes inexprimables du langage et des yeux ; je reconnois Pallas et ses fureurs, à cette égide où sont suspendues la terreur, la discorde, la violence, et la tête épouvantable de l'horrible Gorgone : Jupiter et Neptune sont les plus puissans des dieux ; mais il faut à Neptune un trident pour secouer la terre ; à Jupiter, un clin-d'œil pour ébranler l'Olympe. Je descends sur la terre ; Achille, Ajax et Diomède sont les plus redoutables des Grecs ; mais Diomède se retire à l'aspect de l'armée Troyenne ; Ajax ne céde qu'après l'avoir repoussée plusieurs fois ; Achille se montre, et elle disparoît.

Ces différences ne sont pas rapprochées dans les livres sacrés des Grecs : car c'est ainsi qu'on peut nommer l'iliade et l'odyssée. Le poète avoit posé solidement ses modèles ; il en détachoit au besoin les nuances qui servoient à les distinguer, et les avoit présentes à l'esprit, lors même qu'il donnoit à ses ca-

ractères des variations momentanées ; parce qu'en effet, l'art seul prête aux caractères une constante unité, et que la nature n'en produit point qui ne se démente jamais dans les différentes circonstances de la vie.

Platon ne trouvoit point assez de dignité dans la douleur d'Achille, ni dans celle de Priam, lorsque le premier se roule dans la poussière, après la mort de Patrocle, lorsque le second hasarde une démarche humiliante, pour obtenir le corps de son fils. Mais, quelle étrange dignité que celle qui étouffe le sentiment! Pour moi, je loue Homère d'avoir, comme la nature, placé la foiblesse à côté de la force, et l'abyme à côté de l'élévation; je le loue encore plus de m'avoir montré le meilleur des pères dans le plus puissant des rois, et le plus tendre des amis dans le plus fougueux des héros.

J'ai vu blâmer les discours outrageans que le poète fait tenir à ses héros, soit dans leurs assemblées, soit au milieu des combats; alors j'ai jeté les yeux sur les enfans qui tiennent de plus près à la nature que nous, sur le peuple qui est toujours enfant, sur les sauvages qui sont toujours peuple; et j'ai observé que chez eux tous avant que de s'exprimer par des effets, la colère s'annonce par l'ostentation, par l'insolence et l'outrage

J'ai vu reprocher à Homère d'avoir peint dans leur simplicité, les mœurs des temps qui l'avoient précédé; j'ai ri de la critique, et j'ai gardé le silence.

Mais quand on lui fait un crime d'avoir dégradé les dieux, je me contente de rapporter la réponse que me fit un jour un Athénien éclairé. Homère, me disoit-il, suivant le systême poétique de son temps, avoit prêté nos foiblesses aux dieux. Aristophane les a depuis joués sur notre théâtre, et nos pères ont applaudi à cette licence : les plus anciens théologiens ont dit que les hommes et les dieux avoient une commune origine ; et Pindare, presque de nos jours, a tenu le même langage. On n'a donc jamais pensé que ces dieux pussent remplir l'idée que nous avons de la divinité ; et en effet, la vraie philosophie admet au dessus d'eux un Etre suprême, qui leur a confié sa puissance. Les gens instruits l'adorent en secret ; les autres adressent leurs vœux, et quelquefois leurs plaintes à ceux qui le représentent ; et la plupart des poètes sont comme les sujets du roi de Perse, qui se prosternent devant le souverain, et se déchaînent contre ses ministres.

Que ceux qui peuvent resister aux beautés d'Homère, s'appesantissent sur ses défauts. Car, pourquoi le dissimuler ? il se repose souvent, et quelquefois il sommeille ; mais son repos est comme celui de l'aigle, qui, après avoir parcouru dans les airs ses vastes domaines, tombe, accablé de fatigue, sur une haute montagne ; et son sommeil ressemble à celui de Jupiter, qui suivant Homère lui-même, se réveille en lançant le tonnerre.

Quand on voudra juger Homère, non par discussion, mais par sentiment ; non sur des

règles souvent arbitraires, mais d'après les lois immuables de la nature, on se convaincra, sans doute, qu'il mérite le rang que les Grecs lui ont assigné, et qu'il fut le principal ornement des siècles dont je viens d'abréger l'histoire.

SECONDE PARTIE

Ce n'est qu'environ 150 ans après la première Olympiade, que commence, à proprement parler, l'histoire des Athéniens. Aussi ne renferme-t-elle que 300 ans, si on la conduit jusqu'à nos jours; qu'environ 200, si on la termine à la prise d'Athènes. On y voit en des intervalles assez marqués les commencemens, les progrès et la décadence de leur empire. Qu'il me soit permis de désigner ces intervalles par des caractères particuliers. Je nommerai le premier, le siècle de Solon, ou des lois: le second, le siècle de Thémistocle et d'Aristide; c'est celui de la gloire: le troisième, celui de Périclès; c'est celui du luxe et des arts.

SECTION PREMIERE

Siècle de Solon *.

La forme du gouvernement établie par Thésée, avoit éprouvé des altérations sensibles: le

* Depuis l'an 630, jusqu'à l'an 490 avant J. C.

peuple avoit encore le droit de s'assembler; mais le pouvoir souverain étoit entre les mains des riches : la république étoit dirigée par neuf Archontes ou magistrats annuels, qui ne jouissoient pas assez long-temps de l'autorité pour en abuser; qui n'en avoient pas assez pour maintenir la tranquillité de l'état.

Les habitans de l'Attique se trouvoient partagés en trois factions, qui avoient chacune à leur tête une des plus anciennes familles d'Athènes : toutes trois divisées par la diversité de leur caractère et de leur position, ne pouvoient s'accorder sur le choix d'un gouvernement. Les plus pauvres et les plus indépendans, relégués sur les montagnes voisines, tenoient pour la démocratie; les plus riches, distribués dans la plaine, pour l'oligarchie; ceux des côtes, appliqués à la marine et au commerce, pour un gouvernement mixte, qui assurât leurs possessions, sans nuire à la liberté publique.

A cette cause de divisions, se joignoit dans chaque parti la haine invétérée des pauvres contre les riches : les citoyens obscurs, accablés de dettes, n'avoient d'autre ressource que de vendre leur liberté ou celle de leurs enfans, à des créanciers impitoyables; et la plupart abandonnoient une terre qui n'offroit aux uns que des travaux infructueux, aux autres, qu'un éternel esclavage, et le sacrifice des sentimens de la nature.

Un très-petit nombre de lois, presque aussi anciennes que l'empire, et connues pour la plupart, sous le nom des lois royales, ne

suffisoient pas, depuis que les connoissances ayant augmenté, de nouvelles sources d'industrie, de besoins et de vices, s'étoient répandues dans la société. La licence restoit sans punition, ou ne recevoit que des peines arbitraires: la vie et la fortune des particuliers étoient confiées à des magistrats, qui, n'ayant aucune règle fixe, n'étoient que trop disposés à écouter leurs préventions ou leurs intérêts.

Dracon.

Dans cette confusion qui menaçoit l'état d'une ruine prochaine, Dracon fut choisi pour embrasser la législation dans son ensemble, et l'étendre jusqu'aux plus petits détails. Les particularités de sa vie privée nous sont peu connues; mais il a laissé la réputation d'un homme de bien, plein de lumières, et sincèrement attaché à sa patrie. D'autres traits pourroient embellir son eloge, et ne sont pas nécessaires à sa memoire. Ainsi que les législateurs qui l'ont précédé et suivi, il fit un code de lois et de morale, il prit le citoyen au moment de sa naissance, prescrivit la manière dont on devoit le nourrir et l'élever; le suivit dans les différentes époques de la vie; et liant ces vues particulières à l'objet principal, il se flatta de pouvoir former des hommes libres et des citoyens vertueux: mais il ne fit que des mécontens; et ses réglemens excitèrent tant de murmures, qu'il fut obligé de se retirer dans l'île d'Egine, où il mourut bientôt après.

Il avoit mis dans ses lois l'empreinte de

son caractère; elles sont aussi sévères que ses mœurs l'avoient toujours été. La mort est le châtiment dont il punit l'oisiveté, et le seul qu'il destine aux crimes les plus légers, ainsi qu'aux forfaits les plus atroces: il disoit qu'il n'en connoissoit pas de plus doux pour les premiers; qu'il n'en connoissoit pas d'autres pour les seconds. Il semble que son ame forte et vertueuse à l'excès, n'étoit capable d'aucune indulgence pour des vices dont elle étoit revoltée, ni pour des foiblesses dont elle triomphoit sans peine. Peut être aussi pensa-t-il que dans la carrière du crime, les premiers pas conduisent infailliblement aux plus grands précipices.

Comme il n'avoit pas touché à la forme du gouvernement, les divisions intestines augmentèrent de jour en jour. Un des principaux citoyens, nommé Cylon, forma le projet de s'emparer de l'autorité: on l'assiégea dans la citadelle; il s'y défendit long-temps; et se voyant à la fin sans vivres et sans espérance de secours, il évita, par la fuite, le supplice qu'on lui destinoit. Ceux qui l'avoient suivi, se réfugièrent dans le temple de Minerve: on les tira de cet asyle, en leur promettant la vie, et on les massacra aussitôt *. Quelques-uns même de ces infortunés furent égorgés sur les autels des redoutables Euménides.

Des cris d'indignation s'élevèrent de toutes parts. On détestoit la perfidie des vain-

* L'an 612 avant J. C.

queurs ; on frémissoit de leur impiété : toute la ville étoit dans l'attente des maux que méditoit la vengeance céleste. Au milieu de la consternation générale, on apprit que la ville de Nisée, et l'île de Salamine étoient tombées sous les armes des Mégariens.

A cette triste nouvelle succéda bientôt une maladie épidémique. Les imaginations déjà ébranlées étoient soudainement saisies de terreurs paniques, et livrées à l'illusion de mille spectres effrayans. Les devins, les oracles consultés déclarèrent que la ville, souillée par la profanation des lieux saints, devoit être purifiée par les cérémonies de l'expiation.

Epiménide.

On fit venir de Crète Épiménide, regardé de son temps comme un homme qui avoit un commerce avec les dieux, et qui lisoit dans l'avenir : de notre temps, comme un homme éclairé, fanatique, capable de séduire par ses talens, d'en imposer par la sévérité de ses mœurs ; habile surtout à expliquer les songes et les présages les plus obscurs ; à prévoir les événemens futurs, dans les causes qui devoient les produire. Les Crétois ont dit que, jeune encore, il fut saisi dans une caverne, d'un sommeil profond, qui dura quarante ans, suivant les uns ; beaucoup plus, suivant d'autres : ils ajoutent qu'à son réveil, étonné des changemens qui s'offroient à lui, rejeté de la maison paternelle comme un imposteur, ce ne fut qu'après les indices les plus frap-

pans, qu'il parvint à se faire reconnoître. Il résulte seulement de ce récit, qu'Epiménide passa les premières années de sa jeunesse dans des lieux solitaires, livré à l'étude de la nature, formant son imagination à l'enthousiasme, par les jeûnes, le silence et la méditation, et n'ayant d'autre ambition que de connoître les volontés des dieux, pour dominer sur celles des hommes. Le succès surpassa son attente: il parvint à une telle réputation de sagesse et de sainteté, que dans les calamités publiques, les peuples mendioient auprès de lui le bonheur d'être purifiés, suivant les rites que ses mains, disoit-on, rendoient plus agréables à la divinité.

Athènes le reçût avec les transports de l'espérance et de la crainte *: il ordonna de construire de nouveaux temples et de nouveaux autels; d'immoler des victimes qu'il avoit choisies; d'accompagner ces sacrifices de certains cantiques. Comme en parlant, il paroissoit agité d'une fureur divine, tout étoit entraîné par son éloquence impétueuse: il profita de son ascendant, pour faire des changemens dans les cérémonies religieuses; et l'on peut, à cet égard, le regarder comme un des législateurs d'Athènes: il rendit ces cérémonies moins dispendieuses; il abolit l'usage barbare où les femmes étoient de se meurtrir le visage, en accompagnant les morts

* Vers l'an 597 avant J. C. Voyez la note à la fin du volume.

au tombeau; et par une foule de réglemens utiles, il tâcha de ramener les Athéniens à des principes d'union et d'équité.

La confiance qu'il avoit inspirée, et le temps qu'il fallut pour exécuter ses ordres, calmèrent insensiblement les esprits : les phantômes disparurent; Epiménide partit, couvert de gloire, honoré des regrets d'un peuple entier; il refusa des présens considérables, et ne demanda pour lui qu'un rameau de l'olivier consacré à Minerve; et pour Cnosse sa patrie, que l'amitié des Athéniens.

Peu de temps après son départ, les factions se réveillèrent avec une nouvelle fureur; et leurs excès furent portés si loin, qu'on se vit bientôt réduit à cette extrémité où il ne reste d'autre alternative à un état, que de périr ou de s'abandonner au génie d'un seul homme.

Solon fut, d'une voix unanime, élevé à la dignité de premier magistrat, de législateur et d'arbitre souverain *. On le pressa de monter sur le trône; mais comme il ne vit pas s'il lui seroit aisé d'en descendre, il résista aux reproches de ses amis, et aux instances des chefs des factions, et de la plus saine partie des citoyens.

Solon descendoit des anciens rois d'Athènes; il s'appliqua dès sa jeunesse, au commerce, soit pour réparer le tort que les libéralités de son père avoient fait à la fortune

---

* Vers l'an 684. avant J. C.

de sa maison, soit pour s'instruire des mœurs et des lois des nations. Après avoir acquis dans cette profession assez de bien pour se mettre à l'abri du besoin, ainsi que des offres généreuses de ses amis, il ne voyagea plus que pour augmenter ses connoissances.

Le dépôt des lumières étoit alors entre les mains de quelques hommes vertueux, connus sous le nom de sages, et distribués en différens cantons de la Grèce. Leur unique étude avoit pour objet l'homme, ce qu'il est, ce qu'il doit être, comment il faut l'instruire et le gouverner. Ils recueilloient le petit nombre des vérités de la morale et de la politique, et les renfermoient dans des maximes assez claires pour être saisies au premier aspect, assez précises pour être ou pour paroître profondes. Chacun d'eux en choisissoit une de préférence, qui étoit comme sa devise et la règle de sa conduite. „ Rien de trop, disoit „ l'un : Connoissez-vous vous-même, disoit un „ autre. „ Cette précision que les Spartiates ont conservée dans leur style, se trouvoit dans les réponses que faisoient autrefois les sages aux questions fréquentes des rois et des particuliers. Liés d'une amitié qui ne fut jamais altérée par leur célébrité, ils se réunissoient quelquefois dans un même lieu, pour se communiquer leurs lumières, et s'occuper des intérêts de l'humanité.

Dans ces assemblées augustes paroissoient Thalès de Milet, qui, dans ce temps-là, jetoit les fondemens d'une philosophie plus générale, et peut-être moins utile; Pittacus de

Mitylène, Bias de Priène, Cléobule de Lindus, Myson de Chen, Chilon de Lacédémone, et Solon d'Athènes, le plus illustre de tous. Les liens du sang et le souvenir des lieux qui m'ont vu naître, ne me permettent pas d'oublier Anacharsis, que le bruit de leur réputation attira du fond de la Scythie, et que la Grèce, quoique jalouse du mérite des étrangers, place quelquefois au nombre des sages dont elle s'honore.

Aux connoissances que Solon puisa dans leur commerce, il joignoit des talens distingués; il avoit reçu en naissant celui de la poésie, et le cultiva jusqu'à son extrême vieillesse, mais toujours sans effort et sans prétention. Ses premiers essais ne furent que des ouvrages d'agrément. On trouve dans ses autres écrits, des hymnes en l'honneur des dieux, différens traits propres à justifier sa législation, des avis ou des reproches adressés aux Athéniens; presque par-tout une morale pure, et des beautés qui décèlent le génie. Dans les derniers temps de sa vie, instruit des traditions des Egyptiens, il avoit entrepris de décrire dans un poème, les révolutions arrivées sur notre globe, et les guerres des Athéniens contre les habitans de l'île Atlantique, située au-delà des colonnes d'Hercule, et depuis engloutie dans les flots. Si, libre de tout autre soin, il eût, dans un âge moins avancé, traité ce sujet si propre à donner l'essor à son imagination, il eût peut-être partagé la gloire d'Homère et d'Hésiode.

On peut lui reprocher de n'avoir pas été

assez ennemi des richesses, quoiqu'il ne fût pas assez jaloux d'en acquérir; d'avoir quelquefois hasardé sur la volupté, des maximes peu dignes d'un philosophe, et de n'avoir pas montré dans sa conduite, cette austérité de mœurs, si digne d'un homme qui réforme une nation. Il semble que son caractère doux et facile, ne le destinoit qu'à mener une vie paisible dans le sein des arts et des plaisirs honnêtes.

Il faut avouer néanmoins, qu'en certaines occasions, il ne manqua ni de vigueur, ni de constance. Ce fut lui qui engagea les Athéniens à reprendre l'île de Salamine, malgré la défense rigoureuse qu'ils avoient faite à leurs orateurs, d'en proposer la conquête: et ce qui parut surtout caractériser un courage supérieur, ce fut le premier acte d'autorité qu'il exerça, lorsqu'il fut à la tête de la république.

Les pauvres, résolus de tout entreprendre pour sortir de l'oppression, demandoient à grands cris un nouveau partage de terres, précédé de l'abolition des dettes. Les riches s'opposoient avec la même chaleur, à des prétentions qui les auroient confondus avec la multitude, et qui, suivant eux, ne pouvoient manquer de bouleverser l'état. Dans cette extrémité, Solon abolit les dettes des particuliers, annulla tous les actes qui engageoient la liberté du citoyen, et refusa la répartition des terres. Les riches et les pauvres crurent avoir tout perdu, parce qu'ils n'avoient pas tout obtenu: mais quand les premiers se virent paisi-

bles possesseurs des biens qu'ils avoient reçus de leurs pères, ou qu'ils avoient acquis eux-mêmes; quand les seconds, délivrés pour toujours de la crainte de l'esclavage, virent leurs foibles héritages affranchis de toute servitude; enfin, quand on vit l'industrie renaître, la confiance se rétablir, et revenir tant de citoyens malheureux, que la dureté de leurs créanciers avoit éloignés de leur patrie; alors les murmures furent remplacés par des sentimens de reconnoissance; et le peuple, frappé de la sagesse de son législateur, ajouta de nouveaux pouvoirs à ceux dont il l'avoit déjà revêtu.

Solon en profita pour revoir les lois de Dracon, dont les Athéniens demandoient l'abolition. Celles qui regardent l'homicide furent conservées en entier. On les suit encore dans les tribunaux, où le nom de Dracon n'est prononcé qu'avec la vénération que l'on doit aux bienfaiteurs des hommes.

Enhardi par le succès, Solon acheva l'ouvrage de sa législation: il y règle d'abord la forme du gouvernement; il expose ensuite les lois qui doivent assurer la tranquillité du citoyen. Dans la première partie, il eût pour principe d'établir la seule égalité, qui, dans une république, doit subsister entre les divers ordres de l'état; dans la seconde, il fut dirigé par cet autre principe, que le meilleur gouvernement est celui où se trouve une sage distribution des peines et des récompenses.

Solon, préférant le gouvernement populaire à tout autre, s'occupa d'abord de trois objets essentiels: de l'assemblée de la nation,

du choix des magistrats et des tribunaux de justice.

Il fut réglé que la puissance suprême résideroit dans des assemblées où tous les citoyens auroient droit d'assister, et qu'on y statueroit sur la paix, sur la guerre, sur les alliances, sur les lois, sur les impositions, sur tous les grands intérêts de l'état.

Mais que deviendront ces intérêts, entre les mains d'une multitude légère, ignorante, qui oublie ce qu'elle doit vouloir, pendant qu'on délibère; et ce qu'elle a voulu, après qu'on a deliberé? Pour la diriger dans ses jugemens, Solon établit un sénat composé de 400 personnes, tirées des quatre tribus qui comprenoient alors tous les citoyens de l'Attique. Ces 400 personnes furent comme les députés et les représentans de la nation. Il fut statué qu'on leur proposeroit d'abord les affaires sur lesquelles le peuple auroit à prononcer; et qu'après les avoir examinées et discutées à loisir, ils les raporteroient eux-mêmes à l'assemblée générale; et de là cette loi fondamentale: Toute décision du peuple sera précédée par un décret du sénat.

Puisque tous les citoyens ont le droit d'assister à l'assemblée, ils doivent avoir celui de donner leurs suffrages. Mais il seroit à craindre, qu'après le rapport du sénat, des gens sans expérience ne s'emparassent tout-à-coup de la tribune, et n'entraînassent la multitude. Il falloit donc préparer les premières impressions qu'elle recevroit: il fut réglé que les premiers opinans seroient âgés de plus de 50 ans.

Dans certaines républiques, il s'élevoit des hommes qui se dévouoient au ministère de la parole : et l'expérience avoit appris que leurs voix avoient souvent plus de pouvoir dans les assemblées publiques, que celle des lois. Il étoit nécessaire de se mettre à couvert de leur éloquence. L'on crut que leur probité suffiroit pour répondre de l'usage de leurs talens ; il fut ordonné que nul orateur ne pourroit se mêler des affaires publiques, sans avoir subi un examen qui rouleroit sur sa conduite ; et l'on permit à tout citoyen de poursuivre en justice l'orateur qui auroit trouvé le secret de dérober l'irrégularité de ses mœurs à la sévérité de cet examen.

Après avoir pourvu à la manière dont la puissance suprême doit annoncer ses volontés, il falloit choisir les magistrats déstinés à les exécuter. En qui réside le pouvoir de conférer les magistratures ? à quelles personnes ; comment ; pour combien de temps ; avec quelles restrictions doit-on les conférer ? Sur tous ces points, les réglemens de Solon paroissent conformes à l'esprit d'une sage démocratie.

Les magistratures, dans ce gouvernement, ont des fonctions si importantes, qu'elles ne peuvent émaner que du souverain. Si la multitude n'avoit, autant qu'il est en elle, le droit d'en disposer, et de veiller à la manière dont elles sont exercées, elle seroit esclave, et deviendroit par conséquent ennemie de l'état. Ce fut à l'assemblée générale, que Solon laissa le pouvoir de choisir les magistrats, et ce-

lui de se faire rendre compte de leur administration.

Dans la plupart des démocraties de la Grèce, tous les citoyens, même les plus pauvres, peuvent aspirer aux magistratures. Solon jugea plus convenable de laisser ce dépôt entre les mains des riches, qui en avoient joui jusques alors: il distribua les citoyens de l'Attique en quatre classes. On étoit inscrit dans la première, dans la seconde, dans la troisième, suivant qu'on percevoit de son héritage, 500, 300, 200 mesures de blé ou d'huile. Les autres citoyens, la plupart pauvres et ignorans, furent compris dans la quatrième, et éloignés des emplois. S'ils avoient eu l'espérance d'y parvenir, ils les auroient moins respectés; s'ils y étoient parvenus en effet, qu'auroit on pu en attendre?

Il est essentiel à la démocratie, que les magistratures ne soient accordées que pour un temps, et que celles du moins qui ne demandent pas un certain degré de lumières, soient données par la voie du sort. Solon ordonna qu'on les conféreroit tous les ans; que les principales seroient électives, comme elles l'avoient toujours été, et que les autres seroient tirées au sort.

Enfin, les neuf principaux magistrats, présidant en qualité d'Archontes, à des tribunaux où se portoient les causes des particuliers, il étoit à craindre que leur pouvoir ne leur donnât trop d'influence sur la multitude. Solon voulut qu'on pût appeler de leur sentence, au jugement des cours supérieures.

Il restoit à remplir ces cours de justice. Nous avons vu que la dernière et la plus nombreuse classe des citoyens, ne pouvoit participer aux magistratures. Une telle exclusion, toujours avilissante dans un état populaire, eût été infiniment dangereuse, si les citoyens qui l'éprouvoient, n'avoient pas reçu quelque dédommagement, et s'ils avoient vu la discussion de leurs intérêts et de leurs droits entre les mains des gens riches. Solon ordonna que tous, sans distinction, se présenteroient pour remplir les places de juges, et que le sort décideroit entr'eux.

Ces réglemens nécessaires pour établir une sorte d'équilibre entre les différentes classes de citoyens, il falloit, pour les rendre durables, en confier la conservation à un corps dont les places fussent à vie; qui n'eût aucune part à l'administration, et qui pût imprimer dans les esprits une haute opinion de sa sagesse. Athènes avoit dans l'Aréopage, un tribunal qui s'attiroit la confiance et l'amour des peuples, par ses lumières et par son intégrité. Solon l'ayant chargé de veiller au maintien des lois et des mœurs, l'établit comme une puissance supérieure, qui devoit ramener sans cesse le peuple aux principes de la constitution, et les particuliers aux règles de la bienséance et du devoir. Pour lui concilier plus de respect et l'instruire à fond des intérêts de la république, il voulut que les Archontes, en sortant de place, fussent, après un sévère examen, inscrits au nombre des sénateurs.

Ainsi le sénat de l'Aréopage, et celui des

quatre-cens, devenoient deux contrepoids assez puissans pour garantir la république des orages qui menaçent les états; le premier, en réprimant par sa censure générale, les entreprises des riches; le second, en arrêtant par ses décrets et par sa présence, les excès de la multitude.

De nouvelles lois vinrent à l'appui de ces dispositions. La constitution pouvoit être attaquée ou par les factions générales, qui depuis si long-temps agitoient les différens ordres de l'état, ou par l'ambition et les intrigues de quelques particuliers.

Pour prévenir ces dangers, Solon décerna des peines contre les citoyens qui, dans un temps de troubles, ne se déclareroient pas ouvertement pour un des partis. Son objet, dans ce réglement admirable, étoit de tirer les gens de bien d'une inaction funeste; de les jeter au milieu des factieux, et de sauver la république par le courage et l'ascendant de la vertu.

Une seconde loi condamne à la mort le citoyen convaincu d'avoir voulu s'emparer de l'autorité souveraine.

Enfin, dans les cas où un autre gouvernement s'éleveroit sur les ruines du gouvernement populaire, il ne voit qu'un moyen pour réveiller la nation; c'est d'obliger les magistrats à se démettre de leurs emplois; et de-là ce décret foudroyant: Il sera permis à chaque citoyen d'arracher la vie, non seulement à un tyran et à ses complices, mais encore au magistrat qui continuera ses fonctions, après la destruction de la démocratie.

Telle est en abrégé la république de Solon. Je vais parcourir ses lois civiles et criminelles, avec la même rapidité.

J'ai déjà dit que celles de Dracon sur l'homicide furent conservées sans le moindre changement. Solon abolit les autres, ou plutôt se contenta d'en adoucir la rigueur, de les refondre avec les siennes, et de les assortir au caractère des Athéniens. Dans toutes, il s'est proposé le bien général de la république, plutôt que celui des particuliers. Ainsi, suivant ses principes, conformes à ceux des philosophes les plus éclairés, le citoyen doit être considéré dans sa personne, comme faisant partie de l'état; dans la plupart des obligations qu'il contracte, comme appartenant à une famille qui appartient elle-même à l'état; dans sa conduite, comme membre d'une société dont les mœurs constituent la force de l'état.

Sous le premier de ces aspects, un citoyen peut demander une réparation authentique de l'outrage qu'il a reçu dans sa personne: mais s'il est extrêmement pauvre, comment pourra-t-il déposer la somme qu'on exige d'avance de l'accusateur? Il en est dispensé par les lois. Mais s'il est né dans une condition obscure, qui le garantira des attentats d'un homme riche et puissant? Tous les partisans de la démocratie, tous ceux que la probité, l'intérêt, la jalousie et la vengeance rendent ennemis de l'agresseur; tous sont autorisés par cette loi excellente: Si quelqu'un insulte un enfant, une femme, un homme libre ou escla-

ve, qu'il soit permis à tout Athénien de l'attaquer en justice. De cette manière, l'accusation deviendra publique; et l'offense faite au moindre citoyen, sera punie comme un crime contre l'état; et cela est fondé sur ce principe: La force est le partage de quelques-uns, et la loi le soutien de tous. Cela est encore fondé sur cette maxime de Solon: Il n'y auroit point d'injustices dans une ville, si tous les citoyens en étoient aussi révoltés que ceux qui les éprouvent.

La liberté du citoyen est si précieuse, que les lois seules peuvent en suspendre l'exercice; que lui même ne peut l'engager ni pour dettes, ni sous quelque prétexte que ce soit, et qu'il n'a pas le droit de disposer de celle de ses fils. Le législateur lui permet de vendre sa fille ou sa sœur, mais seulement dans le cas où, chargé de leur conduite, il auroit été témoin de leur deshonneur *.

Lorsqu'un Athénien attente à ses jours, il est coupable envers l'état qu'il prive d'un citoyen. On enterre séparément sa main; et cette circonstance est une flétrissure: mais s'il attente à la vie de son père, quel sera le châtiment prescrit par les lois? Elles gardent le silence sur ce forfait. Pour en inspirer plus d'horreur, Solon a supposé qu'il n'étoit pas dans l'ordre des choses possibles.

Un citoyen n'auroit qu'une liberté imparfaite, si son honneur pouvoit être impuné-

* Voyez la note III, à la fin du volume.

ment attaqué De-là les peines prononcées contre les calomniateurs, et la permission de les poursuivre en justice; de-là encore la défense de flétrir la mémoire d'un homme qui n'est plus. Outre qu'il est d'une sage politique de ne pas éterniser les haines entre les familles, il n'est pas juste qu'on soit exposé après sa mort, à des insultes qu'on auroit repoussées pendant sa vie.

Un citoyen n'est pas le maître de son honneur, puisqu'il ne l'est pas de sa vie. De-là ces lois qui, dans diverses circonstances, privent celui qui se déshonore, des privilèges qui appartiennent au citoyen.

Dans les autres pays, les citoyens des dernières classes sont tellement effrayés de l'obscurité de leur état, du crédit de leurs adversaires, de la longueur des procédures, et des dangers qu'elles entraînent, qu'il leur est souvent plus avantageux de supporter l'oppression que de chercher à s'en garantir. Les lois de Solon offrent plusieurs moyens de se défendre contre la violence ou l'injustice. S'agit-il, par exemple, d'un vol? Vous pouvez vous-même traîner le coupable devant les onze magistrats préposés à la garde des prisons. Ils le mettront aux fers, et le traduiront ensuite au tribunal, qui vous condamnera à une amende si le crime n'est pas prouvé. N'êtes-vous pas assez fort pour saisir le coupable? adressez-vous aux Archontes, qui le feront traîner en prison par leurs licteurs. Voulez-vous une autre voie? accusez-le publiquement. Craignez-vous de succomber dans cette accusation, et

de payer l'amende de mille drachmes? dénoncez-le au tribunal des arbitres; la cause deviendra civile, et vous n'aurez rien à risquer. C'est ainsi que Solon a multiplié les forces de chaque particulier, et qu'il n'est presque point de vexation dont il ne soit facile de triompher.

La plupart des crimes qui attaquent la sûreté du citoyen, peuvent être poursuivis par une accusation privée ou publique. Dans le premier cas, l'offensé ne se regarde que comme un simple particulier, et ne demande qu'une réparation proportionnée aux délits particuliers: dans le second, il se présente en qualité de citoyen, et le crime devient plus grave. Solon a facilité les accusations publiques, parce qu'elles sont plus nécessaires dans une démocratie, que par-tout ailleurs. Sans ce frein redoutable, la liberté générale seroit sans cesse menacée par la liberté de chaque particulier.

Voyons à présent quels sont les devoirs du citoyen, dans la plupart des obligations qu'il contracte.

Dans une république sagement réglée, il ne faut pas que le nombre des habitans soit trop grand ni trop petit. L'expérience a fait voir que le nombre des hommes en état de porter les armes, ne doit être ici ni fort au-dessus, ni fort au-dessous de vingt mille.

Pour conserver la proportion requise, Solon, entre autres moyens, ne permet de naturaliser les étrangers, que sous des conditions difficiles à remplir: pour éviter, d'un autre côté, l'extinction des familles, il veut que leurs

chefs, après leur mort, soient représentés par des enfans légitimes ou adoptifs; et dans le cas où un particulier meurt sans postérité, il ordonne qu'on substitue juridiquement au citoyen décédé, un de ses héritiers naturels, qui prendra son nom, et perpétuera sa famille.

Le magistrat, chargé d'empêcher que les maisons ne restent désertes, c'est à-dire, sans chefs, doit étendre ses soins et la protection des lois sur les orphelins; sur les femmes qui déclarent leur grossesse, après la mort de leurs époux; sur les filles qui n'ayant point de frères, sont en droit de recueillir la succession de leurs pères.

Un citoyen adopte-t-il un enfant? ce dernier pourra quelque jour retourner dans la maison de ses pères, mais il doit laisser dans celle qui l'avoit adopté, un fils qui remplisse les vues de la première adoption; et ce fils, à son tour, pourra quitter cette maison, après y avoir laissé un fils naturel ou adoptif, qui le remplace.

Ces précautions ne suffisoient pas. Le fil des générations peut s'interrompre par des divisions et des haines survenues entre les deux époux. Le divorce sera permis, mais à des conditions qui en restreindront l'usage. Si c'est l'époux qui demande la séparation, il s'expose à rendre la dot à sa femme, ou du moins à lui payer une pension alimentaire fixée par la loi: si c'est la femme, il faut qu'elle comparoisse elle-même devant les juges, et qu'elle leur présente sa requête.

Il est essentiel dans la démocratie, non-seulement que les familles soient conservées, mais que les biens ne soient pas entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Quand ils sont répartis dans une certaine proportion, le peuple, possesseur de quelques légères portions de terrain, en est plus occupé que des dissentions de la place publique. De-là les défenses faites par quelques législateurs, de vendre ses possessions, hors le cas d'une extrême nécessité, ou de les engager, pour se procurer des ressources contre le besoin. La violation de ce principe a suffi quelquefois pour détruire la constitution.

Solon ne s'en est point écarté : il prescrit des bornes aux acquisitions qu'un particulier peut faire : il enlève une partie de ses droits au citoyen qui a follement consumé l'héritage de ses pères.

Un Athénien qui a des enfans, ne peut disposer de ses biens qu'en leur faveur ; s'il n'en a point, et qu'il meure sans testament, la succession va de droit à ceux à qui le sang l'unissoit de plus près : s'il laisse une fille unique héritière de son bien, c'est au plus proche parent de l'épouser : mais il doit la demander en justice, afin que dans la suite, personne ne puisse lui en disputer la possession. Les droits du plus proche parent sont tellement reconnus, que si l'une de ses parentes, légitimement unie avec un Athénien, venoit à recueillir la succession de son père mort sans enfans mâles, il seroit en droit de faire casser ce mariage, et de la forcer à l'épouser.

Mais si cet époux n'est pas en état d'avoir des enfans, il transgressera la loi qui veille au maintien des familles ; il abusera de la loi qui conserve les biens des familles. Pour le punir de cette double infraction, Solon permet à la femme de se livrer au plus proche parent de l'époux.

C'est dans la même vue qu'une orpheline, fille unique, ou aînée de ses sœurs, peut, si elle n'a pas de bien, forcer son plus proche parent à l'épouser, ou à lui constituer une dot: s'il s'y refuse, l' Archonte doit l'y contraindre, sous peine de payer lui-même mille drachmes *. C'est encore par une suite de ces principes, que d'un côté l'héritier naturel ne peut pas être tuteur, et le tuteur ne peut pas épouser la mère de ses pupilles ; que d'un autre côté, un frère peut épouser sa sœur consanguine, et non sa sœur utérine. En effet, il seroit à craindre qu'un tuteur intéréssé, qu'une mère dénaturée ne détournassent à leur profit le bien des pupilles ; il seroit à craindre qu'un frère en s'unissant avec sa sœur utérine, n'accumulât sur sa tête, et l'hérédité de son père, et celle du premier mari de sa mère.

Tous les réglemens de Solon sur les successions, sur les testamens, sur les donations, sont dirigés par le même esprit. Cependant nous devons nous arrêter sur celui par lequel il permet au citoyen qui meurt sans enfans, de disposer de son bien à sa volonté. Des philo-

* 900 livres.

sophes se sont élevés, et s'éleveront peut-être encore contre une loi qui paroît si contraire aux principes du législateur: d'autres le justifient, et par les restrictions qu'il mit à la loi, et par l'objet qu'il s'étoit proposé. Il exige en effet, que le testateur ne soit accablé ni par la vieillesse, ni par la maladie; qu'il n'ait point cédé aux séductions d'une épouse; qu'il ne soit point détenu dans les fers; que son esprit n'ait donné aucune marque d'aliénation. Quelle apparence que dans cet état il choisisse un héritier dans une autre famille, s'il n'a pas à se plaindre de la sienne? Ce fut donc pour exciter les soins et les attentions parmi les parens, que Solon accorda aux citoyens un pouvoir qu'ils n'avoient pas eu jusqu'alors, qu'ils reçurent avec applaudissement, et dont il n'est pas naturel d'abuser. Il faut ajouter qu'un Athénien qui appelle un étranger à sa succession, est en même temps obligé de l'adopter.

Les Egyptiens ont une loi, par laquelle chaque particulier doit rendre compte de sa fortune et de ses ressources. Cette loi est encore plus utile dans une démocratie, où le peuple ne doit ni être désœuvré, ni gagner sa vie par des moyens illicites: elle est encore plus nécessaire dans un pays où la stérilité du sol ne peut être compensée que par le travail et par l'industrie.

De-là les réglemens par lesquels Solon assigne l'infamie à l'oisiveté; ordonne à l'Aréopage de rechercher de quelle manière les particuliers pourvoient à leur subsistance; leur permet à tous d'exercer des arts méchaniques,

et prive celui qui a négligé de donner un métier à son fils, des secours qu'il doit en attendre dans sa vieillesse.

Il ne reste plus qu'à citer quelques-unes des dispositions plus particulièrement relatives aux mœurs.

Solon, à l'exemple de Dracon, a publié quantité de lois sur les devoirs des citoyens, et en particulier sur l'éducation de la jeunesse. Il y prévoit tout, il y règle tout, et l'âge précis où les enfans doivent recevoir des leçons publiques, et les qualités des maîtres chargés de les instruire, et celles des précepteurs destinés à les accompagner, et l'heure où les écoles doivent s'ouvrir et se fermer. Comme il faut que ces lieux ne respirent que l'innocence : Qu'on punisse de mort, ajoute-t-il, tout homme qui, sans nécessité, oseroit s'introduire dans le sanctuaire où les enfans sont rassemblés, et qu'une des cours de justice veille à l'observation de ces réglemens.

Au sortir de l'enfance, ils passeront dans le gymnase. Là se perpétueront des lois destinées à conserver la pureté de leurs mœurs, à les préserver de la contagion de l'exemple, et des dangers de la séduction.

Dans les divers périodes de leur vie, de nouvelles passions se succéderont rapidement dans leurs cœurs. Le législateur a multiplié les menaces et les peines : il assigne des récompenses aux vertus, et le déshonneur aux vices.

Ainsi, les enfans de ceux qui mourront les armes à la main, seront élevés aux dépens du public ; ainsi, des couronnes seront solen-

nellement décernées à ceux qui auront rendu des services à l'État.

D'un autre côté, le citoyen devenu fameux par la dépravation de ses mœurs, de quelqu'état qu'il soit, quelque talent qu'il possède, sera exclu des sacerdoces, des magistratures, du sénat, de l'assemblée générale; il ne pourra ni parler en public, ni se charger d'une ambassade, ni siéger dans les tribunaux de justice; et s'il exerce quelqu'une de ces fonctions, il sera poursuivi criminellement, et subira les peines rigoureuses prescrites par la loi.

La lâcheté, sous quelque forme qu'elle se produise, soit qu'elle refuse le service militaire, soit qu'elle le trahisse par une action indigne, ne peut être excusée par le rang du coupable, ni sous aucun prétexte: elle sera punie non seulement par le mépris général, mais par une accusation publique, qui apprendra au citoyen à redouter encore plus la honte infligée par la loi, que le fer de l'ennemi.

C'est par les lois, que toute espèce de recherches et de délicatesse est interdite aux hommes; que les femmes qui ont tant d'influence sur les mœurs, sont contenues dans les bornes de la modestie; qu'un fils est obligé de nourrir dans leur vieillesse ceux dont il a reçu le jour. Mais les enfans qui sont nés d'une courtisane, sont dispensés de cette obligation à l'égard de leur père: car, après tout, ils ne lui sont redevables que de l'opprobre de leur naissance.

Pour soutenir les mœurs, il faut des exemples; et ces exemples doivent émaner de ceux qui sont

à la tête du governement. Plus ils tombent de haut, plus ils font une impression profonde. La corruption des derniers citoyens est facilement réprimée, et ne s'étend que dans l'obscurité; car la corruption ne remonte jamais d'une classe à l'autre: mais quand elle ose s'emparer des lieux où réside le pouvoir, elle se précipite de là avec plus de force que les lois elles-mêmes; aussi n'a-t-on pas craint d'avancer que les mœurs d'une nation dépendent uniquement de celles du souverain.

Solon étoit persuadé qu'il ne faut pas moins de décence et de sainteté pour l'administration d'une démocratie, que pour le ministère des autels. De-là ces examens, ces sermens, ces comptes rendus qu'il exige de ceux qui sont ou qui ont été revêtus de quelque pouvoir; de-là sa maxime, que la justice doit s'exercer avec lenteur sur les fautes des particuliers, à l'instant même sur celles des gens en place; de-là cette loi terrible, par laquelle on condamne à la mort l'Archonte qui, après avoir perdu sa raison dans les plaisirs de la table, ose paroître en public avec les marques de sa dignité

Enfin, si l'on considère que la censure des mœurs fut confiée à un tribunal, dont la conduite austère étoit la plus forte des censures, on concevra sans peine que Solon regardoit les mœurs comme le plus ferme appui de sa législation.

Tel fut le systême général de Solon. Ses lois civiles et criminelles ont toujours été regardées comme des oracles par les Athéniens,

comme des modèles par les autres peuples. Plusieurs états de la Grèce se sont fait un devoir de les adopter; et du fond de l'Italie, les Romains fatigués de leurs divisions, les ont appellées à leur secours. Comme les circonstances peuvent obliger un état à modifier quelques-unes de ses lois, je parlerai ailleurs des précautions que prit Solon, pour introduire les changemens nécessaires, pour éviter les changemens dangereux.

La forme de gouvernement qu'il établit, diffère essentiellement de celle que l'on suit à présent. Faut-il attribuer ce prodigieux changement à des vices inhérens à la constitution même? Doit-on le rapporter à des événemens qu'il étoit impossible de prévoir? J'oserai, d'après des lumières puisées dans le commerce de plusieurs Athéniens éclairés, hasarder quelques réflexions sur un sujet si important: mais cette légère discussion doit être précédée par l'histoire des révolutions arrivées dans l'état, depuis Solon jusqu'à l'invasion des Perses.

Les lois de Solon ne devoient conserver leur force, que pendant un siècle. Il avoit fixé ce terme, pour ne pas révolter les Athéniens par la perspective d'un joug éternel. Après que les sénateurs, les Archontes, le peuple, se furent par serment engagés à les maintenir, on les inscrivit sur les diverses faces de plusieurs rouleaux de bois, que l'on plaça d'abord dans la citadelle. Ils s'élevoient du sol, jusqu'au toit de l'édifice qui les renfermoit; et tournant au moindre effort sur eux-mêmes, ils présentoient successivement le code

entier des lois aux yeux des spectateurs. On les a depuis transportés dans le Prytanée, et dans d'autres lieux où il est permis et facile aux particuliers, de consulter ces titres précieux de leur liberté.

Quand on les eut médités à loisir, Solon fut assiégé d'une foule d'importuns, qui l'accabloient de questions, de conseils, de louanges ou de reproches. Les uns le pressoient de s'expliquer sur quelques lois susceptibles, suivant eux, de différentes interprétations; les autres lui présentoient des articles qu'il falloit ajouter, modifier ou supprimer. Solon ayant épuisé les voies de la douceur et de la patience, comprit que le temps seul pouvoit consolider son ouvrage: il partit, après avoir demandé la permission de s'absenter pendant dix ans, et engagé les Athéniens, par un serment solennel, à ne point toucher à ses lois, jusqu'à son retour.

En Egypte, il fréquenta ces prêtres, qui croient avoir entre leurs mains les annales du monde; et comme un jour il étaloit à leurs yeux les anciennes traditions de la Grèce: „ Solon, Solon, dit gravement un de ces prê„ tres, vous autres Grecs, vous êtes bien jeu„ nes; le temps n'a pas encore blanchi vos „ connoissances. „ En Crète il eut l'honneur d'instruire dans l'art de régner, le souverain d'un petit canton, et de donner son nom à une ville dont il procura le bonheur.

A son retour, il trouva les Athéniens près de retomber dans l'anarchie. Les trois partis, qui, depuis si long temps, déchiroient la ré-

publique, sembloient n'avoir suspendu leur haine pendant sa législation, que pour l'exhaler avec plus de force pendant son absence: ils ne se réunissoient que dans un point; c'étoit à desirer un changement dans la constitution, sans autre motif qu'une inquiétude secrète, sans autre objet que des espérances incertaines.

Solon, accueilli avec les honneurs les plus distingués, voulut profiter de ces dispositions favorables, pour calmer des dissentions trop souvent renaissantes: il se crut d'abord puissamment secondé par Pisistrate, qui se trouvoit à la tête de la faction du peuple, et qui, jaloux en apparence de maintenir l'égalité parmi les citoyens, s'élevoit hautement contre les innovations qui pouvoient la détruire: mais il ne tarda pas à s'appercevoir que ce profond politique cachoit sous une feinte modération, une ambition démesurée.

Pisistrate

Jamais homme ne réunit plus de qualités, pour captiver les esprits. Une naissance illustre, des richesses considérables, une valeur brillante et souvent éprouvée, une figure imposante, une éloquence persuasive, à laquelle le son de la voix prêtoit de nouveaux charmes un esprit enrichi des agrémens que la nature donne, et des connoissances que procure l'étude: jamais homme, d'ailleurs, ne fut plus maître de ses passions, et ne sut mieux faire valoir les vertus qu'il possédoit en effet, et celles dont il n'avoit que les apparences. Ses suc-

cès ont prouvé que dans les projets d'une exécution lente, rien ne donne plus de supériorité que la douceur et la flexibilité du caractère.

Avec de si grands avantages, Pisistrate, accessible aux moindres citoyens, leur prodiguoit les consolations et les secours qui tarissent la source des maux, ou qui en corrigent l'amertume. Solon, attentif à ses démarches, pénétra ses intentions; mais tandis qu'il s'occupoit du soin d'en prévenir les suites, Pisistrate parut dans la place publique, couvert des blessures qu'il s'étoit adroitement ménagées, implorant la protection de ce peuple qu'il avoit si souvent protégé lui-même. On convoque l'assemblée: il accuse le sénat et les chefs des autres factions, d'avoir attenté à ses jours; et montrant ses plaies encore sanglantes: „ Voilà, s'écrie-t-il, „ le prix de mon amour pour la démocratie, „ et du zèle avec lequel j'ai défendu vos „ droits. „

A ces mots, des cris menaçans éclatent de toutes parts: les principaux citoyens étonnés, gardent le silence, ou prennent la fuite. Solon, indigné de leur lâcheté et de l'aveuglement du peuple, tâche vainement de ranimer le courage des uns, de dissiper l'illusion des autres: sa voix que les années ont affoiblie, est facilement étouffée par les clameurs qu'excitent la pitié, la fureur et la crainte. L'assemblée se termine par accorder à Pisistrate un corps redoutable de satellites chargés d'accompagner ses pas, et de veiller à sa conservation. Dès ce moment, tous ses projets fu-

rent remplis : il employa bientôt ses forces à s'emparer de la citadelle ; et, après avoir désarmé la multitude, il se revêtit de l'autorité suprême *.

Solon ne survécut pas long-temps à l'asservissement de sa patrie. Il s'étoit opposé, autant qu'il l'avoit pu, aux nouvelles entreprises de Pisistrate. On l'avoit vu, les armes à la main, se rendre à la place publique, et chercher à soulever le peuple : mais son exemple et ses discours ne faisoient plus aucune impression ; ses amis seuls, effrayés de son courage, lui représentoient que le tyran avoit résolu sa perte : „ Et après tout, ajoutoient-„ ils, qui peut vous inspirer une telle ferme-„ té ? Ma vieillesse, répondit-il. „

Pisistrate étoit bien éloigné de souiller son triomphe par un semblable forfait. Pénétré de la plus haute considération pour Solon, il sentoit que le suffrage de ce législateur pouvoit seul justifier, en quelque manière, sa puissance : il le prévint par des marques distinguées de déférence et de respect ; il lui demanda des conseils ; et Solon, cédant à la séduction, en croyant céder à la nécessité, ne tarda pas à lui en donner : il se flattoit, sans doute, d'engager Pisistrate à maintenir les lois, et à donner moins d'atteinte à la constitution établie.

Trente-trois années s'écoulèrent depuis la révolution jusqu'à la mort de Pisistrate **; mais

* L'an 560 avant J. C.
** L'an 528 avant J. C.

il ne fut à la tête des affaires que pendant dix-sept ans. Accablé par le crédit de ses adversaires; deux fois obligé de quitter l'Attique, deux fois il reprit son autorité; et il eut la consolation, avant que de mourir, de l'affermir dans sa famille.

Tant qu'il fut à la tête de l'administration, ses jours consacrés à l'utilité publique, furent marqués ou par de nouveaux bienfaits, ou par de nouvelles vertus.

Ses lois, en bannissant l'oisiveté, encouragèrent l'agriculture et l'industrie: il distribua dans la campagne, cette foule de citoyens obscurs, que la chaleur des factions avoit fixés dans la capitale; il ranima la valeur des troupes, en assignant aux soldats invalides une subsistance assurée pour le reste de leurs jours. Aux champs, dans la place publique, dans ses jardins ouverts à tout le monde, il paroissoit comme un père au milieu de ses enfans; toujours prêt à écouter les plaintes des malheureux; faisant des remises aux uns, des avances aux autres, des offres à tous.

En même temps, dans la vue de concilier son goût pour la magnificence, avec la nécessité d'occuper un peuple indocile et désœuvré, il embellissoit la ville par des temples, des gymnases, des fontaines; et comme il ne craignoit pas les progrès des lumières, il publioit une nouvelle édition des ouvrages d'Homère, et formoit pour l'usage des Athéniens, une bibliothèque composée des meilleurs livres que l'on connoissoit alors.

Ajoutons ici quelques traits qui manifestent plus particulièrement l'élévation de son ame. Jamais il n'eut la foiblesse de se venger des insultes qu'il pouvoit facilement punir.

Sa fille assistoit à une cérémonie religieuse ; un jeune homme qui l'aimoit éperduement, courut l'embrasser, et quelque temps après, entreprit de l'enlever. Pisistrate répondit à sa famille, qui l'exhortoit à la vengeance : „ Si „ nous haïssons ceux qui nous aiment, que „ ferons nous à ceux qui nous haïssent ? „ Et sans différer davantage, il choisit ce jeune homme pour l'époux de sa fille.

Des gens ivres insultèrent publiquement sa femme : le lendemain ils vinrent, fondant en larmes, solliciter un pardon qu'ils n'osoient espérer. „ Vous vous trompez, leur dit Pisi- „ strate, ma femme ne sortit point hier de „ toute la journée. „ Enfin, quelques-uns de ses amis résolus de se soustraire à son obéissance, se retirèrent dans une place forte. Il les suivit aussitôt, avec des esclaves qui portoient son bagage ; et comme ces conjurés lui demandèrent quel étoit son dessein : „ Il faut, „ leur dit-il, que vous me persuadiez de re- „ ster avec vous, ou que je vous persuade de „ revenir avec moi. „

Ces actes de modération et de clémence multipliés pendant sa vie, et rehaussés encore par l'éclat de son administration, adoucissoient insensiblement l'humeur intraitable des Athéniens, et faisoient que plusieurs d'entr'eux préféroient une servitude si douce à leur ancienne et tumultueuse liberté.

Cependant, il faut l'avouer : quoique, dans une monarchie, Pisistrate eût été le modèle du meilleur des rois, dans la république d'Athènes, on fut en général plus frappé du vice de son usurpation, que des avantages qui en résultoient pour l'État.

Après sa mort, Hippias et Hipparque ses fils, lui succédèrent : avec moins de talens, ils gouvernèrent avec la même sagesse. Hipparque, en particulier, aimoit les lettres. Anacréon et Simonide, attirés auprès de lui, en reçurent l'accueil qui devoit le plus les flatter : il combla d'honneurs le premier, et de présens le second. Il doit partager avec son père la gloire d'avoir étendu la réputation d'Homère. On peut lui reprocher, ainsi qu'à son frère, de s'être trop livré aux plaisirs, et d'en avoir inspiré le goût aux Athéniens. Heureux néanmoins, si au milieu de ces excès, il n'eût pas commis une injustice dont il fut la première victime !

Deux jeunes Athéniens, Harmodius et Aristogiton, liés entr'eux de l'amitié la plus tendre, ayant essuyé de la part de ce prince, un affront qu'il étoit impossible d'oublier, conjurèrent sa perte, et celle de son frère. Quelques-uns de leurs amis entrèrent dans ce complot, et l'exécution en fut remise à la solennité des Panathénées : ils espéroient que cette foule d'Athéniens, qui, pendant les cérémonies de cette fête, avoient la permission de porter les armes, seconderoit leurs efforts ; ou du moins les garantiroit de la fureur des gardes qui entouroient le fils de Pisistrate.

Dans cette vue, après avoir couvert leurs poignards de branches de myrte, ils se rendent aux lieux où les princes mettoient en ordre une procession, qu'ils devoient conduire au temple de Minerve. Ils arrivent ; ils voient un des conjurés s'entretenir familièrement avec Hippias, ils se croient trahis ; et résolus de vendre chèrement leur vie, ils s'écartent un moment, trouvent Hipparque, et lui plongent le poignard dans le cœur *. Harmodius tombe aussitôt sous les coups redoublés des satellites du prince. Aristogiton, arrêté presqu'au même instant, fut présenté à la question ; mais loin de nommer ses complices, il accusa les plus fidèles partisans d'Hippias, qui, sur le champ, les fit traîner au supplice. „ As-tu d'autres „ scélérats à dénoncer, s'écrie le tyran trans„ porté de fureur? Il ne reste plus que toi, „ répond l'Athénien: je meurs, et j'emporte „ en mourant, la satisfaction de t'avoir pri„ vé de tes meilleurs amis. „

Dès lors, Hippias ne se signala plus que par des injustices ; mais le joug qu'il appesantissoit sur les Athéniens, fut brisé trois ans après **. Clisthène chef des Alcméonides, maison puissante d'Athènes, de tout temps ennemie des Pisistratides, rassembla tous les mecontens auprès de lui; et ayant obtenu le secours des Lacédémoniens, par le moyen de la Pythie de Delphes qu'il avoit mise dans ses

* L'an 514. avant J. C.
** L'an 510. avant J. C.

intérêts, il marcha contre Hippias, et le força d'abdiquer la tyrannie. Ce prince, après avoir erré quelque temps avec sa famille, se rendit auprès de Darius, roi de Perse, et périt enfin à la bataille de Marathon.

Les Athéniens n'eurent pas plutôt recouvré leur liberté, qu'ils rendirent les plus grands honneurs à la mémoire d'Harmodius et d'Aristogiton. On leur éleva des statues dans la place publique : il fut réglé que leur noms seroient célébrés à perpétuité dans, la fête des Panathénées, et ne seroient sous aucun prétexte, donnés à des esclaves. Les poètes éternisèrent leur gloire par des pièces de poésie *, que l'on chante encore dans les repas, et l'on accorda pour toujours à leurs descendans des privilèges très-étendus.

Clisthène, qui avoit si fort contribué à l'expulsion des Pisistratides, eut encore à lutter pendant quelques années, contre une faction puissante ; mais ayant obtenu dans l'état le crédit que méritoient ses talens, il raffermit la constitution que Solon avoit établie, et que les Pisistratides ne songèrent jamais à détruire.

Jamais, en effet, ces princes ne prirent le titre de Roi, quoiqu'ils se crussent issus des anciens souverains d'Athènes. Si Pisistrate préleva le dixième du produit des terres, cette unique imposition que ses fils réduisirent au vingtième, ils parurent tous trois l'exiger moins

* Voyez la note IV à la fin du volume.

encore pour leur entretien, que pour les besoins de l'état; ils maintinrent les lois de Solon, autant par leur exemple, que par leur autorité. Pisistrate, accusé d'un meurtre, vint comme le moindre citoyen, se justifier devant l'Aréopage. Enfin, ils conservèrent les parties essentielles de l'ancienne constitution, le sénat, les assemblées du peuple, et les magistratures, dont ils eurent soin de se revêtir eux-mêmes, et d'étendre les prérogatives. C'étoit donc comme premiers magistrats, comme chefs perpétuels d'un état démocratique, qu'ils agissoient, et qu'ils avoient tant d'influence sur les délibérations publiques. Le pouvoir le plus absolu s'exerça sous des formes légales en apparence; et le peuple asservi eut toujours devant les yeux l'image de la liberté. Aussi le vit-on, après l'expulsion des Pisistratides, sans opposition et sans efforts, rentrer dans ses droits, plutôt suspendus que détruits. Les changemens que Clisthène fit alors au gouvernement, ne le ramenèrent pas tout-à-fait à ses premiers principes, comme je le montrerai bientôt.

Réflexions sur la Législation de Solon.

Le récit des faits m'a conduit aux temps où les Athéniens signalèrent leur valeur contre les Perses. Avant que de les décrire, je dois exposer les réflexions que j'ai promises sur le système politique de Solon.

Il ne falloit pas attendre de Solon une législation semblable à celle de Lycurgue. Ils

se trouvoient l'un et l'autre dans des circonstances trop différentes.

Les Lacédémoniens occupoient un pays qui produisoit tout ce qui étoit nécessaire à leurs besoins. Il suffisoit au législateur de les y tenir renfermés, pour empêcher que des vices étrangers ne corrompissent l'esprit et la pureté de ses institutions. Athènes, située auprès de la mer, entourée d'un terrain ingrat, étoit forcée de changer continuellement ses denrées, son industrie, ses idées et ses mœurs, avec celles de toutes les nations.

La réforme de Lycurgue précéda celle de Solon d'environ deux siècles et demi. Les Spartiates, bornés dans leurs arts, dans leurs connoissances, dans leurs passions mêmes, étoient moins avancés dans le bien et dans le mal, que ne le furent les Athéniens du temps de Solon. Ces derniers, après avoir éprouvé toutes les espèces de gouvernemens, s'étoient dégoûtés de la servitude et de la liberté, sans pouvoir se passer de l'une et de l'autre. Industrieux, éclairés, vains et difficiles à conduire; tous, jusqu'aux moindres particuliers, s'étoient familiarisés avec l'intrigue, l'ambition et toutes les grandes passions qui s'élèvent dans les fréquentes secousses d'un état; ils avoient déjà les vices qu'on trouve dans les nations formées; ils avoient de plus cette activité inquiète, et cette légéreté d'esprit qu'on ne trouve chez aucune autre nation.

La maison de Lycurgue occupoit depuis long-temps le trône de Lacédémone: les deux rois qui le partageoient alors, ne jouissant d'au-

cune considération, Lycurgue étoit aux yeux des Spartiates, le premier et le plus grand personnage de l'état. Comme il pouvoit compter sur son crédit, et sur celui de ses amis, il fut moins arrêté par ces considérations qui refroidissent le génie, et rétrécissent les vues d'un législateur. Solon, simple particulier, revêtu d'une autorité passagère, qu'il falloit employer avec sagesse pour l'employer avec fruit; entouré de factions puissantes, qu'il devoit ménager pour conserver leur confiance; averti par l'exemple récent de Dracon, que les voies de sévérité ne convenoient point aux Athéniens, ne pouvoit hasarder de grandes innovations, sans en occasionner de plus grandes encore, et sans replonger l'état dans des malheurs peut-être irréparables.

Je ne parle point des qualités personnelles des deux législateurs. Rien ne ressemble moins au génie de Lycurgue, que les talens de Solon, ni à l'ame vigoureuse du premier, que le caractère de douceur et de circonspection du second. Ils n'eurent de commun que d'avoir travaillé avec la même ardeur, mais par des voies différentes, au bonheur des peuples. Mis à la place l'un de l'autre, Solon n'auroit pas fait de si grandes choses que Lycurgue. On peut douter que Lycurgue en eût fait de plus belles que Solon.

Ce dernier sentit le poids dont il s'étoit chargé; et lorsque, interrogé s'il avoit donné aux Athéniens les meilleures de toutes les lois, il répondit, les meilleures qu'ils pouvoient supporter, il peignit d'un seul trait le caractère

indisciplinable des Athéniens, et la funeste contrainte où il s'étoit trouvé.

Solon fut obligé de préférer le gouvernement populaire, parce que le peuple, qui se souvenoit d'en avoir joui pendant plusieurs siècles, ne pouvoit plus supporter la tyrannie des riches; parce qu'une nation qui se destine à la marine, penche toujours fortement vers la démocratie.

En choisissant cette forme de gouvernement, il la tempéra de manière qu'on croyoit y retrouver l'oligarchie, dans le corps des Aréopagites ; l'aristocratie, dans la manière d'élire les magistrats ; la pure démocratie, dans la liberté accordée aux moindres citoyens, de siéger dans les tribunaux de justice.

Cette constitution qui tenoit des gouvernemens mixtes, s'est détruite par l'excès du pouvoir dans le peuple, comme celle des Perses, par l'excès du pouvoir dans le prince.

On reproche à Solon d'avoir hâté cette corruption, par la loi qui attribue indistinctement à tous les citoyens le soin de rendre la justice, et de les avoir appelés à cette importante fonction, par la voie du sort. On ne s'apperçut pas d'abord des effets que pouvoit produire uue pareille prérogative; mais dans la suite, on fut obligé de ménager ou d'implorer la protection du peuple, qui, remplissant les tribunaux, étoit le maître d'interpréter les lois et de disposer à son gré de la vie et de la fortune des citoyens.

En traçant le tableau du système de Solon, j'ai rapporté les motifs qui l'engagèrent

à porter la loi dont on se plaint. J'ajoute, 1°. qu'elle est non-seulement adoptée, mais encore très-utile dans les démocraties les mieux organisées ; 2°. que Solon ne dut jamais présumer que le peuple abandonneroit ses travaux, pour le stérile plaisir de juger les différends des particuliers. Si depuis il s'est emparé des tribunaux, si son autorité s'en est accrue, il faut en accuser Périclès, qui, en assignant un droit de présence aux juges, fournissoit aux pauvres citoyens un moyen plus facile de subsister.

Ce n'est point dans les lois de Solon qu'il faut chercher le germe des vices qui ont défiguré son ouvrage; c'est dans une suite d'innovations, qui, pour la plupart, n'étoient point nécessaires, et qu'il étoit aussi impossible de prévoir, qu'il le seroit aujourd'hui de les justifier.

Après l'expulsion des Pisistratides, Clisthène, pour se concilier le peuple, partagea en dix tribus les quatre qui, depuis Cécrops, comprenoient les habitans de l'Attique; et tous les ans on tira de chacune cinquante sénateurs, ce-qui porta le nombre de ces magistrats à cinq cents.

Ces dix tribus, comme autant de petites républiques, avoient chacune leurs présidens, leurs officiers de police, leurs tribunaux, leurs assemblées, et leurs intérêts. Les multiplier et leur donner plus d'activité, c'étoit engager tous les citoyens, sans distinction, à se mêler des affaires publiques; c'étoit favoriser le peuple, qui, outre le droit de nommer ses officiers,

avoit la plus grande influence dans chaque tribu.

Il arriva de plus que les diverses compagnies chargées du recouvrement et de l'emploi des finances, furent composées de dix officiers nommés par les dix tribus; ce qui, présentant de nouveaux objets à l'ambition du peuple, servit encore à l'introduire dans les différentes parties de l'administration.

Mais c'est principalement aux victoires que les Athéniens remportèrent sur les Perses, qu'on doit attribuer la ruine de l'ancienne constitution. Après la bataille de Platée, on ordonna que les citoyens des dernières classes, exclus par Solon des principales magistratures, auroient désormais le droit d'y parvenir. Le sage Aristide, qui présenta ce décret, donna le plus funeste des exemples à ceux qui lui succédèrent dans le commandement. Il leur fallut d'abord flatter la multitude, et ensuite ramper devant elle.

Auparavant elle dédaignoit de venir aux assemblées générales; mais dès que le gouvernement eut accordé une gratification de trois oboles à chaque assistant, elle s'y rendit en foule, en éloigna les riches par sa présence autant que par ses fureurs, et substitua insolemment ses caprices aux lois.

Périclès, le plus dangereux de ses courtisans, la dégoûta du travail, et d'un reste de vertu, par des libéralités qui épuisoient le trésor public, et qui, entre autres avantages, lui facilitoient l'entrée des spectacles; et comme s'il eût conjuré la ruine des mœurs, pour ac-

célérer celle de la constitution, il réduisit l'Aréopage au silence, en le dépouillant de presque tous ses privilèges.

Alors disparurent ou restèrent sans effets, ces précautions si sagement imaginées par Solon, pour soustraire les grands intérêts de l'état aux inconséquences d'une populace ignorante et forcenée. Qu'on se rappelle que le sénat devoit préparer les affaires, avant que de les exposer à l'assemblée nationale; qu'elles devoient être discutées par des orateurs d'une probité reconnue; que les premiers suffrages devoient être donnés par des vieillards qu'éclairoit l'expérience. Ces freins si capables d'arrêter l'impétuosité du peuple, il les brisa tous; il ne voulut plus obéir qu'à des chefs qui l'égarèrent, et recula si loin les bornes de son autorité, que, cessant de les appercevoir lui-même, il crut qu'elles avoient cessé d'exister,

Certaines magistratures qu'une élection libre n'accordoit autrefois qu'à des hommes intégres, sont maintenant conférées, par la voie du sort, à toute espèce de citoyens: souvent même, sans recourir à cette voie, ni à celle de l'élection, des particuliers, à force d'argent et d'intrigues, trouvent le moyen d'obtenir les emplois, et de se glisser jusques dans l'ordre des sénateurs. Enfin, le peuple prononce en dernier ressort, sur plusieurs délits, dont la connoissance lui est réservée par des décrets postérieurs à Solon, ou qu'il évoque lui même à son tribunal, au mépris du cours ordinaire de la justice. Par-là se trouvent confondus les pouvoirs qui avoient été si sagement distribués;

et la puissance législative exécutant ses propres lois, fait sentir ou craindre à tout moment le poids terrible de l'opression.

Ces vices destructeurs ne se seroient pas glissés dans la constitution, si elle n'avoit pas eu des obstacles insurmontables à vaincre : mais, dès l'origine même, l'usurpation des Pisistratides en arrêta les progrès ; et bientôt après, les victoires contre les Perses en corrompirent les principes. Pour qu'elle pût se défendre contre de pareils évènemens, il auroit fallu qu'une longue paix, qu'une entière liberté lui eussent permis d'agir puissamment sur les mœurs des Athéniens : sans cela, tous les dons du génie, réunis dans un législateur, ne pouvoient empêcher Pisistrate d'être le plus séducteur des hommes, et les Athéniens, le peuple le plus facile à séduire : ils ne pouvoient pas faire que les brillans succès des journées de Marathon, de Salamine et de Platée, ne remplissent d'une folle présomption, le peuple de la terre qui en étoit le plus susceptible.

Par les effets que produisirent les institutions de Solon, on peut juger de ceux qu'elles auroient produits en des circonstances plus heureuses. Contraintes sous la domination des Pisistratides, elles opéroient lentement sur les esprits, soit par les avantages d'une éducation qui étoit alors commune, et qui ne l'est plus aujourd'hui, soit par l'influence des formes républicaines, qui entretenoient sans cesse l'illusion et l'espérance de la liberté. A peine eut-on banni ces princes, que la démocratie se rétablit d'elle-même, et que les Athéniens de

ployérent un caractère qu'on ne leur avoit pas soupçonné jusqu'alors. Depuis cette époque, jusqu'à celle de leur corruption, il ne s'est écoulé qu'environ un demi-siècle; mais dans ce temps heureux, on respectoit encore les lois et les vertus: les plus sages n'en parlent aujourd'hui qu'avec des éloges accompagnés de regrets, et ne trouvent d'autre remède aux maux de l'état, que de rétablir le gouvernement de Solon.

SECTION SECONDE

Siècle de Thémistocle et d'Aristide *.

C'est avec peine que je me détermine à décrire des combats: il devroit suffire de savoir que les guerres commencent par l'ambition des princes, et finissent par le malheur des peuples: mais l'exemple d'une nation qui préfère la mort à la servitude, est trop grand et trop instructif, pour être passé sous silence.

Cyrus venoit d'élever la puissance des Perses sur les débris des empires de Babylone et de Lydie; il avoit reçu l'hommage de l'Arabie, de l'Egypte, et des peuples les plus éloignés; Cambyse son fils, celui de la Cyrénaïque et de plusieurs nations de l'Afrique.

Après la mort de ce dernier, des seigneurs

* Depuis l'an 490, jusques vers l'an 444 avant J. C.

Persans, au nombre de sept, ayant fait tomber sous leurs coups un Mage qui avoit usurpé le trône, s'assemblèrent pour régler la destinée de tant de vastes états. Othanès proposa de leur rendre la liberté, et d'établir partout la démocratie; Mégabyse releva les avantages de l'aristocratie; Darius, fils d'Hystaspe, opina pour la constitution qui, jusques alors, avoit fait le bonheur et la gloire des Perses: son avis prévalut; et le sort, auquel on avoit confié le choix du souverain, s'étant, par ses artifices, déclaré en sa faveur, il se vit paisible possesseur du plus puissant empire du monde, et prit, à l'exemple des anciens monarques des Assyriens, le titre de grand roi, et celui de roi des rois *.

Dans ce rang élevé, il sut respecter les lois, discerner le mérite, recevoir des conseils, et se faire des amis. Zopyre, fils de Mégabyse, fut celui qu'il aima le plus tendrement. Un jour quelqu'un osa proposer cette question à Darius qui tenoit une grenade dans sa main: „ Quel est le bien que vous voudriez multiplier autant de fois que ce fruit „ contient de grains? Zopyre, répondit le roi „ sans hésiter. „ Cette réponse jeta Zopyre dans un de ces égaremens de zèle, qui ne peuvent être justifiés que par le sentiment qui les produit **.

* L'an 521 avant J. C.

** Suivant Hérodote (lib. 4. cap. 143.) ce ne fut pas Zopyre que Darius nomma; ce fut Mégabyse, père de ce jeune Perse.

Depuis 19 mois, Darius assiégeoit Babylone qui s'étoit révoltée: il étoit sur le point de renoncer à son entreprise, lorsque Zopyre parut en sa présence, sans nez, sans oreilles, toutes les parties du corps mutilées et couvertes de blessures. „ Et quelle main barbare vous „ a réduit en cet état, s'écrie le roi en cou- „ rant à lui ? C'est moi-même, répondit Zopy- „ re. Je vais à Babylone où l'on connoît assez „ mon nom et le rang que je tiens dans votre „ cour : je vous accuserai d'avoir puni par la „ plus indigne des cruautés, le conseil que je „ vous avois donné de vous retirer. On me „ confiera un corps de troupes ; vous en ex- „ poserez quelques-unes des vôtres, et vous „ me faciliterez des succès qui m'attireront de „ plus en plus la confiance de l'ennemi ; je „ parviendrai à me rendre maître des portes, „ et Babylone est à vous. „ Darius fut pénétré de douleur et d'admiration. Le projet de Zopyre réussit. Son ami l'accabla de caresses et de bienfaits ; mais il disoit souvent : J'eusse donné cent Babylones, pour épargner à Zopyre un traitement si barbare.

De cette sensibilité si touchante dans un particulier, si précieuse dans un souverain, résultoit cette clémence que les vaincus éprouvèrent si souvent de la part de ce prince, et cette reconnoissance avec laquelle il récompensoit en roi les services qu'il avoit reçus comme particulier. De-là naissoit encore cette modération qu'il laissoit éclater dans les actes les plus rigoureux de son autorité. Auparavant les revenus de la couronne ne consistoient que

dans les offrandes volontaires des peuples; offrandes que Cyrus recevoit avec la tendresse d'un père, que Cambyse exigeoit avec la hauteur d'un maître, et que dans la suite, le souverain auroit pu multiplier au gré de ses caprices. Darius divisa son royaume en vingt gouvernemens ou satrapies, et soumit à l'examen de ceux qu'il avoit placés à leur tête, le rôle des contributions qu'il se proposoit de retirer de chaque province. Tous se récrièrent sur la modicité de l'imposition. Mais le roi, se défiant de leurs suffrages, eut l'attention de la réduire à la moitié.

Des lois sages réglèrent les différentes parties de l'administration; elles entretinrent parmi les Perses, l'harmonie et la paix, qui soutiennent un état; et les particuliers trouvèrent dans la conservation de leurs droits et de leurs possessions, la seule égalité dont ils peuvent jouir dans une monarchie.

Darius illustra son règne par des établissemens utiles, et le ternit par des conquêtes. Né avec des talens militaires, adoré de ses troupes, bouillonnant de courage dans une action, mais tranquille et de sang-froid dans le danger, il soumit presque autant de nations que Cyrus lui-même.

Ses forces, ses victoires, et cette flatterie qui serpente autour des trônes, lui persuadèrent qu'un mot de sa part devoit forcer l'hommage des nations; et comme il étoit aussi capable d'exécuter de grands projets, que de les former, il pouvoit les suspendre, mais il ne les abandonnoit jamais.

Ayant à parler des ressources immenses qu'il avoit pour ajouter la Grèce à ses conquêtes, j'ai dû rappeller quelques traits de son caractère : car un souverain est encore plus redoutable par ses qualités personnelles, que par sa puissance.

La sienne n'avoit presque point de bornes. Son empire, dont l'étendue en certains endroits est d'environ 21164 stades * de l'est à l'ouest, et d'environ 7936 ** du midi au nord, peut contenir en superficie 115,618,000 stades carrés ***; tandis que la surface de la Grèce, n'étant au plus que de 1,366,000 stades carrés †, n'est que la 115e partie de celle de la Perse. Il renferme quantité de provinces situées sous le plus heureux climat, fertilisées par de grandes rivières, embellies par des villes florissantes, riches par la nature du sol, par l'industrie des habitans, par l'activité du commerce, et par une population que favorisent à-la-fois la religion, les lois, et les récompenses accordées à la fécondité.

Les impositions en argent se montoient à un peu plus de 14560 talens Euboïques ††. On ne les destinoit point aux dépenses courantes §: réduites en lingots, on les réservoit

---

* 800 de nos lieues, de 2500 toises chacune.

** 300 lieues.

*** 165200 lieues carrées.

† 1952 lieues carrées. (*Note manuscrite de M. d'Anville.*)

†† Environ 90 millions de notre monnoie.

§ Voyez la note V, à la fin du volume.

pour les dépenses extraordinaires. Les provinces étoient chargées de l'entretien de la maison du roi, et de la subsistance des armées: les unes fournissoient du blé; les autres des chevaux; l'Arménie seule envoyoit tous les ans 20000 poulains. On tiroit des autres satrapies, des troupeaux, de la laine, de l'ébène, des dents d'éléphans, et différentes sortes de productions.

Des troupes réparties dans les provinces, les retenoient dans l'obéissance, ou les garantissoient d'une invasion. Une autre armée composée des meilleurs soldats, veilloit à la conservation du prince: l'on y distinguoit sur tout 10000 hommes, qu'on nomme les Immortels, parce que le nombre doit en être toujours complet; aucun autre corps n'oseroit leur disputer l'honneur du rang, ni le prix de la valeur.

Cyrus avoit introduit dans les armées, une discipline que ses premiers successeurs eurent soin d'entretenir. Tous les ans le souverain ordonnoit une revue générale: il s'instruisoit par lui-même de l'état des troupes qu'il avoit auprès de lui. Des inspecteurs éclairés et fidèles alloient au loin exercer les mêmes fonctions. Les officiers qui remplissoient leurs devoirs, obtenoient des récompenses; les autres perdoient leurs places.

La nation particulière des Perses, la première de l'Orient, depuis qu'elle avoit produit Cyrus, regardoit la valeur comme la plus éminente des qualités, et l'estimoit en conséquence dans ses ennemis. Braver les rigueurs des

saisons, fournir des courses longues et pénibles, lancer des traits, passer les torrens à la nage, étoient chez elle les jeux de l'enfance: on y joignoit dans un âge plus avancé, la chasse et les autres exercices qui entretiennent les forces du corps; on paroissoit pendant la paix, avec une partie des armes que l'on porte à la guerre; et pour ne pas perdre l'habitude de monter à cheval, on n'alloit presque jamais à pied. Ces mœurs devenoient insensiblement celles de tout l'empire.

La cavalerie fut la principale force des armées Persannes. Dans sa fuite même, elle lance des flèches qui arrêtent la furie du vainqueur. Le cavalier et le cheval sont également couverts de fer et d'airain: la Médie fournit des chevaux renommés pour leur taille, leur vigueur et leur légèreté.

A l'âge de vingt ans on est obligé de donner son nom à la milice; on cesse de servir à cinquante. Au premier ordre du souverain, tous ceux qui sont destinés à faire la campagne, doivent, dans un terme prescrit, se trouver au rendez-vous. Les lois à cet égard sont d'une sévérité effrayante. Des pères malheureux ont quelquefois demandé, pour prix de leurs services, de garder auprès d'eux des enfans, appui de leur vieillesse: Ils seront dispensés de m'accompagner, répondit le prince; et il les faisoit mettre à mort.

Les rois de l'Orient ne marchent jamais pour une expédition, sans traîner à leur suite une immense quantité de combattants: ils croient qu'il est de leur dignité de se montrer dans

ces occasions, avec tout l'appareil de la puissance; ils croient que c'est le nombre des soldats qui décide de la victoire, et qu'en réunissant auprès de leur personne la plus grande partie de leurs forces, ils préviendront les troubles qui pourroient s'élever pendant leur absence. Mais si ces armées n'entraînent pas tout avec elles, par la soudaine terreur qu'elles inspirent, ou par la première impulsion qu'elles donnent, elles sont bientôt forcées de se retirer, soit par le défaut de subsistances, soit par le découragement des troupes. Aussi voit-on souvent les guerres de l'Asie se terminer dans une campagne, et le destin d'un empire, dépendre du succès d'une bataille.

Les rois de Perse jouissent d'une autorité absolue, et cimentée par le respect des peuples accoutumés à les vénérer comme les images vivantes de la divinité. Leur naissance est un jour de fête. A leur mort, pour annoncer qu'on a perdu le principe de la lumière et des lois, on a soin d'éteindre le feu sacré, et de fermer les tribunaux de justice. Pendant leur règne, les particuliers n'offrent point de sacrifices, sans adresser des vœux au ciel pour le souverain, ainsi que pour la nation. Tous, sans excepter les princes tributaires, les gouverneurs des provinces, et les grands qui résident à la Porte *, se disent les esclaves du

* Par ce mot, on désignoit en Perse, la cour du roi, ou celle des gouverneurs de province. (Xenophon. Cyrop. lib. 8, p. 201, 203, etc. Plut. in Pélop. t. 1, p. 294. Id. in Lisand. p. 430).

roi: expression qui marque aujourd'hui une extrême servitude, mais qui, du temps de Cyrus et de Darius, n'étoit qu'un témoignage de sentimens et de zèle.

Jusqu'au règne du dernier de ces princes, les Perses n'avoient point eu d'intérêt à démêler avec les peuples du continent de la Grèce. On savoit à peine à la cour de Suze, qu'il existoit une Lacédémone, et une Athènes, lorsque Darius résolut d'asservir ces régions éloignées. Atossa fille de Cyrus, qu'il venoit d'épouser, lui en donna la première idée: elle la reçut d'un médecin Grec, nommé Démocède, qui l'avoit guérie d'une maladie dangereuse. Démocède ne pouvant se procurer la liberté par d'autres voies, forma le projet d'une invasion dans la Grèce: il le fit goûter à la reine; il se flatta d'obtenir une commission, qui lui faciliteroit le moyen de revoir Crotone sa patrie.

Atossa profita d'un moment où Darius lui exprimoit sa tendresse: „ Il est temps, lui dit-„ elle, de signaler votre avènement à la cou„ ronne par une entreprise qui vous attire l'es„ time de vos sujets. Il faut aux Perses un „ conquérant pour souverain. Détournez leur „ courage sur quelque nation, si vous ne vou„ lez pas qu'ils le dirigent contre vous. „ Darius ayant répondu qu'il se proposoit de déclarer la guerre aux Scythes: „ Ils seront à vous „ ces Scythes, répliqua la reine, dès que vous „ le voudrez. Je desire que vous portiez vos „ armes contre la Grèce, et que vous m'ame„ niez, pour les attacher à mon service, des

„ femmes de Lacédémone, d'Argos, de Corin-„ the et d'Athènes. „ Dès cet instant, Darius suspendit son projet contre les Scythes, et fit partir Démocède avec cinq Perses chargés de lui rendre un compte exact des lieux dont il méditoit la conquête.

Démocède ne fut pas plutôt sorti des états de Darius, qu'il s'enfuit en Italie. Les Perses qu'il devoit conduire, essuyèrent bien des infortunes; et, lorsqu'ils furent de retour a Suze, la reine s'étoit refroidie sur le desir d'avoir des esclaves Grecques à son service; et Darius s'occupoit de soins plus importans.

Ce prince ayant remis sous son obéissance, la ville de Babylone, résolut de marcher contre les nations Scythiques *, qui campent avec leurs troupeaux, entre l'Ister ** et le Tanaïs ***, le long des côtes du Pont-Euxin.

Il vint à la tête de 700,000 soldats, offrir la servitude à des peuples, qui, pour ruiner son armée, n'eurent qu'à l'attirer dans des pays incultes et déserts. Darius s'obstinoit à suivre leurs traces: il parcouroit en vainqueur des solitudes profondes. „ Et pourquoi fuis-tu „ ma présence, manda-t-il un jour au roi des „ Scythes? Si tu peux me résister, arrête, et „ songe à combattre: si tu ne l'oses pas, re-„ connois ton maître. „ Le roi des Scythes ré-„ pondit: Je ne fuis ni ne crains personne. No-

---

* L'an. 508 avant. J. C.
** Le Danube.
*** Le Don.

„ tre usage est d'errer tranquillement dans nos „ vastes domaines, pendant la guerre, ainsi „ que pendant la paix : nous ne connoissons „ d'autre bien que la liberté, d'autres maîtres „ que les dieux. Si tu veux éprouver notre va- „ leur, suis-nous, et viens insulter les tom- „ beaux de nos pères. „

Cependant l'armée s'affoiblissoit par les maladies, par le défaut des subsistances, et par la difficulté des marches. Il fallut se résoudre à regagner le pont que Darius avoit laissé sur l'Ister : il en avoit confié la garde aux Grecs de l'Ionie, en leur permettant de se retirer chez eux, s'ils ne le voyoient pas revenir avant deux mois. Ce terme expiré, les corps de Scythes parurent plus d'une fois sur les bords du fleuve : ils voulurent d'abord par des prières, ensuite par des menaces, engager les officiers de la flotte à la ramener dans l'Ionie. Miltiade l'Athénien appuya fortement cet avis ; mais Histiée de Milet ayant représenté aux autres chefs, qu'établis par Darius gouverneurs des différentes villes de l'Ionie, ils seroient réduits à l'état de simples particuliers s'ils laissoient périr le roi, on promit aux Scythes de rompre le pont, et on prit le parti de rester. Cette résolution sauva Darius et son armée.

La honte de l'expédition de Scythie fut bientôt effacée par une conquête importante. Il se fit reconnoître par les peuples qui habitent auprès de l'Indus ; et ce fleuve fixa les limites de son empire à l'orient.

Il se terminoit à l'occident, par une suite de colonies Grecques établies sur les bords de

la mer Egée. Là se trouvent Ephèse, Milet, Smyrne, et plusieurs villes florissantes, réunies en différentes confédérations : elles sont séparées du continent de la Grèce, par la mer et quantité d'îles, dont les unes obéissoient aux Athéniens, et dont les autres étoient indépendantes. Les villes Grecques de l'Asie aspiroient à secouer le joug des Perses. Les habitans des îles et de la Grèce proprement dite, craignoient le voisinage d'une puissance qui menaçoit les nations d'une servitude générale.

Ces alarmes redoublèrent, lorsqu'on vit Darius, à son retour de Scythie, laisser dans la Thrace une armée de 80000 hommes, qui soumit ce royaume, obligea le roi de Macédoine de faire hommage de sa couronne à Darius, et s'empara des îles de Lemnos et d'Imbros.

Elles augmentèrent encore, lorsqu'on vit les Perses faire une tentative sur l'île de Naxos, et menacer l'île d'Eubée, si voisine de l'Attique ; lorsque les villes de l'Ionie, résolues de recouvrer leur ancienne liberté, chassèrent leurs gouverneurs, brûlèrent la ville de Sardes, capitale de l'ancien royaume de Lydie, et entraînèrent les peuples de Carie et de l'île de Chypre, dans la ligue qu'elles formèrent contre Darius. Cette révolte * fut en effet le principe des guerres qui pensèrent détruire toutes les puissances de la Grèce, et qui, cent cinquante ans après, renversèrent l'empire des Perses.

---

* Vers l'an 504 avant J. C.

Les Lacédémoniens prirent le parti de ne point accéder à la ligue; les Athéniens sans se déclarer ouvertement, celui de la favoriser. Le roi de Perse ne dissimuloit plus le desir qu'il avoit de reculer de leur côté les frontières de son empire. Ils devoient à la plupart des villes, qui venoient de se soustraire à son obéissance, les secours que les métropoles doivent à leurs colonies; ils se plaignoient depuis long-temps, de la protection que les Perses accordoient à Hippias, fils de Pisistrate, qui les avoit opprimés, et qu'ils avoient banni. Artapherne, frère de Darius, et satrape de Lydie, leur avoit déclaré que l'unique moyen de pourvoir à leur sûreté, étoit de rappeller Hippias; et l'on savoit que ce dernier, depuis son arrivée à la cour de Suze, entretenoit dans l'esprit de Darius les préventions qu'on ne cessoit de lui inspirer contre les peuples de la Grèce, et contre les Athéniens en particulier. Animés par ces motifs, les Athéniens envoyèrent en Ionie des troupes qui contribuèrent à la prise de Sardes. Les Eretriens de l'Eubée suivirent leur exemple.

Le principal auteur du soulèvement de l'Ionie fut cet Histiée de Milet, qui, lors de l'expédition de Scythie, s'étoit obstiné à garder le pont de l'Ister. Darius n'oublia jamais ce service important, et s'en souvint encore après l'avoir récompensé.

Mais Histiée, exilé à la cour de Suze, impatient de revoir sa patrie, excita sous main les troubles de l'Ionie, et s'en servit pour obtenir la permission de revenir dans cette pro-

vince, où bientôt il fut pris les armes à la main. Les généraux se hâtèrent de le faire mourir, parce qu'ils connoissoient la générosité de leur maître. En effet, ce prince, moins touché de sa trahison, que des obligations qu'il lui avoit, honora sa mémoire par des funérailles, et par les reproches qu'il fit à ses généraux.

Vers le même temps, des vaisseaux Phéniciens s'étant rendus maîtres d'une galère Athénienne, y trouvèrent Métiochus, fils de ce Miltiade qui avoit conseillé de rompre le pont de l'Ister, et de livrer Darius à la fureur des Scythes : ils l'envoyèrent au roi, qui le reçut avec distinction, et l'engagea, par ses bienfaits, à s'établir en Perse.

Ce n'est pas que Darius fut insensible à la révolte des Ioniens, et à la conduite des Athéniens. En apprenant l'incendie de Sardes, il jura de tirer une vengeance éclatante de ces derniers, et chargea un de ses officiers de lui rappeler tous les jours l'outrage qu'il en avoit reçu : mais il falloit auparavant terminer la guerre que les premiers lui avoient suscitée. Elle dura quelques années, et lui procura de grands avantages. L'Ionie rentra sous son obéissance; plusieurs îles de la mer Egée, et toutes les villes de l'Hellespont furent rangées sous ses lois.

Alors Mardonius, son gendre partit à la tête d'une puissante armée, acheva de pacifier l'Ionie, se rendit en Macédoine; et là, soit qu'il prévint les ordres de Darius, soit qu'il se bornât à les suivre, il fit embarquer ses troupes. Son prétexte étoit de punir les Athé-

niens et les Erétriens ; son veritable objet, de rendre la Grèce tributaire ; mais une violente tempête ayant écrasé une partie de ses vaisseaux et de ses soldats, contre les rochers du mont Athos, il reprit le chemin de la Macédoine, et bientôt après, celui de Suze.

Ce désastre n'étoit pas capable de détourner l'orage qui menaçoit la Grèce. Darius, avant que d'en venir à une rupture ouverte, envoya par-tout des hérauts, pour demander en son nom la terre et l'eau. C'est la formule que les Perses emploient pour exiger l'hommage des nations. La plupart des îles et des peuples du continent le rendirent sans hésiter : les Athéniens et les Lacédémoniens, non seulement le refusèrent, mais, par une violation manifeste du droit des gens, ils jetèrent dans une fosse profonde, les ambassadeurs du roi. Les premiers poussèrent leur indignation encore plus loin : ils condamnèrent à mort l'interprète qui avoit souillé la langue Grecque, en expliquant les ordres d'un barbare.

A cette nouvelle, Darius mit à la tête de ses troupes un Mède, nommé Datis, qui avoit plus d'expérience que Mardonius ; il lui ordonna de détruire les villes d'Athènes et d'Erétrie, et de lui en amener les habitans chargés de chaînes.

L'armée s'assembla aussitôt dans une plaine de Cilicie. Six cents vaisseaux la transportèrent dans l'île d'Eubée. La ville d'Erétrie, après s'être vigoureusement defendue pendant six jours, fut prise par la trahison de quelques citoyens qui avoient du crédit sur le peu-

ple. Les temples furent rasés, les habitans mis aux fers; et la flotte ayant sur-le-champ abordé sur les côtes de l'Attique, mit à terre auprès du bourg de Marathon, éloigné d'Athènes d'environ 140 stades *, 100,000 hommes d'infanterie, et 10,000 hommes de cavalerie: ils campèrent dans une plaine bordée à l'est par la mer, entourée de montagnes de tous les autres côtés, ayant environ 200 stades de circonférence **.

Cependant Athènes étoit dans la consternation et dans l'effroi: elle avoit imploré le secours des autres peuples de la Grèce. Les uns s'étoient soumis à Darius; les autres trembloient au seul nom des Mèdes ou des Perses. Les Lacédémoniens seuls promirent des troupes; mais divers obstacles ne leur permettoient pas de les joindre sur-le champ à celles d'Athènes.

Cette ville restoit donc abandonnée à ses propres forces. Et comment, avec quelques soldats levés à la hâte, oseroit-elle resister à une puissance, qui dans l'espace d'un demi-siècle, avoit renversé les plus grands empires du monde? Quand même, par la perte de ses plus illustres citoyens, de ses plus braves guerriers, elle aspireroit à l'honneur de disputer pendant quelque temps la victoire, ne verroit-on pas sortir des côtes de l'Asie, et du fond de la Perse, des armées plus redoutables que la première? Les Grecs ont irrité Darius; et en ajou-

* Près de 6 lieues.

** Environ 7 lieues et demie.

tant l'outrage à l'offense, ils ne lui ont laissé que le choix de la vengeance, du déshonneur ou du pardon. L'hommage qu'il demande entraîne-t-il une servitude humiliante? Les colonies Grecques, établies dans ses états, n'ont-elles pas conservé leurs lois, leur culte, leurs possessions? Après leur révolte, ne les a-t-il pas forcées, par les plus sages dispositions, à s'unir entr'elles, à être heureuses malgré elles? Et Mardonius lui-même n'a-t-il pas dernièrement établi la démocratie dans les villes de l'Ionie?

Ces réflexions qui engagèrent la plupart des peuples de la Grèce à se déclarer pour les Perses, étoient balancées, dans l'esprit des Athéniens, par des craintes qui n'étoient pas moins fondées. Le général de Darius leur présentoit d'une main les fers dont il devoit les enchaîner; de l'autre, cet Hippias dont les sollicitations et les intrigues avoient enfin amené les Perses dans les champs de Marathon. Il falloit donc subir l'affreux malheur d'être traînés aux pieds de Darius, comme de vils esclaves, ou le malheur plus effroyable encore de gémir de nouveau sous les cruautés d'un tyran qui ne respiroit que la vengeance. Dans cette alternative, ils délibérèrent à peine, et résolurent de périr les armes à la main.

Heureusement il parut alors trois hommes destinés à donner un nouvel essor aux sentimens de la nation. C'étoient Miltiade, Aristide et Thémistocle. Leur caractère se développera de lui-même dans le récit de leurs actions. Miltiade avoit fait long-temps la guerre en Thra-

ce, et s'étoit acquis une réputation brillante; Aristide et Thémistocle, plus jeunes que lui, avoient laissé éclater depuis leur enfance, une rivalité qui eût perdu l'état, si dans les occasions essentielles, ils ne l'eussent sacrifiée au bien public. Il ne faut qu'un trait pour peindre Aristide; il fut le plus juste et le plus vertueux des Athéniens: il en faudroit plusieurs pour exprimer les talens, les ressources et les vues de Thémistocle; il aima sa patrie, mais il aima la gloire encore plus que sa patrie.

L'exemple et les discours de ces trois illustres citoyens achevèrent d'enflammer les esprits. On fit des levées. Les dix tribus fournirent chacune 1000 hommes de pied, avec un général à leur tête. Il fallut enrôler des esclaves pour compléter ce nombre. Dès que ces troupes furent rassemblées, elles sortirent de la ville, et descendirent dans la plaine de Marathon, où ceux de Platée en Béotie leur envoyèrent un renfort de 1000 hommes de pied.

A peine furent elles en présence de l'ennemi, que Miltiade proposa de l'attaquer. Aristide et quelques-uns des chefs appuyèrent vivement cette proposition: les autres, effrayés de l'extrême disproportion des armées, vouloient qu'on attendit le secours des Lacédémoniens. Les avis étant partagés, il restoit à prendre celui du Polémarque ou chef de la milice: on le consulte dans ces occasions, pour ôter l'égalité des suffrages. Miltiade s'adresse à lui, et avec l'ardeur d'une ame fortement pénétrée: „ Athènes, lui dit-il, est sur le point d'éprou-

„ ver la plus grande des vicissitudes. Elle va „ devenir la première puissance de la Grèce, „ ou le théâtre des fureurs d'Hippias; c'est „ de vous seul, Callimaque, qu'elle attend sa „ destinée. Si nous laissons refroidir l'ardeur „ des troupes, elles se courberont honteuse-„ ment sous le joug des Perses; si nous les „ menons au combat, nous aurons pour nous „ les dieux et la victoire. Un mot de votre „ bouche va précipiter votre patrie dans la „ servitude, ou lui conserver sa liberté. „

Callimaque donna son suffrage, et la bataille fut résolue. Pour en assurer le succès, Aristide et les autres généraux, à son exemple, cédèrent à Miltiade l'honneur du commandement qu'ils avoient chacun à leur tour: mais pour les mettre eux mêmes à l'abri des événemens, il attendit le jour qui le plaçoit de droit à la tête de l'armée.

Dès qu'il parut, Miltiade rangea ses troupes au pied d'une montagne, dans un lieu parsemé d'arbres qui devoient arrêter la cavalerie Persanne. Les Platéens furent placés à l'aîle gauche; Callimaque commandoit la droite; Aristide et Thémistocle étoient au corps de bataille, et Miltiade par-tout. Un intervalle de 8 stades * séparoit l'armée Grecque de celle des Perses.

Au premier signal, les Grecs franchirent en courant cet espace. Les Perses, étonnés d'un genre d'attaque si nouveau pour les deux

* Environ 760 toises.

nations, restèrent un moment immobiles : mais bientôt ils opposèrent à la fureur impétueuse des ennemis, une fureur plus tranquille et non moins redoutable. Après quelques heures d'un combat opiniâtre, les deux aîles de l'armée Grecque commencent à fixer la victoire. La droite disperse les ennemis dans la plaine; la gauche les replie dans un marais qui offroit l'aspect d'une prairie, et dans lequel ils s'engagent et restent ensevelis. Toutes deux volent au secours d'Aristide et de Thémistocle, près de succomber sous les meilleures troupes que Datis avoit placées dans son corps de bataille. Dès ce moment, la déroute devint générale. Les Perses repoussés de tous côtés, ne trouvent d'asyle que dans leur flotte, qui s'étoit rapprochée du rivage. Le vainqueur les poursuit le fer et la flamme à la main : il prend, brûle ou coule à fond plusieurs de leurs vaisseaux; les autres se sauvent à force de rames.

L'armée Persanne perdit environ 6400 hommes; celle des Athéniens, 192 héros : car il n'y en a pas un qui, dans cette occasion, ne méritât ce titre. Miltiade y fut blessé; Hippias y périt, ainsi que Stésilée et Callimaque, deux des généraux des Athéniens.

Le combat finissoit à peine. Un soldat, excédé de fatigue, forme le projet de porter la première nouvelle d'un si grand succès aux magistrats d'Athènes, et, sans quitter ses armes, il court, vole, arrive, annonce la victoire, et tombe mort à leurs pieds.

Cependant cette victoire eût été funeste aux Grecs, sans l'activité de Miltiade. Datis,

en se retirant, conçut l'espoir de surprendre Athènes, qu'il croyoit sans défense; et déjà sa flotte doubloit le cap de Sunium. Miltiade n'en fut pas plutôt instruit, qu'il se mit en marche, arriva le même jour sous les murs de la ville, déconcerta par sa présence, les projets de l'ennemi, et l'obligea de se retirer sur les côtes de l'Asie.

La bataille se donna le 6 de boédromion, dans la troisième année de la soixante-douzième olympiade *. Le lendemain arrivèrent 2000 Spartiates. Ils avoient fait, en trois jours et trois nuits, 1200 stades de chemin ** : quoiqu'instruits de la fuite des Perses, ils continuèrent leur route jusqu'à Marathon, et ne craignirent point d'affronter l'aspect des lieux où une nation rivale s'étoit signalée par de si grands exploits; ils y virent les tentes des Perses encore dressées, la plaine jonchée de morts, et couverte de riches dépouilles; ils y trouvèrent Aristide qui veilloit avec sa tribu, à la conservation du butin et des prisonniers, et ne se retirèrent qu'après avoir donné de justes éloges aux vainqueurs.

Les Athéniens n'oublièrent rien pour éterniser le souvenir de ceux qui étoient morts dans le combat. On leur fit des funérailles honorables: leurs noms furent gravés sur des demi-colonnes élevées dans la plaine de Marathon. Ces monumens, sans en excepter ceux

* Le 29 Septembre de l'an 490 avant J.C.
** Environ 46 lieues et demie.

des généraux Callimaque et Stésilée, sont d'une extrême simplicité. Tout auprès, on plaça un trophée chargé des armes des Perses. Un habile artiste peignit les détails de la bataille, dans un des portiques les plus fréquentés de la ville: il y représenta Miltiade, à la tête des généraux, et au moment qu'il exhortoit les troupes au combat.

Darius n'apprit qu'avec indignation la défaite de son armée. On trembloit sur le sort des Erétriens, que Datis amenoit à ses pieds. Cependant, dès qu'il les vit, la pitié étouffa dans son cœur tous les autres sentimens: il leur distribua des terres à quelque distance de Suze; et pour se venger des Grecs d'une manière plus noble et plus digne de lui, il ordonna de nouvelles levées, et fit des préparatifs immenses.

Les Athéniens ne tardèrent pas eux-mêmes à le venger. Ils avoient élevé Miltiade si haut, qu'ils commencèrent à le craindre. La jalousie représentoit que pendant qu'il commandoit en Thrace, il avoit exercé tous les droits de la souveraineté; qu'étant redouté des nations étrangères, et adoré du peuple d'Athènes, il étoit temps de veiller sur ses vertus, ainsi que sur sa gloire. Le mauvais succès d'une expédition qu'il entreprit contre l'île de Paros, fournit un nouveau prétexte à la haîne de ses ennemis. On l'accusa de s'être laissé corrompre par l'argent des Perses; et malgré les sollicitations et les cris des citoyens les plus honnêtes, il fut condamné à être jeté dans la fosse où l'on fait périr les malfaiteurs. Le magis-

trat s'étant opposé à l'exécution de cet infâme décret, la peine fut commuée en une amende de cinquante talens *; et comme il n'étoit pas en état de la payer, on vit le vainqueur de Darius expirer dans les fers, des blessures qu'il avoit reçues au service de l'état.

Ces terribles exemples d'injustice et d'ingratitude de la part d'un souverain ou d'une nation, ne découragent ni l'ambition ni la vertu. Ce sont des écueils dans la carrière des honneurs, comme il y en a au milieu de la mer. Thémistocle et Aristide prenoient sur les Athéniens la supériorité, que l'un méritoit par la diversité de ses talens; l'autre, par l'uniformité d'une conduite entièrement consacrée au bien public. Le premier, tourmenté jour et nuit par le souvenir des trophées de Miltiade, flattoit sans cesse, par de nouveaux décrets, l'orgueil d'un peuple enivré de sa victoire; le second ne s'occupoit qu'à maintenir les lois et les mœurs qui l'avoient préparée: tous deux opposés dans leurs principes et dans leurs projets, remplissoient tellement la place publique de leurs divisions, qu'un jour Aristide, après avoir, contre toute raison, remporté un avantage sur son adversaire, ne put s'empêcher de dire que c'en étoit fait de la république, si on ne le jetoit lui et Thémistocle dans une fosse profonde.

A la fin les talens et l'intrigue triomphèrent de la vertu. Comme Aristide se portoit

---

* 270,000 livres.

pour arbitre dans les différends des particuliers, la réputation de son équité fit déserter les tribunaux de justice. La faction de Thémistocle l'accusa de s'établir une royauté d'autant plus redoutable, qu'elle étoit fondée sur l'amour du peuple, et conclut à la peine de l'exil : les tribus étoient assemblées, et devoient donner leurs suffrages par écrit. Aristide assistoit au jugement. Un citoyen obscur, assis à ses côtés, le pria d'inscrire le nom de l'accusé sur une petite coquille qu'il lui présenta. „ Vous a-t-il fait quelque tort, répon„ dit Aristide? — Non, dit cet inconnu; mais „ je suis ennuyé de l'entendre par-tout nom„ mer le Juste. „ Aristide écrivit son nom, fut condamné, et sortit de la ville, en formant des vœux pour sa patrie.

Son exil suivit de près la mort de Darius. Ce prince menaçoit à-la-fois, et la Grèce qui avoit refusé de subir le joug des Perses, et l'Egypte qui venoit de le secouer. Son fils Xerxès fut l'héritier de son trône *, sans l'être d'aucune de ses grandes qualités. Élevé dans une haute opinion de sa puissance; juste et bienfaisant par saillies; injuste et cruel par foiblesse; presque toujours incapable de supporter les succès et les revers, on ne distingua constamment dans son caractère, qu'une extrême violence, et une excessive pusillanimité.

Après avoir puni les Egyptiens de leur révolte, et follement aggravé le poids de leurs

* L'an 485 avant J. C.

chaînes, il eût peut-être joui tranquillement de sa vengeance, sans un de ces lâches courtisans qui sacrifient sans remords des milliers d'hommes à leurs intérêts. Mardonius, à qui l'honneur d'avoir épousé la sœur de son maître inspiroit les plus vastes prétentions, vouloit commander les armées, laver la honte dont il s'étoit couvert dans sa première expédition, assujétir la Grèce, pour en obtenir le gouvernement, et y exercer ses rapines. Il persuada facilement à Xerxès de réunir ce pays et l'Europe entière à l'empire des Perses. La guerre fut résolue, et toute l'Asie fut ébranlée.

Aux préparatifs énormes qu'avoit faits Darius, on ajouta des préparatifs encore plus effrayans. Quatre années furent employées à lever des troupes, à établir des magasins sur la route, à transporter sur les bords de la mer, des provisions de guerre et de bouche; à construire dans tous les ports, des galères et des vaisseaux de charge.

Le roi partit enfin de Suze, persuadé qu'il alloit reculer les frontières de son empire, jusqu'aux lieux où le soleil finit sa carrière. Dès qu'il fut à Sardes en Lydie, il envoya des hérauts dans toute la Grèce, excepté chez les Lacédémoniens et chez les Athéniens. Ils devoient recevoir l'hommage des îles et des nations du continent: plusieurs d'entre elles se soumirent aux Perses.

Au printemps de la quatrième année de la soixante-quatorzième olympiade *, Xerxès se

* Au printemps de l'année 480 avant J. C.

rendit sur les bords de l'Hellespont avec la plus nombreuse armée qui ait jamais dévasté la terre : il y voulut contempler à loisir le spectacle de sa puissance ; et d'un trône élevé, il vit la mer couverte de ses vaisseaux, et la campagne de ses troupes.

Dans cet endroit la côte de l'Asie n'est séparée de celle de l'Europe, que par un bras de mer de 7 stades de largeur *. Deux ponts de bateaux affermis sur leurs ancres, rapprochèrent les rivages opposés. Des Egyptiens et des Phéniciens avoient d'abord été chargés de les construire. Une tempête violente ayant détruit leur ouvrage, Xerxès fit couper la tête aux ouvriers ; et, voulant traiter la mer en esclave révoltée, ordonna de la frapper à grands coups de fouet, de la marquer d'un fer chaud, et de jetter dans son sein, une paire de chaînes ; et cependant ce prince étoit suivi de plusieurs millions d'hommes.

Ses troupes employèrent sept jours et sept nuits à passer le détroit ; ses bagages un mois entier : de-là prenant sa route par la Thrace, et côtoyant la mer, il arriva dans la plaine de Doriscus, arrosée par l'Hèbre, propre non-seulement à procurer du repos et des rafraîchissemens aux soldats, mais encore à faciliter la revue et le dénombrement de l'armée.

Elle étoit forte de 1,700,000 hommes de pied, et de 80,000 chevaux : 20,000 Arabes et Lybiens conduisoient les chameaux et les

---

* Voyez la note VI à la fin du volume.

chariots. Xerxès, monté sur un char, en parcourut tous les rangs; il passa ensuite sur sa flotte qui s'étoit approchée du rivage, et qui étoit composée de 1207 galères à trois rangs de rames. Chacune pouvoit contenir 200 hommes, et toutes ensemble 241,400 hommes. Elles étoient accompagnées de 3000 vaisseaux de charge, dans lesquels on présume qu'il y avoit 240,000 hommes.

Telles étoient les forces qu'il avoit amenées de l'Asie: elles furent bientôt augmentées de 300,000 combattans tirés de la Thrace, de la Macédoine, de la Pæonnie, et de plusieurs autres régions Européennes, soumises à Xerxès. Les îles voisines fournirent de plus 120 galères, sur lesquelles étoient 24,000 hommes. Si l'ont joint à cette multitude immense un nombre presque égal de gens nécessaires ou inutiles; qui marchoient à la suite de l'armée, on trouvera que cinq millions d'hommes avoient été arrachés à leur patrie, et alloient détruire des nations entières, pour satisfaire l'ambition d'un particulier, nommé Mardonius.

Après la revue de l'armée et de la flotte, Xerxès fit venir le roi Démarate, qui, exilé de Lacédémone quelques années auparavant, avoit trouvé un asyle à la cour de Suze.

„ Pensez-vous, lui dit-il, que les Grecs „ osent me résister? „ Démarate ayant obtenu la permission de lui dire la vérité: „ Les „ Grecs, répondit-il, sont à craindre, parce „ qu'ils sont pauvres et vertueux. Sans faire „ l'éloge des autres, je ne vous parlerai que „ des Lacédémoniens. L'idée de l'esclavage les

„ révoltera. Quand toute la Grèce se soumet-
„ troit à vos armes, ils n'en seroient que plus
„ ardens à défendre leur liberté. Ne vous in-
„ formez pas du nombre de leurs troupes : ne
„ fussent-ils que mille, fussent-ils moins en-
„ core, ils se présenteront au combat. „

Le roi se mit à rire; et, après avoir comparé ses forces à celles des Lacédémoniens: „ Ne
„ voyez vous pas, ajouta-t-il, que la plupart
„ de mes soldats prendroient la fuite, s'ils
„ n'étoient retenus par les menaces et les coups?
„ Comme une pareille crainte ne sauroit agir
„ sur ces Spartiates qu'on nous peint si libres
„ et si indépendans, il est visible qu'ils n'af-
„ fronteront point gratuitement une mort cer-
„ taine: et qui pourroit les y contraindre?
„ — La loi, répliqua Démarate; cette loi qui
„ a plus de pouvoir sur eux, que vous n'en
„ avez sur vos sujets; cette loi qui leur dit:
„ Voilà vos ennemis; il ne s'agit pas de les
„ compter; il faut les vaincre ou périr. „

Les rires de Xerxès redoublèrent à ces mots: il donna ses ordres, et l'armée partit, divisée en trois corps. L'un suivoit les rivages de la mer; les deux autres marchoient, à certaines distances, dans l'intérieur des terres. Les mesures qu'on avoit prises, leur procuroient des moyens de subsistance assurés. Trois mille vaisseaux chargés de vivres, longeoient la côte, et régloient leurs mouvemens sur ceux de l'armée. Auparavant les Egyptiens et les Phéniciens avoient approvisionné plusieurs places maritimes de la Thrace et de la Macédoine. Enfin, à chaque station, les Perses étoient

nourris et defrayés par les habitans des pays voisins, qui, prévenus depuis long-temps de leur arrivée, s'étoient préparés à les recevoir.

Tandis que l'armée continuoit sa route vers la Thessalie; ravageant les campagnes; consumant, dans un jour, les récoltes de plusieurs années; entraînant au combat les nations qu'elle avoit réduites à l'indigence; la flotte de Xerxès traversoit le mont Athos, au lieu de le doubler.

Ce mont se prolonge dans une presqu'île, qui n'est attachée au continent que par un isthme de 12 stades de large *. La flotte des Perses avoit éprouvé quelques années auparavant combien ce parage est dangereux. On auroit pu cette fois-ci la transporter, à force de bras, par-dessus l'isthme: mais Xerxès avoit ordonné de le percer; et quantité d'ouvriers furent pendant long temps occupés à creuser un canal, où deux galères pouvoient passer de front. Xerxès le vit, et crut qu'après avoir jeté un pont sur la mer, et s'être ouvert un chemin à travers les montagnes, rien ne résisteroit plus à sa puissance.

La Grèce touchoit alors au dénouement des craintes qui l'avoient agitée pendant plusieurs années. Depuis la bataille de Marathon, les nouvelles qui venoient de l'Asie n'annonçoient de la part d'un grand roi, que des projets de vengeance, et des préparatifs suspendus par la mort de Darius, repris avec plus de vigueur par son fils Xerxès.

---

* Environ une demi-lieue.

Pendant que ce dernier en étoit le plus occupé, on avoit vu tout-à-coup à Suze deux Spartiates qui furent admis à l'audience du roi, mais qui refusèrent constamment de se prosterner devant lui, comme faisoient les orientaux. „ Roi des Mèdes, lui dirent-ils, les La-„ cédémoniens mirent à mort, il y a quelques „ années, les ambassadeurs de Darius. Ils doi-„ vent une satisfaction à la Perse; nous ve-„ nons vous offrir nos têtes. „ Cex deux Spartiates nommés Sperthias et Bulis, apprenant que les dieux irrités du meurtre des ambassadeurs Perses, rejetoient les sacrifices des Lacédémoniens, s'étoient dévoués d'eux-mêmes pour le salut de leur patrie. Xerxès, étonné de leur fermeté, ne les étonna pas moins par sa réponse: „ Allez dire à Lacédémone, que si „ elle est capable de violer le droit des gens, „ je ne le suis pas de suivre son exemple, et „ que je n'expierai point, en vous ôtant la „ vie, le crime dont elle s'est souillée. „

Quelques temps après, Xerxès étant à Sardes, on découvrit trois espions Athéniens, qui s'étoient glissés dans l'armée des Perses. Le roi, loin de les condamner au supplice, leur permit de prendre à loisir un état exact de ses forces: il se flattoit qu'à leur retour les Grecs ne tarderoient pas à se ranger sous son obéissance. Mais leur récit ne servit qu'à confirmer les Lacédémoniens et les Athéniens dans la résolution qu'ils avoient prise de former une ligue générale des peuples de la Grèce. Ils assemblèrent une diète à l'isthme de Corinthe: leurs députés couroient de ville en ville, et tâchoient de

répandre l'ardeur dont ils étoient animés. La Pythie de Delphes sans cesse interrogée, sans cesse entourée de présens, cherchant à concilier l'honneur de son ministère, avec les vues intéressées des prêtres, avec les vues secrètes de ceux qui la consultoient; tantôt exhortoit les peuples à rester dans l'inaction; tantôt augmentoit leurs alarmes, par les malheurs qu'elle annonçoit, et leur incertitude, par l'impénétrabilité de ses réponses.

On pressa les Argiens d'entrer dans la confédération. Six mille de leurs soldats, parmi lesquels se trouvoit l'élite de leur jeunesse, venoient de périr dans une expédition que Cléomène, roi de Lacédémone, avoit faite en Argolide. Epuisés par cette perte, ils avoient obtenu un oracle qui leur défendoit de prendre les armes: ils demandèrent ensuite de commander une partie de l'armée des Grecs; et, s'étant plaints d'un refus auquel ils s'attendoient, ils restèrent tranquilles, et finirent par entretenir des intelligences secrètes avec Xerxès.

On avoit fondé de plus justes espérances sur le secours de Gelon, roi de Syracuse. Ce prince, par ses victoires et par ses talens, venoit de soumettre plusieurs colonies Grecques, qui devoient naturellement courir à la défense de leur métropole. Les députés de Lacédémone et d'Athènes admis en sa présence, le Spartiate Syagrus porta la parole; et, après avoir dit un mot des forces et des projets de Xerxès, il se contenta de représenter à Gélon que la ruine de la Grèce entraîneroit celle de la Sicile.

Le roi répondit avec émotion, que dans ses guerres contre les Carthaginois, et dans d'autres occasions, il avoit imploré l'assistance des puissances alliées, sans l'obtenir : que le danger seul les forçoit maintenant à recourir à lui; qu'oubliant néanmoins ces justes sujets de plainte, il étoit prêt à fournir 200 galères, 20,000 hommes pésamment armés, 4000 cavaliers, 2000 archers, et autant de frondeurs. „ Je m'engage de plus, ajouta-t-il à procurer „ les vivres nécessaires à toute l'armée, pen„ dant le temps de la guerre; mais j'exige une „ condition; c'est d'être nommé généralissime „ des troupes de terre et de mer. „

„ Oh! combien gémiroit l'ombre d'Aga„ memnon, reprit vivement Syagrus, si elle „ apprenoit que les Lacédémoniens ont été „ dépouillés par Gélon et par les Syracusains, „ de l'honneur de commander les armées! Non, „ jamais Sparte ne vous cédera cette préroga„ tive. Si vous voulez secourir la Grèce, c'est „ de nous que vous prendrez l'ordre; si vous „ prétendez le donner, gardez vos soldats. Sya„ grus, répondit tranquillement le roi, je me „ souviens que les liens de l'hospitalité nous „ unissent; souvenez-vous, de votre côté, „ que les paroles outrageantes ne servent qu'à „ aigrir les esprits. La fierté de votre réponse „ ne me fera pas sortir des bornes de la mo„ dération; et quoique par ma puissance, j'aie „ plus de droit que vous au commandement „ général, je vous propose de le partager. „ Choisissez, ou celui de l'armée de terre, ou „ celui de la flotte: je prendrai l'autre. „

„ Ce n'est pas un général, reprit aussitôt „ l'ambassadeur Athénien, ce sont des troupes „ que les Grecs demandent. J'ai gardé le si- „ lence sur vos premières prétentions. C'étoit „ à Syagrus de les détruire: mais je déclare „ que si les Lacédémoniens cèdent une partie „ du commandement, elle nous est dévolue de „ droit. „

A ces mots, Gélon congédia les ambassadeurs, et ne tarda pas à faire partir pour Delphes un nommé Cadmus, avec ordre d'attendre dans ce lieu l'événement du combat; de se retirer, si les Grecs étoient vainqueurs; et s'ils étoient vaincus, d'offrir à Xerxès l'hommage de sa couronne, accompagné de riches présens.

La plupart des négociations qu'entamèrent les villes confédérées, n'eurent pas un succès plus heureux. Les habitans de Crète consultèrent l'oracle, qui leur ordonna de ne pas se mêler des affaires de la Grèce. Ceux de Corcyre armèrent 60 galères, leur enjoignirent de rester paisiblement sur les côtes méridionales du Péloponèse, et de se déclarer ensuite pour les vainqueurs.

Enfin les Thessaliens que le crédit de plusieurs de leurs chefs avoit jusqu'alors engagés dans le parti des Mèdes, signifièrent à la diète qu'ils étoient prêts à garder le passage du mont Olympe, qui conduit de la Macédoine inférieure en Thessalie, si les autres Grecs vouloient seconder leurs efforts. On fit aussitôt partir 10,000 hommes, sous la conduite d'Evénète de Lacédémone, et de Thémi-

stocle d'Athènes; ils arrivèrent sur les bords du Pénée, et campèrent avec la cavalerie Thessalienne à l'entrée de la vallée de Tempé: mais, quelques jours après, ayant appris que l'armée Persanne pouvoit pénétrer en Thessalie par un chemin plus facile, et des députés d'Alexandre, roi de Macédoine, les ayant avertis du danger de leur position, ils se retirèrent vers l'isthme de Corinthe; et les Thessaliens résolurent de faire leur accommodement avec les Perses.

Il ne restoit donc plus pour la défense de la Grèce, qu'un petit nombre de peuples et de villes. Thémistocle étoit l'ame de leurs conseils, et relevoit leurs espérances: employant tour-à-tour la persuasion et l'adresse, la prudence et l'activité, entraînant tous les esprits, moins par la force de son éloquence, que par celle de son caractère; toujours entraîné lui-même par un génie que l'art n'avoit point cultivé, et que la nature avoit destiné à gouverner les hommes et les événemens: espèce d'instinct, dont les inspirations subites lui dévoiloient dans l'avenir et dans le présent, ce qu'il devoit espérer ou craindre.

Depuis quelques années, il prévoyoit que la bataille de Marathon n'étoit que le prélude des guerres dont les Grecs étoient menacés; qu'ils n'avoient jamais été plus en danger que depuis leur victoire; que pour leur conserver la supériorité qu'ils avoient acquise, il falloit abandonner les voies qui l'avoient procurée; qu'ils seroient toujours maîtres du continent, s'ils pouvoient l'être de la mer; qu'enfin vien-

droit un temps où leur salut dépendroit de celui d'Athènes, et celui d'Athènes du nombre de ses vaisseaux.

D'après ces réflexions, aussi neuves qu'importantes, il avoit entrepris de changer les idées des Athéniens, et de tourner leurs vues du côté de la marine. Deux circonstances le mirent en état d'exécuter son plan. Les Athéniens faisoient la guerre aux habitans de l'île d'Egine; ils devoient se partager des sommes considérables, qui provenoient de leurs mines d'argent. Il leur persuada de renoncer à cette distribution, et de construire deux cents galères, soit pour attaquer actuellement les Eginètes, soit pour se défendre un jour contre les Perses : elles étoient dans les ports de l'Attique, lors de l'invasion de Xerxès.

Pendant que ce prince continuoit sa marche, il fut résolu dans la diète de l'isthme, qu'un corps de troupes, sous la conduite de Léonidas, roi de Sparte, s'empareroit du passage des Thermopyles, situé entre la Thessalie et la Locride; que l'armée navale des Grecs attendroit celle des Perses aux parages voisins, dans un détroit formé par les côtes de Thessalie, et par celles de l'Eubée.

Les Athéniens qui devoient armer 127 galères, prétendoient avoir plus de droit au commandement de la flotte, que les Lacédémoniens qui n'en fournissoient que dix. Mais voyant que les alliés menaçoient de se retirer, s'ils n'obéissoient pas à un Spartiate, ils se désistèrent de leur prétention. Eurybiade fut élu général; il eut sous lui Thémistocle et les chefs des autres nations.

Les 280 vaisseaux qui devoient composer la flotte, se réunirent sur la côte septentrionale de l'Eubée, auprès d'un endroit nommé Artémisium.

Léonidas, en apprenant le choix de la diète, prévit sa destinée, et s'y soumit avec cette grandeur d'ame qui caractérisoit alors sa nation; il ne prit pour l'accompagner, que 300 Spartiates qui l'égaloient en courage, et dont il connoissoit les sentimens. Les Ephores lui ayant représenté qu'un si petit nombre de soldats ne pouvoit lui suffire: „ Ils sont bien „ peu, repondit-il, pour arrêter l'ennemi: mais „ ils ne sont que trop, pour l'objet qu'ils se „ proposent. Et quel est donc cet objet, de„ mandèrent les Ephores? Notre devoir, ré„ pliqua-t-il, est de défendre le passage; no„ tre résolution, d'y périr. Trois cents victi„ mes suffisent à l'honneur de Sparte. Elle se„ roit perdue sans ressource, si elle me con„ fioit tous ses guerriers; car je ne présume „ pas qu'un seul d'entr'eux osât prendre la „ fuite. „

Quelques jours après, on vit à Lacédémone un spectacle qu'on ne peut se rappeler sans émotion. Les compagnons de Léonidas honorèrent d'avance son trépas et le leur, par un combat funébre, auquel leurs pères et leurs mères assistèrent. Cette cérémonie achevée, ils sortirent de la ville, suivis de leurs parens et de leurs amis, dont ils reçurent les adieux éternels; et ce fut là que la femme de Léonidas lui ayant demandé ses dernières volontés: „ Je vous souhaite, lui dit-il, un époux

„ digne de vous, et des enfans qui lui res-
„ semblent. „

Combat des Thermopylés.

Léonidas pressoit sa marche: il vouloit, par son exemple, retenir dans le devoir, plusieurs villes prêtes à se déclarer pour les Perses: il passa par les terres des Thébains dont la foi étoit suspecte, et qui lui donnèrent néanmoins 400 hommes, avec lesquels il alla se camper aux Thermopyles.

Bientôt arrivèrent successivement 1000 soldats de Tégée et de Mantinée, 120 d'Orchomène, 1000 des autres villes de l'Arcadie, 400 de Corinthe, 200 de Phlionte, 80 de Mycènes, 700 de Thespie, 1000 de la Phocide. La petite nation des Locriens se rendit au camp avec toutes ses forces.

Ce détachement qui montoit à 7000 hommes environ *, devoit être suivi de l'armée des Grecs. Les Lacédémoniens étoient retenus chez eux par une fête; les autres alliés se préparoient à la solennité des jeux olympiques: les uns et les autres croyoient que Xerxès étoit encore loin des Thermopyles.

Ce pas est l'unique voie par laquelle une armée puisse pénétrer de la Thessalie dans la Locride, la Phocide, la Béotie, l'Attique et les régions voisines. Il faut en donner ici une description succinte.

* Voyez la note VII, à la fin du volume.

En partant de la Phocide pour se rendre en Thessalie *, on passe par le petit pays des Locriens, et l'on arrive au bourg d'Alpénus, situé sur la mer. Comme il est à la tête du détroit, on l'a fortifié dans ces derniers temps.

Le chemin n'offre d'abord que la largeur nécessaire pour le passage d'un chariot: il se prolonge ensuite entre des marais que forment les eaux de la mer, et des rochers presque inaccessibles, qui terminent la chaîne des montagnes connues sous le nom d'Œta.

A peine est-on sorti d'Alpénus, que l'on trouve à gauche une pierre consacrée à Hercule Mélampyge; et c'est là qu'aboutit un sentier qui conduit au haut de la montagne. J'en parlerai bientôt.

Plus loin on traverse un courant d'eaux chaudes, qui ont fait donner à cet endroit le nom de Thermopyles.

Tout auprès est le bourg d'Anthéla: on distingue dans la plaine qui l'entoure, une petite colline et un temple de Cérès, où les Amphyctyons tiennent tous les ans une de leurs assemblées.

Au sortir de la plaine, on trouve un chemin, ou plutôt une chaussée qui n'a que 7 à 8 pieds de large. Ce point est à remarquer. Les Phocéens y construisirent autrefois un mur, pour se garantir des incursions des Thessaliens.

* Voyez le plan du passage des Thermopyles.

Après avoir passé le Phœnix, dont les eaux finissent par se mêler avec celles de l'Asopus, qui sort d'une vallée voisine, on rencontre un dernier défilé, dont la largeur est d'un demi-plèthre *.

La voie s'élargit ensuite jusqu'à la Thrachinie, qui tire son nom de la ville de Trachis, et qui est habitée par les Maliens. Ce pays présente de grandes plaines arrosées par le Sperchius et par d'autres rivières. A l'est de Trachis est maintenant la ville d'Héraclée, qui n'existoit pas du temps de Xerxès.

Tout le détroit, depuis le défilé qui est en avant d'Alpénus, jusqu'à celui qui est au delà du Phœnix, peut avoir 48 stades de long **. Sa largeur varie presque à chaque pas; mais par-tout on a, d'un côté, des montagnes escarpées, et de l'autre, la mer ou des marais impénétrables: le chemin est souvent détruit par des torrens, ou par des eaux stagnantes.

Léonidas plaça son armée auprès d'Anthéla, rétablit le mur des Phocéens, et jeta en avant quelques troupes pour en défendre les approches. Mais il ne suffisoit pas de garder le passage qui est au pied de la montagne: il existoit sur la montagne même, un sentier qui commençoit à la plaine de Trachis, et qui, après différens détours, aboutissoit auprès du bourg d'Alpénus. Léonidas en confia la défense aux mille Phocéens qu'il avoit avec lui, et qui allèrent se placer sur les hauteurs du mont Œta.

---

* Sept à huit toises.

** Environ deux lieues.

Ces dispositions étoient à peine achevées, que l'on vit l'armée de Xerxès se répandre dans la Trachinie, et couvrir la plaine d'un nombre infini de tentes. A cet aspect, les Grecs délibérèrent sur le parti qu'ils avoient à prendre. La plupart des chefs proposoient de se retirer à l'isthme; mais Léonidas ayant rejeté cet avis, on se contenta de faire partir des couriers, pour presser le secours des villes alliées.

Alors parut un cavalier Perse, envoyé par Xerxès pour reconnoître les ennemis. Le poste avancé des Grecs étoit, ce jour-là, composé des Spartiates: les uns s'exerçoient à la lutte: les autres peignoient leur chevelure: car leur premier soin dans ces sortes de dangers, est de parer leurs têtes. Le cavalier eut le loisir d'en approcher, de les compter, de se retirer sans qu'on daignât prendre garde à lui. Comme le mur lui déroboit la vue du reste de l'armée, il ne rendit compte à Xerxès, que des trois cents hommes qu'il avoit vus à l'entrée du défilé.

Le roi étonné de la tranquillité des Lacédémoniens, attendit quelques jours pour leur laisser le temps de la réflexion. Le cinquième il écrivit à Léonidas: „ Si tu veux te soumettre, je te donnerai l'empire de la Grèce. „ Léonidas répondit: „ J'aime mieux mourir „ pour ma patrie que de l'asservir. „ Une seconde lettre du roi ne contenoit que ces mots: „ Rends-moi tes armes. „ Léonidas écrivit au-dessous: „ Viens les prendre. „

Xerxès outré de colère, fait marcher les Mèdes et les Cissiens, avec ordre de prendre

ces hommes en vie, et de les lui amener sur-le-champ. Quelques soldats courent à Léonidas, et lui disent : „ Les Perses sont près de nous. „ Il répond froidement : Dites plutôt que nous „ sommes près d'eux. „ Aussitôt il sort du retranchement, avec l'élite de ses troupes, et donne le signal du combat. Les Mèdes s'avancent en fureur : leurs premiers rangs tombent percés de coups ; ceux qui les remplacent éprouvent le même sort. Les Grecs pressés les uns contre les autres, et couverts de grands boucliers, présentent un front hérissé de longues piques. De nouvelles troupes se succèdent vainement pour les rompre. Après plusieurs attaques infructueuses, la terreur s'empare des Mèdes; ils fuient, et sont relevés par le corps des 10,000 Immortels que commandoit Hydarnès. L'action devint alors plus meurtrière. La valeur étoit peut-être égale de part et d'autre ; mais les Grecs avoient pour eux l'avantage des lieux, et la supériorité des armes. Les piques des Perses étoient trop courtes, et leurs boucliers trop petits : ils perdirent beaucoup de monde ; et Xerxès témoin de leur fuite, s'élança, dit-on, plus d'une fois de son trône, et craignit pour son armée.

Le lendemain le combat recommença, mais avec si peu de succès de la part des Perses, que Xerxès désespéroit de forcer le passage. L'inquiétude et la honte agitoient son ame orgueilleuse et pusillanime, lorsqu'un habitant de ces cantons, nommé Epialtès, vint lui découvrir le sentier fatal, par lequel on pouvoit tourner les Grecs. Xerxès transporté de joie,

détacha aussitôt Hydarnès, avec le corps des Immortels. Epialtès leur sert de guide : ils partent au commencement de la nuit ; ils pénètrent le bois de chênes dont les flancs de ces montagnes sont couverts, et parviennent vers les lieux où Léonidas avoit placé un détachement de son armée.

Hydarnès le prit pour un corps de Spartiates ; mais rassuré par Epialtès, qui reconnut les Phocéens, il se préparoit au combat, lorsqu'il vit ces derniers, après une légère défense, se réfugier sur les hauteurs voisines. Les Perses continuèrent leur route.

Pendant la nuit, Léonidas avoit été instruit de leur projet, par des transfuges échappés du camp de Xerxès ; et le lendemain matin, il le fut de leurs succès, par des sentinelles accourues du haut de la montagne. A cette terrible nouvelle, les chefs des Grecs s'assemblèrent. Comme les uns étoient d'avis de s'éloigner des Thermopyles, les autres d'y rester, Léonidas les conjura de se réserver pour des temps plus heureux, et déclara que quant à lui et à ses compagnons, il ne leur étoit pas permis de quitter un poste que Sparte leur avoit confié. Les Thespiens protestèrent qu'ils n'abandonneroient point les Spartiates ; les 400 Thébains, soit de gré, soit de force, prirent le même parti ; le reste de l'armée eut le temps de sortir du défilé.

Cependant ce prince se disposoit à la plus hardie des entreprises. „ Ce n'est point ici, „ dit-il à ses compagnons, que nous devons „ combattre : il faut marcher à la tente de

„ Xerxès, l'immoler, ou périr au milieu de „ son camp. „ Ses soldats ne répondirent que par un cri de joie. Il leur fait prendre un repas frugal, en ajoutant : „ Nous en prendrons „ bientôt un autre chez Pluton. „ Toutes ses paroles laissoient une impression profonde dans les esprits. Près d'attaquer l'ennemi, il est ému sur le sort de deux Spartiates qui lui étoient unis par le sang et par l'amitié : il donne au premier une lettre, au second une commission secrète pour les magistrats de Lacédémone. „ Nous ne sommes pas ici, lui disent-ils, pour „ porter des ordres, mais pour combattre ; „ et sans attendre sa réponse, ils vont se placer dans les rangs qu'on leur avoit assignés.

Au milieu de la nuit, les Grecs, Léonidas à leur tête, sortent du défilé, avancent à pas redoublés dans la plaine, renversent les postes avancés, et pénètrent dans la tente de Xerxès qui avoit déjà pris la fuite : ils entrent dans les tentes voisines, se répandent dans le camp, et se rassasient de carnage. La terreur qu'ils inspirent, se reproduit à chaque pas, à chaque instant, avec des circonstances plus effrayantes. Des bruits sourds, des cris affreux annoncent que les troupes d'Hydarnès sont détruites ; que toute l'armée le sera bientôt par les forces réunies de la Grèce. Les plus courageux des Perses ne pouvant entendre la voix de leurs généraux, ne sachant où porter leurs pas, où diriger leurs coups, se jetoient au hasard dans la mêlée, et périssoient par les mains les uns des autres ; lorsque les premiers rayons du soleil offrirent à leurs yeux le petit nom-

bre des vainqueurs. Ils se forment aussitôt, et attaquent les Grecs de toutes parts. Léonidas tombe sous une grêle de traits. L'honneur d'enlever son corps, engage un combat terrible entre ses compagnons, et les troupes les plus aguerries de l'armée Persanne. Deux frères de Xerxès, quantité de Perses, plusieurs Spartiates y perdirent la vie. A la fin, les Grecs, quoique épuisés et affoiblis par leurs pertes, enlèvent leur général, repoussent quatre fois l'ennemi dans leur retraite; et, après avoir gagné le défilé, franchissent le retranchement, et vont se placer sur la petite colline qui est auprès d'Anthéla: ils s'y défendirent encore quelques momens, et contre les troupes qui les suivoient, et contre celles qu'Hydarnès amenoit de l'autre côté du détroit.

Pardonnez, ombres généreuses, à la foiblesse de mes expressions. Je vous offrois un plus digne hommage, lorsque je visitois cette colline où vous rendîtes les derniers soupirs; lorsque appuyé sur un de vos tombeaux, j'arrosois de mes larmes les lieux teints de votre sang. Après tout, que pourroit ajouter l'éloquence à ce sacrifice si grand et si extraordinaire? Votre mémoire subsistera plus long-temps que l'empire des Perses auquel vous avez résisté; et jusqu'à la fin des siècles, votre exemple produira dans les cœurs qui chérissent leur patrie, le recueillement ou l'enthousiasme de l'admiration.

Avant que l'action fût terminée, quelques Thébains, à ce qu'on prétend, se rendirent aux Perses. Les Thespiens partagèrent les ex-

ploits et la destinée des Spartiates ; et cependant la gloire des Spartiates a presque éclipsé celle des Thespiens. Parmi les causes qui ont influé sur l'opinion publique, on doit observer que la résolution de périr aux Thermopyles fut dans les premiers un projet conçu, arrêté et suivi avec autant de sang-froid que de constance ; au lieu que dans les seconds, ce ne fut qu'une saillie de bravoure et de vertu, excitée par l'exemple. Les Thespiens ne s'élevèrent au-dessus des autres hommes, que parce que les Spartiates s'étoient élevés au-dessus d'eux-mêmes.

Lacédémone s'enorgueillit de la perte de ses guerriers. Tout ce qui les concerne, inspire de l'intérêt. Pendant qu'ils étoient aux Thermopyles, un Trachinien voulant leur donner une haute idée de l'armée de Xerxès, leur disoit que le nombre de leurs traits suffiroit pour obscurcir le soleil. Tant mieux, répondit le Spartiate Diénécès ; nous combattrons à l'ombre. Un autre, envoyé par Léonidas à Lacédémone, étoit détenu au bourg d'Apénus, par une fluxion sur les yeux. On vint lui dire que le détachement d'Hydarnès étoit descendu de la montagne, et pénétroit dans le défilé : il prend aussitôt ses armes, ordonne à son esclave de le conduire à l'ennemi, l'attaque au hasard, et reçoit la mort qu'il en attendoit.

Deux autres également absens par ordre du général, furent soupçonnés, à leur retour, de n'avoir pas fait tous leurs efforts pour se trouver au combat. Ce doute les couvrit d'infamie. L'un s'arracha la vie ; l'autre n'eut d'au-

tre ressource que de la perdre quelque temps après à la bataille de Platée.

Le dévouement de Léonidas et de ses compagnons, produisit plus d'effet que la victoire la plus brillante : il apprit aux Grecs le secret de leurs forces, aux Perses, celui de leur foiblesse. Xerxès effrayé d'avoir une si grande quantité d'hommes, et si peu de soldats, ne le fut pas moins d'apprendre que la Grèce renfermoit dans son sein, une multitude de défenseurs aussi intrépides que les Thespiens, et huit mille Spartiates semblables à ceux qui venoient de périr. D'un autre côté, l'étonnement dont ces derniers remplirent les Grecs, se changea bientôt en un desir violent de les imiter. L'ambition de la gloire, l'amour de la patrie, toutes les vertus furent portées au plus haut degré, et les ames à une élévation jusqu'alors inconnue. C'est-là le temps des grandes choses ; et ce n'est pas celui qu'il faut choisir pour donner des fers à des peuples animés de si nobles sentimens.

Pendant que Xerxès étoit aux Thermopyles, son armée navale, après avoir essuyé, sur les côtes de la Magnésie, une tempête qui fit périr 400 galères et quantité de vaisseaux de charge, avoit continué sa route, et mouilloit auprès de la ville d'Aphètes en présence et seulement à 80 stades de celle des Grecs, chargée de défendre le passage qui est entre l'Eubée et la terre ferme. Ici, quoique avec quelques différences dans le succès, se renouvelèrent dans l'attaque et dans la défense, plusieurs des circonstances qui précédèrent et accompagnèrent le combat des Thermopyles.

Les Grecs, à l'approche de la flotte ennemie, résolurent d'abandonner le détroit; mais Thémistocle les y retint. Deux cents vaisseaux Perses tournèrent l'île d'Eubée, et alloient envelopper les Grecs, lorsqu'une nouvelle tempête les brisa contre des écueils. Pendant trois jours, il se donna plusieurs combats où les Grecs eurent presque toujours l'avantage. Ils apprirent enfin que le pas des Thermopyles étoit forcé; et dès ce moment, ils se retirèrent à l'île de Salamine.

Dans cette retraite, Thémistocle parcourut les rivages où des sources d'eau pouvoient attirer l'équipage des vaisseaux ennemis: il y laissa des inscriptions adressées aux Ioniens qui étoient dans l'armée de Xerxès; il leur rappeloit qu'ils descendoient de ces Grecs, contre lesquels ils portoient actuellement les armes. Son projet étoit de les engager à quitter le parti de ce prince, ou du moins à les lui rendre suspects.

Cependant l'armée des Grecs s'étoit placée à l'isthme de Corinthe, et ne songeoit plus qu'à disputer l'entrée du Péloponèse. Ce projet déconcertoit les vues des Athéniens, qui, jusqu'alors s'étoient flattés que la Béotie, et non l'Attique, seroit le théâtre de la guerre. Abandonnes de leurs alliés, ils se seroient peut-être abandonnés eux-mêmes. Mais Thémistocle qui prévoyoit tout sans rien craindre, comme il prévenoit tout sans rien hasarder, avoit pris de si justes mesures, que cet événement même ne servit qu'à justifier le systême de defense qu'il avoit conçu dès le commencement de la guerre Médique.

En public, en particulier il représentoit aux Athéniens qu'il étoit temps de quitter des lieux que la colère céleste livroit à la fureur des Perses; que la flotte leur offroit un asyle assuré; qu'ils trouveroient une nouvelle patrie, par tout où ils pourroient conserver leur liberté: il appuyoit ses discours par des oracles qu'il avoit obtenus de la Pithie; et lorsque le peuple fut assemblé, un incident ménagé par Thémistocle, acheva de le déterminer. Des prêtres annoncèrent que le serpent sacré que l'on nourrissoit dans le temple de Minerve, venoit de disparoître. La Déesse abandonne ce séjour, s'écrièrent-ils; que tardons-nous à la suivre? Aussitôt le peuple confirma ce décret proposé par Thémistocle: „ Que la ville „ seroit mise sous la protection de Minerve; „ que tous les habitans en état de porter les „ armes, passeroient sur les vaisseaux: que „ chaque particulier pourvoiroit à la sûreté de „ sa femme, de ses enfans et de ses esclaves. „ Le peuple étoit si animé, qu'au sortir de l'assemblée, il lapida Cyrsilus, qui avoit osé proposer de se soumettre aux Perses, et fit subir le même supplice à la femme de cet orateur.

L'exécution de ce décret offrit un spectacle attendrissant. Les habitans de l'Attique, obligés de quitter leurs foyers, leurs campagnes, les temples de leurs dieux, les tombeaux de leurs pères, faisoient retentir les plaines de cris lugubres. Les vieillards que leurs infirmités ne permettoient pas de transporter, ne pouvoient s'arracher des bras de leur famille désolée; les

hommes en état de servir la république, recevoient sur les rivages de la mer, les adieux et les pleurs de leurs femmes, de leurs enfans, et de ceux dont ils avoient reçu le jour: ils les faisoient embarquer à la hâte sur des vaisseaux qui devoient les conduire à Egine, à Trézène, à Salamine; et ils se rendoient tout-de-suite sur la flotte, portant en eux-mêmes le poids d'une douleur qui n'attendoit que le moment de la vengeance.

Xerxès se disposoit alors à sortir des Thermopyles: la fuite de l'armée navale des Grecs lui avoit rendu tout son orgueil; il espéroit de trouver chez eux la terreur et le découragement que le moindre revers excitoit dans son ame. Dans ces circonstances, quelques transfuges d'Arcadie se rendirent à son armée, et furent amenés en sa présence. On leur demanda ce que faisoient les peuples du Péloponèse. „ Ils célèbrent les jeux olympiques, répondi- „ rent-ils, et sont occupés à distribuer des „ couronnes aux vainqueurs. „ Un des chefs de l'armée s'étant écrié aussitôt: On nous mène donc contre des hommes qui ne combattent que pour la gloire? Xerxès lui reprocha sa lâcheté; et, regardant la sécurité des Grecs comme une insulte, il précipita son départ.

Il entra dans la Phocide. Les habitans résolurent de tout sacrifier, plutôt que de trahir la cause commune: les uns se réfugièrent sur le mont Parnasse; les autres, chez une nation voisine: leurs campagnes furent ravagées, et leurs villes détruites par le fer et par la flamme. La Béotie se soumit, à l'exception de

Platée* et de Thespies, qui furent ruinées de fond en comble.

Après avoir dévasté l'Attique, Xerxès entra dans Athènes: il y trouva quelques malheureux vieillards qui attendoient la mort, et un petit nombre de citoyens, qui, sur la foi de quelques oracles mal interprétés, avoient résolu de défendre la citadelle; ils repoussèrent pendant plusieurs jours, les attaques redoublées des assiégeans; mais à la fin, les uns se précipitèrent du haut des murs; les autres furent massacrés dans les lieux saints, où ils avoient vainement cherché un asyle. La ville fut livrée au pillage, et consumée par la flamme.

Bataille de Salamine.

L'armée navale des Perses mouilloit dans la rade de Phalère, à 20 stades d'Athènes *; celle des Grecs, sur les côtes de Salamine. Cette île placée en face d'Eleusis **, forme une assez grande baie où l'on pénètre par deux détroits; l'un à l'est, du côté de l'Attique; l'autre à l'ouest, du côté de Mégare. Le premier, à l'entrée duquel est la petite île de Psyttalie, peut avoir en certains endroits, 7 à 8 stades de large ***, beaucoup plus en d'autres; le second est plus étroit.

L'incendie d'Athènes fit une si vive im-

---

* Une petite lieue.
** Voyez le plan du combat de Salamine.
*** Sept à huit cents toises.

pression sur l'armée navale des Grecs, que la plupart résolurent de se rapprocher de l'isthme de Corinthe, où les troupes de terre s'étoient retranchées. Le départ fut fixé au lendemain.

Pendant la nuit *, Thémistocle se rendit auprès d'Eurybiade, généralissime de la flotte; il lui représenta vivement, que si, dans la consternation qui s'étoit emparée des soldats, il les conduisoit dans des lieux propres à favoriser leur désertion, son autorité ne pouvant plus les retenir dans les vaisseaux, il se trouveroit bientôt sans armée, et la Grèce sans défense.

Eurybiade, frappé de cette réflexion, appela les généraux au conseil. Tous se soulèvent contre la proposition de Thémistocle; tous, irrités de son obstination, en viennent à des propos offensans, à des menaces outrageantes. Il repoussoit avec fureur ces attaques indécentes et tumultueuses, lorsqu'il vit le général Lacédémonien venir à lui la canne levée; il s'arrête, et lui dit sans s'émouvoir: Frappe, mais écoute. Ce trait de grandeur étonne le Spartiate, fait régner le silence; et Thémistocle reprenant sa supériorité, mais évitant de jeter le moindre soupçon sur la fidélité des chefs et des troupes, peint vivement les avantages du poste qu'ils occupoient, les dangers de celui qu'ils veulent prendre: „ Ici, dit-il, „ resserrés dans un détroit, nous opposerons

---

* La nuit du 18 au 19 du mois d'ootobre de l'an 480 avant J.C.

„ un front égal à celui de l'ennemi. Plus loin, „ la flotte innombrable des Perses, ayant as- „ sez d'espace pour se déployer, nous enve- „ loppera de toutes parts. En combattant à „ Salamine, nous conserverons cette île où „ nous avons déposé nos femmes et nos en- „ fans; nous conserverons l'île d'Egine et la „ ville de Mégare, dont les habitans sont en- „ trés dans la confédération: si nous nous re- „ tirons à l'isthme, nous perdrons ces places „ importantes, et vous aurez à vous repro- „ cher, Eurybiade, d'avoir attiré l'ennemi sur „ les côtes du Péloponèse. „

A ces mots, Adimante, chef des Corinthiens, partisan déclaré de l'avis contraire, a de nouveau recours à l'insulte. „ Est ce à „ un homme, dit-il, qui n'a ni feu ni lieu, „ qu'il convient de donner des lois à la Grè- „ ce? Que Thémistocle réserve ses conseils „ pour le temps où il pourra se flatter d'avoir „ une patrie. Eh quoi! s'écrie Thémistocle, „ on oseroit, en présence des Grecs, nous „ faire un crime d'avoir abandonné un vain „ amas de pierres, pour éviter l'esclavage! „ Malheureux Adimante! Athènes est détruite, „ mais les Athéniens existent; ils ont une pa- „ trie mille fois plus florissante que la vôtre. „ Ce sont ces deux cents vaisseaux qui leur „ appartiennent, et que je commande: je les „ offre encore; mais ils resteront en ces lieux. „ Si on refuse leurs secours, tel Grec qui „ m'écoute, apprendra bientôt que les Athé- „ niens possèdent une ville plus opulente, et „ des campagnes plus fertiles que celles qu'ils

„ ont perdues. „ Et s'adressant tout de suite à Eurybiade : „ C'est à vous maintenant de „ choisir entre l'honneur d'avoir sauvé la „ Grèce, et la honte d'avoir causé sa ruine. „ Je vous déclare seulement qu'après votre dé- „ part, nous embarquerons nos femmes et nos „ enfans, et que nous irons en Italie fonder „ une puissance qui nous fut annoncée par les „ oracles. Quand vous aurez perdu des alliés „ tels que les Athéniens, vous vous souvien- „ drez peut-être des discours de Thémistocle. „

La fermeté du général Athénien en imposa tellement, qu'Eurybiade ordonna que l'armée ne quitteroit point les rivages de Salamine.

Les mêmes intérêts s'agitoient en même temps sur les deux flottes. Xerxès avoit convoqué sur un de ses vaisseaux, les chefs des divisions particulières dont son armée navale étoit composée. C'étoient les rois de Sydon, de Tyr, de Cilicie, de Chypre, et quantité d'autres petits souverains ou despotes, dépendans et tributaires de la Perse. Dans cette assemblée auguste parut aussi Artémise, reine d'Halicarnasse et de quelques îles voisines; princesse qu'aucun des autres généraux ne surpassoit en courage, et n'égaloit en prudence, qui avoit suivi Xerxès sans y être forcée, et lui disoit la vérité sans lui déplaire.

Quand les généraux furent réunis, on leur assigna leurs rangs, et l'on mit en délibération si l'on attaqueroit de nouveau la flotte des Grecs. Mardonius se leva pour recueillir les suffrages.

Le roi de Sidon, et la plupart de ceux

qui opinèrent après lui, instruits des intentions du grand roi, se déclarèrent pour la bataille. Mais Artémise dit à Mardonius : „ Rapportez „ en propres termes à Xerxès, ce que je vais „ vous dire : Seigneur, après ce qui s'est pas- „ sé au dernier combat naval, on ne me sou- „ pçonnera point de foiblesse et de lâcheté. „ Mon zèle m'oblige aujourd'hui à vous don- „ ner un conseil salutaire. Ne hasardez pas „ une bataille dont les suites seroient inutiles „ ou funestes à votre gloire. Le principal objet „ de votre expédition n'est-il pas rempli ? Vous „ êtes maître d'Athènes ; vous le serez bien- „ tôt du reste de la Grèce. En tenant votre „ flotte dans l'inaction, celle de vos ennemis „ qui n'a de subsistances que pour quelques „ jours, se dissipera d'elle-même. Voulez-vous „ hâter ce moment ? envoyez vos vaisseaux sur „ les côtes du Péloponèse ; conduisez vos trou- „ pes de terre vers l'isthme de Corinthe, et „ vous verrez celles des Grecs courir au se- „ cours de leur patrie. Je crains une bataille, „ parce que, loin de procurer ces avantages, „ elle exposeroit vos deux armées ; je la crains, „ parce que je connois la supériorité de la „ marine des Grecs. Vous êtes, Seigneur, le „ meilleur des maîtres ; mais vous avez de fort „ mauvais serviteurs. Et quelle confiance, après „ tout, pourroit vous inspirer cette foule d'É- „ gyptiens, de Cypriotes, de Ciliciens et de „ Pamphiliens, qui remplissent la plus grande „ partie de vos vaisseaux ! „

Mardonius ayant achevé de prendre les voix, en fit son rapport à Xerxès, qui, après

avoir comblé d'éloges la reine d'Halicarnasse, tâcha de concilier l'avis de cette princesse, avec celui du plus grand nombre. Sa flotte eut ordre de s'avancer vers l'île de Salamine, et son armée de marcher vers l'isthme de Corinthe.

Cette marche produisit l'effet qu'Artémise avoit prévu. La plupart des généraux de la flotte Grecque s'écrièrent qu'il étoit temps d'aller au secours du Péloponèse. L'opposition des Egynètes, des Mégariens et des Athéniens fit traîner la délibération en longueur; mais à la fin, Thémistocle s'appercevant que l'avis contraire prévaloit dans le conseil, fit un dernier effort pour en prévenir les suites.

Un homme alla pendant la nuit *, annoncer de sa part aux chefs de la flotte ennemie, qu'une partie des Grecs, le général des Athéniens à leur tête, étoient disposés à se déclarer pour le roi; que les autres saisis d'épouvante, méditoient une prompte retraite; qu'affoiblis par leurs divisions, s'ils se voyoient tout-à-coup entourés de l'armée Persanne, ils seroient forcés de rendre leurs armes, ou de les tourner contre eux-mêmes.

Aussitôt les Perses s'avancèrent à la faveur des ténèbres; et après avoir bloqué les issues par où les Grecs auroient pu s'échapper, ils mirent 400 hommes dans l'île de Psyttalie, placée entre le continent et la pointe orientale de Salamine. Le combat devoit se donner en cet endroit.

---

* Dans la nuit du 19 au 20 d'octobre de l'an 480 avant J.C.

Dans ce moment, Aristide, que Thémistocle avoit, quelque temps auparavant, rendu aux vœux des Athéniens, passoit de l'île d'Egyne à l'armée des Grecs: il s'apperçut du mouvement des Perses; et, dès qu'il fut à Salamine, il se rendit au lieu où les chefs étoient assemblés, fit appeler Thémistocle, et lui dit: „ Il est temps de renoncer à nos vaines „ et puériles dissentions. Un seul intérêt doit „ nous animer aujourd'hui, celui de sauver „ la Grèce; vous en donnant des ordres, moi, „ en les exécutant. Dites aux Grecs qu'il n'est „ plus question de délibérer, et que l'ennemi „ vient de se rendre maître des passages qui „ pouvoient favoriser leur fuite. „ Thémistocle, touché du procédé d'Aristide, lui découvrit le stratagème qu'il avoit employé pour attirer les Perses, et le pria d'entrer au conseil. Le récit d'Aristide, confirmé par d'autres témoins qui arrivoient successivement, rompit l'assemblée, et les Grecs se préparèrent au combat.

Par les nouveaux renforts que les deux flottes avoient reçus, celle des Perses montoit à 1207 vaisseaux; celle des Grecs à 380. A la pointe du jour, Thémistocle fit embarquer ses soldats. La flotte des Grecs se forma dans le détroit de l'est; les Athéniens étoient à la droite, et se trouvoient opposés aux Phéniciens; leur gauche composée des Lacédémoniens, des Eginètes et des Mégariens, avoit en tête les Ioniens.

Xerxès voulant animer son armée par sa présence, vint se placer sur une hauteur voi-

sine, entouré de secrétaires qui devoient décrire toutes les circonstances du combat. Dès qu'il parut, les deux aîles des Perses se mirent en mouvement, et s'avancèrent jusqu'au-delà de l'île de Psyttalie. Elles conservèrent leurs rangs tant qu'elles purent s'étendre; mais elles étoient forcées de les rompre, à mesure qu'elles approchoient de l'île et du continent. Outre ce désavantage, elles avoient à lutter contre le vent qui leur étoit contraire, contre la pesanteur de leurs vaisseaux qui se prêtoient difficilement à la manœuvre, et qui, loin de se soutenir mutuellement, s'embarrassoient, et s'entre-heurtoient sans cesse.

Le sort de la bataille dépendoit de ce qui se feroit à l'aîle droite des Grecs, à l'aîle gauche des Perses. C'étoit-là que se trouvoit l'élite des deux armées. Les Phéniciens et les Athéniens se poussoient et se repoussoient dans le défilé. Ariabignès, un des frères de Xerxès, conduisoit les premiers au combat, comme s'il les eût menés à la victoire. Thémistocle étoit présent à tous les lieux, à tous les dangers. Pendant qu'il ranimoit ou modéroit l'ardeur des siens, Ariabignès s'avançoit et faisoit déjà pleuvoir sur lui, comme du haut d'un rempart, une grêle de flèches et de traits. Dans l'instant même, une galère Athénienne fondit avec impétuosité sur l'amiral Phénicien; et le jeune prince indigné, s'étant élancé sur cette galère, fut aussitôt percé de coups.

La mort du général répandit la consternation parmi les Phéniciens; et la multiplicité des chefs y mit une confusion qui accéléra

leur perte : leurs gros vaisseaux portés sur les rochers des côtes voisines, brisés les uns contre les autres, entr'ouverts dans leurs flancs par les éperons des galères Athéniennes, couvroient la mer de leurs débris ; les secours mêmes qu'on leur envoyoit ne servoient qu'à augmenter le désordre. Vainement les Cypriotes et les autres nations de l'orient voulurent rétablir le combat : après une assez longue résistance, ils se dispersèrent, à l'exemple des Phéniciens.

Peu content de cet avantage, Thémistocle mena son aîle victorieuse au secours des Lacédémoniens et des autres alliés qui se défendoient contre les Ioniens. Comme ces derniers avoient lu sur les rivages de l'Eubée, les inscriptions où Thémistocle les exhortoit à quitter le parti des Perses, on prétend que quelques-uns d'entre eux se réunirent aux Grecs pendant la bataille, ou ne furent attentifs qu'à les épargner. Il est certain pourtant que la plupart combattirent avec beaucoup de valeur, et ne songèrent à la retraite, que lorsqu'ils eurent sur les bras toute l'armée des Grecs. Ce fut alors qu'Artémise entourée d'ennemis, et sur le point de tomber au pouvoir d'un Athénien qui la suivoit de près, n'hésita point à couler à fond un vaisseau de l'armée Persanne. L'Athénien convaincu par cette manœuvre, que la reine avoit quitté le parti des Perses, cessa de la poursuivre ; et Xerxès, persuadé que le vaisseau submergé faisoit partie de la flotte Grecque, ne put s'empêcher de dire que dans cette journée les hommes s'étoient

conduits comme des femmes, et les femmes comme des hommes.

L'armée des Perses se retira au port de Phalère. Deux cents de leurs vaisseaux avoient péri ; quantité d'autres étoient pris ; les Grecs n'avoient perdu que 40 galères. Le combat fut donné le 20 de boédromion, la première année de la soixante-quinzième olympiade *.

On a conservé le souvenir des peuples et des particuliers qui s'y distinguèrent le plus. Parmi les premiers, ce furent les Eginètes et les Athéniens : parmi les seconds, Polycrite d'Egine, et deux Athéniens Eumène et Aminias.

Tant que dura le combat, Xerxès fut agité par la joie, la crainte et le désespoir ; tour-à-tour prodiguant des promesses, et dictant des ordres sanguinaires ; faisant enregistrer par ses secrétaires, les noms de ceux qui se signaloient dans l'action ; faisant exécuter par ses esclaves, les officiers qui venoient auprès de lui justifier leur conduite. Quand il ne fut plus soutenu par l'espérance ou par la fureur, il tomba dans un abattement profond ; et quoiqu'il eût encore assez de force pour soumettre l'univers, il vit sa flotte prête à se révolter, et les Grecs prêts à brûler le pont de bateaux qu'il avoit sur l'Hellespont. La fuite la plus prompte auroit pu le délivrer de ces vaines terreurs ; mais un reste de décence ou de

* Le 20 du mois d'octobre 480 avant J. C. Dodwell, in Thucyd p. 49.

fierté ne lui permettant pas d'exposer tant de foiblesse aux yeux de ses ennemis et de ses courtisans, il ordonna de faire les préparatifs d'une nouvelle attaque, et de joindre, par une chaussée, l'île de Salamine au continent.

Il envoya ensuite un courier à Suze, comme il en avoit, dépêché un après la prise d'Athènes. A l'arrivée du premier, les habitans de cette grande ville coururent au temple, et brûlèrent des parfums dans les rues jonchées de branches de myrte; à l'arrivée du second, ils déchirèrent leurs habits, et tout retentit de cris, de gémissemens, d'expressions d'intérêt pour le roi, d'imprécations contre Mardonius, le premier auteur de cette guerre.

Les Perses et les Grecs s'attendoient à une nouvelle bataille; mais Mardonius ne se rassuroit pas sur les ordres que Xerxès avoit donnés : il lisoit dans l'ame de ce prince, et n'y voyoit que les sentimens les plus vils, joints à des projets de vengeance, dont il seroit lui-même un jour la victime. „ Seigneur, lui dit-„ il, en s'approchant, daignez rappeler votre „ courage. Vous n'aviez pas fondé vos espé-„ rances sur votre flotte, mais sur cette ar-„ mée redoutable que vous m'avez confiée. Les „ Grecs ne sont pas plus en état de vous ré-„ sister qu'auparavant: rien ne peut les déro-„ ber à la punition que méritent leurs ancien-„ nes offenses, et le stérile avantage qu'ils „ viennent de remporter. Si nous prenions le „ parti de la retraite, nous serions à jamais „ l'objet de leur dérision, et vous feriez re-„ jaillir sur vos fidèles Perses, l'opprobre dont

„ viennent de se couvrir les Phéniciens, les „ Egyptiens et les autres peuples qui combat„ toient sur vos vaisseaux. Je conçois un au„ tre moyen de sauver leur gloire et la vôtre ; „ ce seroit de ramener le plus grand nombre „ de vos troupes en Perse, et de me laisser „ 300,000 hommes, avec lesquels je réduirai „ toute la Grèce en servitude. „

Xerxès, intérieurement pénétré de joie, assembla son conseil, y fit entrer Artémise et voulut qu'elle s'expliquât sur le projet de Mardonius. La reine, sans doute dégoûtée de servir un tel prince, et persuadée qu'il est des occasions où délibérer c'est avoir pris son parti, lui conseilla de retourner au plutôt dans ses états. Je dois rapporter une partie de sa réponse, pour faire connoître le langage de la cour de Suze. „ Laissez à Mardonius le soin d'achever „ votre ouvrage. S'il réussit, vous en aurez „ toute la gloire ; s'il périt, ou s'il est dé„ fait, votre empire n'en sera point ébran„ lé, et la Perse ne regardera pas comme un „ grand malheur, la perte d'une bataille, dès „ que vous aurez mis votre personne en sûreté. „

Xerxès ne différa plus. Sa flotte eut ordre de se rendre incessamment à l'Hellespont, et de veiller à la conservation du pont de bateaux; celle des Grecs la poursuivit jusqu'à l'île d'Andros. Thémistocle et les Athéniens vouloient l'atteindre, et brûler ensuite le pont ; mais Eurybiade ayant fortement représenté que loin d'enfermer les Perses dans la Grèce, il faudroit, s'il étoit possible, leur procurer de nouvelles issues pour en sortir, l'armée des

alliés s'arrêta, et se rendit bientôt au port de Pagase, où elle passa l'hiver.

Thémistocle fit tenir alors un avis secret à Xerxès. Les uns disent que voulant, en cas de disgrâce, se ménager un asyle auprès de ce prince, il se félicitoit d'avoir détourné les Grecs du projet qu'ils avoient eu de brûler le pont. Suivant d'autres, il prévenoit le roi, que s'il ne hâtoit son départ, les Grecs lui fermeroient le chemin de l'Asie. Quoi qu'il en soit, quelques jours après la bataille, le roi prit le chemin de la Thessalie, où Mardonius mit en quartier d'hiver les 300,000 hommes qu'il avoit demandés et choisis dans toute l'armée; de là continuant sa route, il arriva sur les bords de l'Hellespont, avec un très-petit nombre de troupes; le reste, faute de vivres, avoit péri par les maladies, ou s'étoit dispersé dans la Macédoine et dans la Thrace. Pour comble d'infortune, le pont ne subsistoit plus; la tempête l'avoit détruit. Le roi se jeta dans un bateau, passa la mer en fugitif *, environ six mois après l'avoir traversée en conquérant, et se rendit en Phrigie, pour y bâtir des palais superbes qu'il eut l'attention de fortifier.

Après la bataille, le premier soin des vainqueurs fut d'envoyer à Delphes les prémices des dépouilles qu'ils se partagèrent; ensuite les généraux allèrent à l'isthme de Corinthe, et,

---

* Le 4 décembre de l'an 480 avant J.C. Dodwell pag. 50.

suivant un usage respectable par son ancienneté, plus respectable encore par l'émulation qu'il inspire, ils s'assemblèrent auprès de l'autel de Neptune, pour décerner des couronnes à ceux d'entre eux qui avoient le plus contribué à la victoire. Le jugement ne fut pas prononcé ; chacun des chefs s'étoit adjugé le premier prix, en même temps que la plupart avoient accordé le second à Thémistocle.

Quoiqu'on ne put en conséquence lui disputer le premier dans l'opinion publique, il voulut en obtenir un effectif de la part des Spartiates: ils le reçurent à Lacédémone avec cette haute considération qu'ils méritoient eux-mêmes, et l'associèrent aux honneurs qu'ils décernoient à Eurybiade. Une couronne d'olivier fut la récompense de l'un et de l'autre. A son départ, on le combla de nouveaux éloges ; on lui fit présent du plus beau char qu'on put trouver à Lacédémone; et par une distinction aussi nouvelle qu'éclatante, 300 jeunes cavaliers tirés des premières familles de Sparte, eurent ordre de l'accompagner jusqu'aux frontières de la Laconie.

Cependant Mardonius se disposoit à terminer une guerre si honteuse pour la Perse: il ajoutoit de nouvelles troupes à celles que Xerxès lui avoit laissées, sans s'appercevoir que c'étoit les affoiblir que de les augmenter ; il sollicitoit tour-à-tour les oracles de la Grèce, il envoyoit des défis aux peuples alliés, et leur proposoit pour champ de bataille, les plaines de la Béotie ou celles de la Thessalie: enfin, il résolut de détacher les Athéniens de la ligue,

et fit partir pour Athènes Alexandre, roi de Macédoine, qui leur étoit uni par les liens de l'hospitalité.

Ce prince, admis à l'assemblée du peuple, en même temps que les ambassadeurs de Lacédémone, chargés de rompre cette négociation, parla de cette manière: „ Voici ce que „ dit Mardonius: J'ai reçu un ordre du roi, „ conçu en ces termes: J'oublie les offenses „ des Athéniens. Mardonius, exécutez mes vo„ lontés; rendez à ce peuple ses terres; don„ nez-lui en d'autres, s'il en desire; conser„ vez lui ses lois, et rétablissez les temples „ que j'ai brûlés. J'ai cru devoir vous instrui„ re des intentions de mon maître; et j'ajou„ te: C'est une folie de votre part de vouloir „ résister aux Perses; c'en est une plus gran„ de de prétendre leur résister long-temps. „ Quand même, contre toute espérance, vous „ remporteriez la victoire, une autre armée „ vous l'arracheroit bientôt des mains. Ne cou„ rez donc point à votre perte; et qu'un traité „ de paix dicté par la bonne-foi, mette à cou„ vert votre honneur et votre liberté. „ Alexandre, après avoir rapporté ces paroles, tâcha de convaincre les Athéniens qu'ils n'étoient pas en état de lutter contre la puissance des Perses, et les conjura de préférer l'amitié de Xerxès à tout autre intérêt.

„ N'écoutez pas les perfides conseils d'Ale„ xandre, s'écrièrent alors les députés de La„ cédémone. C'est un tyran qui sert un autre „ tyran: il a, par un indigne artifice, altéré „ les instructions de Mardonius. Les offres

„ qu'il vous fait de sa part, sont trop séduisantes, pour n'être pas suspectes. Vous ne „ pouvez les accepter, sans fouler aux pieds „ les lois de la justice et de l'honneur. N'est-„ ce pas vous qui avez allumé cette guerre ? „ et faudra-t-il que ces Athéniens qui, dans „ tous les temps, ont été les plus zélés dé-„ fenseurs de la liberté, soient les premiers „ auteurs de notre servitude ? Lacédémone qui „ vous fait ces représentations par notre bou-„ che, est touchée du funeste état où vous „ réduisent vos maisons détruites. et vos cam-„ pagnes ravagées : elle vous propose en son „ nom, et au nom de ses alliés, de garder „ en dépôt, pendant le reste de la guerre, vos „ femmes, vos enfans et vos esclaves. „

Les Athéniens mirent l'affaire en délibération ; et, suivant l'avis d'Aristide, il fut résolu de répondre au roi de Macédoine, qu'il auroit pu se dispenser de les avertir que leurs forces étoient inférieures à celles de l'ennemi ; qu'ils n'en étoient pas moins disposés à opposer la plus vigoureuse résistance à ces barbares ; qu'ils lui conseilloient, s'il avoit à l'avenir de pareilles lâchetés à leur proposer, de ne pas paroître en leur présence, et de ne pas les exposer à violer en sa personne, les droits de l'hospitalité et de l'amitié.

Il fut décidé qu'on répondroit aux Lacédémoniens, que si Sparte avoit mieux connu les Athéniens, elle ne les auroit pas cru capables d'une trahison, ni tâché de les retenir dans son alliance par des vues d'intérêt ; qu'ils pourvoiroient comme ils pourroient aux be-

soins de leurs familles, et qu'ils remercioient les alliés de leurs offres généreuses; qu'ils étoient attachés à la ligue par des liens sacrés et indissolubles; que l'unique grâce qu'ils demandoient aux alliés, c'étoit de leur envoyer au plutôt du secours, parce qu'il étoit temps de marcher en Béotie, et d'empêcher les Perses de pénétrer une seconde fois dans l'Attique.

Les ambassadeurs étant rentrés, Aristide fit lire les décrets en leur présence; et soudain élevant la voix: „ Députés Lacédémo-„ niens, dit il, apprenez à Sparte que tout l'or „ qui circule sur la terre ou qui est encore „ caché dans ses entrailles, n'est rien à nos „ yeux, au prix de notre liberté. Et vous A-„ lexandre, en s'adressant à ce prince, et lui „ montrant le soleil: Dites à Mardonius que „ tant que cet astre suivra la route qui lui „ est prescrite, les Athéniens poursuivront sur „ le roi de Perse la vengeance qu'exigent leurs „ campagnes désolées, et leurs temples réduits „ en cendres. „ Pour rendre cet engagement encore plus solennel, il fit sur-le-champ passer un décret, par lequel les prêtres dévoueroient aux dieux infernaux tous ceux qui auroient des intelligences avec les Perses, et qui se détacheroient de la confédération des Grecs.

Mardonius instruit de la résolution des Athéniens, fit marcher aussitôt ses troupes en Béotie, et de là fondit sur l'Attique, dont les habitans s'étoient une seconde fois réfugiés dans l'île de Salamine. Il fut si flatté de s'être emparé d'un pays désert, que par des signaux placés de distance en distance, soit dans les

îles, soit dans le continent, il en avertit Xerxès qui étoit encore à Sardes en Lydie : il en voulut profiter aussi, pour entamer une nouvelle négociation avec les Athéniens, mais il reçut la même réponse ; et Lycidas, un des Sénateurs, qui avoit proposé d'écouter les ordres du général Persan, fut lapidé avec ses enfans et sa femme.

Cependant les alliés, au lieu d'envoyer une armée dans l'Attique, comme ils en étoient convenus, se fortifioient à l'isthme de Corinthe, et ne paroissoient attentifs qu'à la défense du Péloponèse. Les Athéniens alarmés de ce projet, envoyèrent des ambassadeurs à Lacédémone où l'on célébroit des fètes qui devoient durer plusieurs jours : ils firent entendre leurs plaintes. On différoit de jour en jour d'y répondre. Offensés enfin d'une inaction et d'un silence qui ne les mettoit que trop en droit de soupçonner une perfidie, ils se présentèrent pour la dernière fois aux Ephores, et leur déclarèrent qu'Athènes trahie par les Lacédémoniens, et abandonnée des autres alliés, étoit résolue de tourner ses armes contre eux, en faisant sa paix avec les Perses.

Les Ephores répondirent que la nuit précédente ils avoient fait partir, sous la conduite de Pausanias, tuteur du jeune roi Plistarque, 5000 Spartiates, et 35000 esclaves ou Hilotes armés à la légère. Ces troupes bientôt augmentées de 5000 Lacédémoniens, s'étant jointes avec celles des villes confédérées, partirent d'Eleusis, et se rendirent en Béotie, où Mardonius venoit de ramener son armée.

Il avoit sagement évité de combattre dans l'Attique. Comme ce pays est entrecoupé de hauteurs et de défilés, il n'auroit pu ni développer sa cavalerie dans le combat, ni assurer sa retraite dans un revers. La Béotie, au contraire, offroit de grandes plaines, un pays fertile, quantité de villes prêtes à recueillir les débris de son armée: car, à l'exception de ceux de Platée et de Thespies, tous les peuples de ces cantons s'étoient déclarés pour les Perses.

Bataille de Platée.

Mardonius établit son camp dans la plaine de Thèbes, le long du fleuve Asopus, dont il occupoit la rive gauche, jusqu'aux frontières du pays des Platéens *. Pour renfermer ses bagages et pour se ménager un asyle, il faisoit entourer d'un fossé profond, ainsi que de murailles et de tours construites en bois, un espace de dix stades en tout sens **. Les Grecs étoient en face, au pied et sur le penchant du mont Cithéron. Aristide commandoit les Athéniens; Pausanias toute l'armée ***.

Ce fut là que les généraux dressèrent la formule d'un serment que les soldats se hâtè-

* Voyez le plan de la bataille de Platée.

** Environ 945 toises.

*** Les deux armées se trouvèrent en présence, le 10 septembre de l'année 479 avant J.C. Dodwell. in annal. Thucyd. p. 52.

rent de prononcer. Le voici : „ Je ne préférerai point la vie à la liberté ; je n'abandonnerai mes chefs, ni pendant leur vie, ni „ après leur mort ; je donnerai les honneurs „ de la sépulture à ceux des alliés qui périront dans la bataille : après la victoire, je „ ne renverserai aucune des villes qui auront „ combattu pour la Grèce, et je décimerai „ toutes celles qui se seront jointes à l'ennemi : loin de rétablir les temples qu'il a brûlés ou détruits, je veux que leurs ruines „ subsistent, pour rappeler sans cesse à nos „ neveux la fureur impie des barbares. „

Une anecdote rapportée par un auteur presque contemporain, nous met en état de juger de l'idée que la plupart des Perses avoient de leur général. Mardonius soupoit chez un particulier de Thèbes, avec cinquante de ses officiers généraux, autant de Thébains, et Thersandre, un des principaux citoyens d'Orchomène. A la fin du repas, la confiance se trouvant établie entre les convives des deux nations, un Perse placé auprès de Thersandre, lui dit : „ Cette table, garant de notre „ foi, ces libations que nous avons faites ensemble en l'honneur des dieux, m'inspirent „ un secret intérêt pour vous. Il est temps de „ songer à votre sûreté. Vous voyez ces Perses qui se livrent à leurs transports ; vous „ avez vu cette armée que nous avons laissée „ sur les bords du fleuve ; hélas ! vous n'en „ verrez bientôt que les foibles restes. „ Il pleuroit en disant ces mots. Thersandre surpris, lui demanda s'il avoit communiqué ses

craintes à Mardonius, ou à ceux qu'il honoroit de sa confiance.,, Mon cher hôte, repon-
„ dit l'étranger, l'homme ne peut éviter sa de-
„ stinée. Quantité de Perses ont prévu comme
„ moi, celle dont ils sont menacés; et nous
„ nous laissons tous ensemble entraîner par la
„ fatalité. Le plus grand malheur des hommes,
„ c'est que les plus sages d'entr'eux sont tou-
„ jours ceux qui ont le moins de crédit.„ L'auteur que j'ai cité, tenoit ce fait de Thersandre lui-même.

Mardonius voyant que les Grecs s'obstinoient à garder leurs hauteurs, envoya contre eux toute sa cavalerie, comandée par Masistius, qui jouissoit de la plus haute faveur auprès de Xerxès, et de la plus grande considération à l'armée. Les Perses, après avoir insulté les Grecs par des reproches de lâcheté, tombèrent sur les Mégariens qui campoient dans un terrain plus uni, et qui, avec le secours de 300 Athéniens, firent une assez longue résistance. La mort de Masistius les sauva d'une défaite entière, et termina le combat. Cette perte fut un sujet de deuil pour l'armée Persanne, un sujet de triomphe pour les Grecs, qui virent passer dans tous leurs rangs, le corps de Masistius, qu'ils avoient enlevé à l'ennemi.

Malgré cet avantage, la difficulté de se procurer de l'eau, en présence d'un ennemi qui écartoit à force de traits tous ceux qui vouloient s'approcher du fleuve, les obligea de changer de position; ils défilèrent le long du mont Cithéron, et entrèrent dans le pays des Platéens.

Les Lacédémoniens s'établirent auprès d'une source abondante, qu'on nomme Gargaphie, et qui devoit suffire aux besoins de l'armée; les autres alliés furent placés la plupart sur des collines qui sont au pied de la montagne; quelques-uns dans la plaine, tous en face de l'Asopus.

Pendant cette distribution de postes, il s'éleva une dispute assez vive entre les Athéniens et les Tégéates, qui prétendoient également commander l'aîle gauche: les uns et les autres rapportoient leurs titres, et les exploits de leurs ancêtres. Mais Aristide termina ce différend. „ Nous ne sommes pas ici, dit-il, pour „ contester avec nos alliés, mais pour combattre nos ennemis. Nous déclarons que ce „ n'est pas le poste qui donne ou qui ôte la „ valeur. C'est à vous, Lacédémoniens, que „ nous nous en rapportons. Quelque rang que „ vous nous assigniez, nous l'éleverons si haut, „ qu'il deviendra peut être le plus honorable „ de tous. „ Les Lacédémoniens opinèrent par acclamation en faveur des Athéniens.

Un danger plus imminent mit la prudence d'Aristide à une plus rude épreuve: il apprit que quelques officiers de ses troupes, appartenant aux premières familles d'Athènes, méditoient une trahison en faveur des Perses, et que la conjuration faisoit tous les jours des progrès. Loin de la rendre plus redoutable par des recherches qui l'auroient instruite de ses forces, il se contenta de faire arrêter huit des complices. Les deux plus coupables prirent la fuite. Il dit aux autres, en leur montrant les

ennemis : „ C'est leur sang qui peut seul ex-
„ pier votre faute. „

Mardonius n'eut pas plutôt appris que les Grecs s'étoient retirés dans le territoire de Platée, que faisant remonter son armée le long du fleuve, il la plaça une seconde fois en présence de l'ennemi. Elle étoit composée de 300,000 hommes tirés des nations de l'Asie. et d'environ 50,000 Béotiens, Thessaliens et autres Grecs auxiliaires. Celle des confédérés étoit forte d'environ 110,000 hommes, dont 69,500 n'étoient armés qu'à la légère. On y voyoit 10,000 Spartiates et Lacédémoniens, 8000 Athéniens, 5000 Corinthiens, 3000 Mégariens, et différens petits corps fournis par plusieurs autres peuples ou villes de la Grèce. Il en venoit tous les jours de nouveaux. Les Mantinéens et les Eléens n'arrivèrent qu'après la bataille.

Les armées étoient en présence depuis huit jours, lorsqu'un détachement de la cavalerie Persanne ayant passé l'Asopus pendant la nuit, s'empara d'un convoi qui venoit du Péloponèse, et qui descendoit du Cithéron. Les Perses se rendirent maîtres de ce passage *, et les Grecs ne reçurent plus de provisions.

Les deux jours suivans, le camp de ces derniers fut souvent insulté par la cavalerie ennemie. Les deux armées n'osoient passer le fleuve : de part et d'autre, le devin, soit de

* Le 17 septembre de l'année 479 avant J. C. Dodwell in annal. Thucyd. p. 52.

lui-même, soit par des impressions étrangères, promettoit la victoire à son parti, s'il se tenoit sur la défensive.

Le onzième jour, Mardonius assembla son conseil *. Artabaze, un des premiers officiers de l'armée, proposa de se retirer sous les murs de Thèbes, de ne pas risquer une bataille, mais de corrompre, à force d'argent, les principaux citoyens des villes alliées Cet avis qui fut embrassé des Thébains, eût insensiblement détaché de la confédération la plupart des peuples dont elle étoit composée. D'ailleurs l'armée Grecque qui manquoit de vivres, auroit été contrainte dans quelques jours, de se disperser, ou de combattre dans une plaine; ce qu'elle avoit évité jusqu'alors. Mardonius rejeta eette proposition avec mépris.

La nuit suivante **, un cavalier échappé du camp des Perses, s'étant avancé du côté des Athéniens, fit annoncer à leur général qu'il avoit un secret important à lui révéler; et dès qu'Aristide fut arrivé, cet inconnu lui dit: „ Mardonius fatigue inutilement les dieux „ pour avoir des auspices favorables. Leur si„ lence a retardé jusqu'ici le combat; mais les „ devins ne font plus que de vains efforts „ pour le retenir. Il vous attaquera demain à „ la pointe du jour. J'espère qu'après votre „ victoire, vous vous souviendrez que j'ai ris„ qué ma vie pour vous garantir d'une sur-

* Le 20 septembre. Id. ibid.
** La nuit du 20 au 21 septembre.

„ prise : je suis Alexandre, roi de Macédoine. „ Ayant achevé ces mots, il reprit à toute bride le chemin du camp.

Aristide se rendit aussitôt au quartier des Lacédémoniens. On y concerta les mesures les plus sages pour repousser l'ennemi ; et Pausanias ouvrit un avis qu'Aristide n'osoit proposer lui même : c'étoit d'opposer les Athéniens aux Perses, et les Lacédémoniens aux Grecs auxiliaires de Xerxès Par-là, disoit-il, nous aurons les uns et les autres à combattre des troupes qui ont déjà éprouvé notre valeur. Cette résolution prise, les Athéniens, dès la pointe du jour, passèrent à l'aîle droite, et les Lacédémoniens à la gauche. Mardonius pénétrant leurs desseins, fit passer aussitôt les Perses à sa droite, et ne prit le parti de les ramener à leur ancien poste, que lorsqu'il vit les ennemis rétablir leur premier ordre de bataille.

Ce général ne regardoit les mouvemens des Lacédémoniens que comme un aveu de leur lâcheté. Dans l'ivresse de son orgueil, il leur reprochoit leur réputation, et leur faisoit des défis insultans. Un héraut envoyé de sa part à Pausanias, lui proposa de terminer le différend de la Perse et de la Grèce, par un combat entre un certain nombre de Spartiates et de Persans. Comme il ne reçut aucune réponse, il fit marcher toute sa cavalerie. Elle inquiéta l'armée des Grecs pendant tout le reste du jour, et parvint même à combler la fontaine de Gargaphie.

Privés de cette unique ressource, les Grecs

résolurent de transporter leur camp un peu plus loin, et dans une île formée par deux branches de l'Asopus, dont l'une s'appelle Péroé; de là ils devoient envoyer au passage du mont Cithéron la moitié de leurs troupes, pour en chasser les Perses qui interceptoient les convois.

Le camp fut levé pendant la nuit *, avec la confusion qu'on devoit attendre de tant de nations indépendantes, refroidies par leur inaction, alarmées ensuite de leurs fréquentes retraites, ainsi que de la disette des vivres. Quelques-unes se rendirent dans l'endroit assigné, d'autres égarées par leurs guides, ou par une terreur panique, se réfugièrent auprès de la ville de Platée.

Le départ des Lacédémoniens et des Athéniens fut retardé jusqu'au lever de l'aurore. Ces derniers prirent le chemin de la plaine; les Lacédémoniens suivis de 3000 Tégéates, défilèrent au pied du Cithéron. Parvenus au temple de Cérès, éloigné de dix stades tant de leur première position, que de la ville de Platée, ils s'arrêtèrent pour attendre un de leurs corps qui avoit long-temps refusé d'abandonner son poste; et ce fut là que les atteignit la cavalerie Persanne, détachée par Mardonius pour suspendre leur marche. „ Les voilà, „ s'écrioit alors ce général au milieu de ses „ officiers, les voilà ces Lacédémoniens intré„ pides, qui, disoit-on, ne se retirent jamais

* La nuit du 21 au 22 septembre.

„ en présence de l'ennemi : nation vile, qui „ ne se distingue des autres Grecs, que par „ un excès de lâcheté, et qui va bientôt subir la juste peine qu'elle mérite. „

Il se met ensuite à la tête de la nation guerrière des Perses et de ses meilleures troupes; il passe le fleuve, et s'avance à grands pas dans la plaine. Les autres peuples de l'orient le suivent en tumulte, en poussant des cris. Dans le même instant, son aîle droite, composée de Grecs auxiliaires, attaque les Athéniens, et les empêche de donner du secours aux Lacédémoniens.

Pausanias ayant rangé ses troupes dans un terrain en pente et inégal, auprès d'un petit ruisseau de l'enceinte consacrée à Cérès, les laissa long-temps exposées aux traits et aux flèches, sans qu'elles osassent se défendre. Les entrailles des victimes n'annonçoient que des événemens sinistres. Cette malheureuse superstition fit périr quantité de soldats, qui regrettèrent moins la vie qu'une mort inutile à la Grèce. A la fin les Tégéates, ne pouvant plus supporter l'ardeur qui les animoit, se mirent en mouvement, et furent bientôt soutenus par les Spartiates qui venoient d'obtenir ou de se ménager des auspices favorables.

A leur approche, les Perses jettent leurs arcs, serrent leurs rangs, se couvrent de leurs boucliers, et forment une masse dont la pesanteur et l'impulsion arrêtent et repoussent la fureur de l'ennemi. En vain leurs boucliers construits d'une matière fragile, volent en éclats; ils brisent les lances dont on veut les percer,

et supléent par un courage féroce, au défaut de leurs armes. Mardonius à la tête de 1000 soldats d'élite, balança long-temps la victoire; mais bientôt il tombe atteint d'un coup mortel. Ceux qui l'entourent veulent venger sa mort, et sont immolés autour de lui. Dès ce moment, les Perses sont ébranlés, renversés, réduits à prendre la fuite. La cavalerie Persanne arrêta pendant quelque temps le vainqueur, mais ne l'empêcha pas d'arriver au pied du retranchement que les Perses avoient élevé auprès de l'Asopus, et qui reçut les débris de leur armée.

Les Athéniens avoient obtenu le même succès à l'aîle gauche: ils avoient éprouvé une résistance très-forte de la part des Béotiens, très-foible de la part des autres alliés de Xerxès, blessés sans doute des hauteurs de Mardonius, et de son obstination à donner la bataille dans un lieu si désavantageux. Les Béotiens, dans leur fuite, entraînèrent toute la droite des Perses.

Aristide, loin de les poursuivre, vint aussitôt rejoindre les Lacédémoniens, qui, peu versés encore dans l'art de conduire les sièges, attaquoient vainement l'enceinte où les Perses étoient renfermés. L'arrivée des Athéniens et des autres troupes confédérées n'épouvanta point les assiégés; ils repoussoient avec fureur tous ceux qui se présentoient à l'assaut; mais à la fin les Athéniens ayant forcé le retranchement, et détruit une partie du mur, les Grecs se précipitèrent dans le camp, et les Perses se laissèrent égorger comme des victimes.

Dès le commencement de la bataille, Artabaze qui avoit à ses ordres un corps de 40000 hommes, mais qui depuis long-temps étoit secrettement aigri du choix que Xerxès avoit fait de Mardonius pour comander l'armée, s'étoit avancé, plutôt pour être spectateur du combat, que pour en assurer le succès: dès qu'il vit plier le corps de Mardonius, il enjoignit à ses troupes de le suivre; il prit, en fuyant, le chemin de la Phocide, traversa la mer à Bysance, et se rendit en Asie, où on lui fit peut-être un mérite d'avoir sauvé une partie de l'armée. Tout le reste, à l'exception d'environ 3000 hommes, périt dans le retranchement ou dans la bataille.

Les nations qui se distinguèrent dans cette journée, furent, d'un côté, les Perses et les Saces; de l'autre, les Lacédémoniens, les Athéniens et ceux de Tégée. Les vainqueurs donnèrent des éloges à la valeur de Mardonius, à celle de l'Athénien Sophanès, à celle de quatre Spartiates, à la tête desquels on doit placer Aristodème, qui voulut en cette occasion effacer la honte de n'avoir pas péri au pas des Thermopyles. Les Lacédémoniens ne rendirent aucun honneur à sa cendre: ils disoient que, résolu de mourir plutôt que de vaincre, il avoit abandonné son rang pendant le combat, et montré un courage de désespoir et non de vertu

Cependant les Lacédémoniens et les Athéniens aspiroient également au prix de la valeur; les premiers, parce qu'ils avoient battu les meilleures troupes de Mardonius; les seconds,

parce qu'ils les avoient forcées dans leurs retranchemens: les uns et les autres soutenoient leurs prétentions, avec une hauteur qui ne leur permettoit plus d'y renoncer. Les esprits s'aigrissoient; les deux camps retentissoient de menaces; et l'on en seroit venu aux mains, sans la prudence d'Aristide, qui fit consentir les Athéniens à s'en rapporter au jugement des alliés. Alors Théogiton de Mégare proposa aux deux nations rivales de renoncer au prix, et de l'adjuger à quelque autre peuple. Cléocrite de Corinthe nomma les Platéens, et tous les suffrages se réunirent en leur faveur.

La terre étoit couverte des riches dépouilles des Perses: l'or et l'argent brilloient dans leurs tentes. Pausanias fit garder le butin par les Hilotes: on en réserva la dixième partie pour le temple de Delphes, une grande partie encore pour des monumens en l'honneur des dieux. Les vainqueurs se partagèrent le reste, et portèrent chez eux le premier germe de la corruption.

Tous les genres d'honneur furent accordés à ceux qui étoient morts les armes à la main. Chaque nation éleva un tombeau à ses guerriers; et dans une assemblée des généraux, Aristide fit passer ce décret: „ Que tous les „ ans les peuples de la Grèce enverroient des „ députés à Platée, pour y renouveler, par „ des sacrifices augustes, la mémoire de ceux „ qui avoient perdu la vie dans le combat; „ que de 5 en 5 ans, on y célébreroit des „ jeux solennels, qui seroient nommés les fêtes de la Liberté; et que les Platéens n'ayant

„ désormais d'autres soins que de faire des
„ vœux pour le salut de la Grèce, seroient
„ regardés comme une nation inviolable, et
„ consacrée à la divinité. „

Onze jours après la bataille *, les vainqueurs marchèrent à Thèbes: ils demandoient aux habitans de leur livrer ceux des citoyens qui les avoient engagés à se soumettre aux Mèdes. Sur le refus des Thébains, la ville fut assiégée; elle couroit risque d'être détruite, si l'un des principaux coupables n'eût été d'avis de se remettre avec ceux de sa faction entre les mains des alliés. Ils se flattoient de pouvoir racheter leur vie par le sacrifice des sommes qu'ils avoient reçues de Mardonius; mais Pausanias, insensible à leurs offres, les fit condamner au dernier supplice.

La bataille de Platée fut donnée le 3 du mois boédromion, dans la seconde année de la soixante-quinzième olympiade **. Le même jour la flotte des Grecs, commandée par Leutychidas, roi de Lacédémone, et par Xanthippe l'Athénien, remporta une victoire signalée sur les Perses, auprès du promontoire de Mycale en Ionie: les peuples de ce canton qui l'avoient appelé à leur secours, s'engagèrent, après le combat, dans la confédération générale.

Telle fut la fin de la guerre de Xerxès, plus connue sous le nom de guerre Médique:

* Le 3 octobre.

** Le 22 septembre de l'année 479 avant J.C. Dodwell in annal. Thucyd. p. 52.

elle avoit duré deux ans; et jamais peut-être dans un si court intervalle de temps, il ne s'est passé de si grandes choses, et jamais aussi de tels évènemens n'ont opéré de si rapides révolutions dans les idées, dans les intérêts, et dans les gouvernemens des peuples. Ils produisirent sur les Lacédémoniens et sur les Athéniens, des effets différens, suivant la diversité de leurs caractères et de leurs institutions. Les premiers ne cherchèrent qu'à se reposer de leurs succès, et laissèrent à peine échapper quelques traits de jalousie contre les Athéniens Ces derniers se livrèrent tout-à-coup à l'ambition la plus effrénée, et se proposèrent à la-fois de dépouiller les Lacédémoniens de la préeminence qu'ils avoient dans la Grèce, et de protéger contre les Perses les Ioniens qui venoient de recouvrer leur liberté.

Les peuples respiroient enfin: les Athéniens se rétablissoient au milieu des débris de leur ville infortunée; ils en relevoient les murailles, malgré les plaintes des alliés qui commençoient à redouter la gloire de ce peuple, malgré les représentations des Lacédémoniens, dont l'avis étoit de démanteler les places de la Grèce, situées hors du Péloponèse, afin que dans une nouvelle invasion, elles ne servissent pas de retraite aux Perses. Thémistocle avoit sçu détourner adroitement l'orage qui, dans cette occasion, menaçoit les Athéniens. Il les avoit engagés de plus à former au Pirée un port entouré d'une enceinte redoutable, à construire tous les ans un certain nombre de galères, à promettre des immunités aux étrangers; et sur-tout aux ouvriers qui viendroient s'établir dans leur ville.

Dans le même temps, les alliés se préparoient à délivrer les villes Grecques où les Perses avoient laissé des garnisons. Une flotte nombreuse, sous les ordres de Pausanias et d'Aristide, obligea l'ennemi d'abandonner l'île de Chypre et la ville de Bysance, située sur l'Hellespont. Ces succès achevèrent de perdre Pausanias, désormais incapable de soutenir le poids de sa gloire.

Ce n'étoit plus ce Spartiate rigide, qui, dans les champs de Platée, insultoit au faste et à la servitude des Mèdes; c'étoit un satrape entièrement subjugué par les mœurs des peuples vaincus, et sans cesse entouré de satellites étrangers qui le rendoient inaccessible. Les alliés, qui n'en obtenoient que des réponses dures et humiliantes, que des ordres impérieux et sanguinaires, se révoltèrent enfin contre une tyrannie, devenue encore plus odieuse par la conduite d'Aristide: ce dernier employoit pour se concilier les esprits, les armes les plus fortes, la douceur et la justice. Aussi vit-on les peuples confédérés proposer aux Athéniens de combattre sous leurs ordres.

Les Lacédémoniens instruits de cette défection, rappelèrent aussi-tôt Pausanias, accusé de vexation envers les alliés, soupçonné d'intelligence avec les Perses. On eut alors des preuves de ses vexations, et on lui ôta le commandement de l'armée; on en eut, quelque temps après, de sa trahison, et on lui ôta la vie. Quelque éclatante que fut cette punition, elle ne ramena point les alliés: ils refusèrent d'obéir au Spartiate Dorcis, qui rem-

plaça Pausanias; et ce général s'étant retiré, les Lacédémoniens délibérèrent sur le parti qu'ils devoient prendre.

Le droit qu'ils avoient de commander les armées combinées des Grecs, étoit fondé sur les titres les plus respectables. Tous les peuples de la Grèce, sans en excepter les Athéniens, l'avoient reconnu jusqu'alors. Sparte en avoit fait usage, non pour augmenter ses domaines, mais pour détruire par tout la tyrannie. La sagesse de ses lois la rendoit souvent l'arbitre des peuples de la Grèce; et l'équité de ses décisions en avoit rangé plusieurs au nombre de ses alliés. Et quel moment encore choisissoit-on pour la dépouiller de sa prérogative? celui où sous la conduite de ses généraux, les Grecs avoient remporté les plus brillantes victoires.

Ces raisons discutées parmi les Spartiates, les remplissoient d'indignation et de fureur. On menaçoit les alliés; on méditoit une invasion dans l'Attique, lorsqu'un sénateur nommé Hétæmaridas, osa représenter aux guerriers dont il étoit entouré, que leurs généraux, après les plus glorieux succès, ne rapportoient dans leur patrie que des germes de corruption; que l'exemple de Pausanias devoit les faire trembler sur le choix de ses successeurs, et qu'il étoit avantageux à la république de céder aux Athéniens l'empire de la mer, et le soin de continuer la guerre contre les Perses.

Ce discours surprit, et calma soudain les esprits. On vit la nation la plus valeureuse de l'univers préférer ses vertus à sa vengeance,

et déposer sa jalousie à la voix de la raison. Le génie de Lycurgue dominoit encore à Sparte. Jamais peut-être elle ne montra plus de courage et de grandeur.

Les Athéniens qui, loin de s'attendre à ce sacrifice, s'étoient préparés à l'obtenir par la voie des armes, admirèrent une modération qu'ils étoient incapables d'imiter; et tandis qu'une nation rivale se dépouilloit d'une partie de sa puissance, ils n'en étoient que plus empressés à se faire assurer par les alliés, le droit honorable de commander les armées navales de la Grèce.

Ce nouveau systême de confédération devoit être justifié par de nouvelles entreprises, et fit éclore de nouveaux projets. On commença par régler les contributions nécessaires pour continuer la guerre contre les Perses. Toutes les nations mirent leurs intérêts entre les mains d'Aristide: il parcourut le continent et les îles, s'instruisit du produit des terres, et fit voir dans ses opérations tant d'intelligence et d'équité, que les contribuables mêmes le regardèrent comme leur bienfaiteur. Dès qu'elles furent terminées, on résolut d'attaquer les Perses.

Les Lacédémoniens ne participèrent point à cette délibération: ils ne respiroient alors que la paix, les Athéniens que la guerre. Cette opposition de vues avoit éclaté plus d'une fois. Après la bataille de Mycale, ceux du Péloponèse, ayant les Lacédémoniens à leur tête, vouloient transporter les peuples de l'Ionie dans le continent de la Grèce, et leur donner les places maritimes que possédoient les nations qui

s'étoient alliées aux Perses. Par ces transmigrations, la Grèce eût été délivrée du soin de protéger les Ioniens, et l'on éloignoit une rupture certaine entre l'Asie et l'Europe. Mais les Athéniens rejetèrent cet avis, sous prétexte que le sort de leurs colonies ne devoit pas dépendre des alliés. Il falloit du moins imprimer une sorte de flétrissure sur les peuples Grecs qui avoient joint leurs troupes à celles de Xerxès, ou qui étoient restés dans l'inaction. Les Lacédémoniens proposèrent de les exclure de l'assemblée des Amphictyons : mais Thémistocle, qui vouloit ménager à sa patrie l'alliance des Argiens, des Thébains et des Thessaliens, représenta qu'en écartant de cette assemblée les nations coupables, deux ou trois villes puissantes y disposeroient à leur gré de tous les suffrages ; il fit tomber la proposition des Lacédémoniens, et s'attira leur haine.

Il avoit mérité celle des alliés, par les exactions et les violences qu'il exerçoit dans les îles de la mer Egée. Une foule de particuliers se plaignoient de ses injustices ; d'autres, des richesses qu'il avoit acquises ; tous, du desir extrême qu'il avoit de dominer. L'envie qui recueilloit les moindres de ses actions et de ses paroles, goûtoit le cruel plaisir de répandre des nuages sur sa gloire. Lui-même la voyoit se flétrir de jour en jour ; et pour en soutenir l'éclat, il s'abaissoit à fatiguer le peuple du récit de ses exploits, sans s'appercevoir qu'il est aussi dangereux qu'inutile, de rappeler des services oubliés : il fit construire auprès de sa maison un temple consacré à *Diane auteur des bons conseils*. Cette inscri-

ption, monument de ceux qu'il avoit donnés aux Athéniens pendant la guerre Médique, parut un reproche, et par conséquent un outrage fait à la nation. Ses ennemis prévalurent : il fut banni *, et se retira dans le Péloponèse ; mais bientôt accusé d'entretenir une correspondance criminelle avec Artaxerxès, successeur de Xerxès, il fut poursuivi de ville en ville, et contraint de se réfugier chez les Perses. Ils honorèrent dans leur vainqueur suppliant, des talens qui les avoient humiliés, mais qui n'étoient plus à craindre. Il mourut plusieurs années après **...

Les Athéniens s'apperçurent à peine de cette perte : ils possédoient Aristide, et Cimon, fils de Miltiade. Cimon réunissoit à la valeur de son père, la prudence de Thémistocle, et presque toutes les vertus d'Aristide dont il avoit étudié les exemples, et écouté les leçons. On lui confia le commandement de la flotte Grecque : il fit voile vers la Thrace, s'empara d'une ville où les Perses avoient une garnison, détruisit les pirates qui infestoient les mers voisines, et porta la terreur dans quelques îles qui s'étoient séparées de la ligue...

Bientôt il sort du Pirée avec 200 galères, auxquelles les alliés en joignent 100 autres : il oblige par sa présence ou par ses armes, les villes de Carie et de Lycie à se déclarer contre

---

* Vers l'an 471. avant J. C.
** Vers l'an 449 avant J. C.

les Perses ; et, ayant rencontré à la hauteur de l'île de Chypre la flotte de ces derniers, composée de deux cents vaisseaux, il en coule à fond une partie, et s'empare du reste : le soir même il arrive sur les côtes de Pamphylie, où les Perses avoient rassemblé une forte armée ; il débarque ses troupes, attaque l'ennemi, le disperse, et revient avec un nombre prodigieux de prisonniers, et quantité de riches dépouilles destinées à l'embellissement d'Athènes.

La conquête de la presqu'île de Thrace suivit de près cette double victoire ; et d'autres avantages remportés pendant plusieurs années, accrurent successivement la gloire des Athéniens, et la confiance qu'ils avoient en leurs forces.

Celles de leurs alliés s'affoiblissoient dans la même proportion. Epuisés par une guerre qui de jour en jour leur devenoit plus étrangère, la plupart refusoient d'envoyer leur contingent de troupes et de vaisseaux. Les Athéniens employèrent d'abord, pour les y contraindre, les menaces et la violence. Mais Cimon, par des vues plus profondes, leur proposa de garder leurs soldats et leur matelots, d'augmenter leurs contributions en argent, et d'envoyer leurs galères qu'il feroit monter par des Athéniens. Par cette politique adroite il les priva de leur marine ; et les ayant plongés dans un funeste repos, il donna tant de supériorité à sa patrie, qu'elle cessa d'avoir des égards pour les alliés. Aristide et Cimon en retinrent quelques-uns par des attentions suivies. Athènes, par ses hauteurs, força les autres à se séparer

de son alliance, et les punit de leur défection en les asservissant.

C'est ainsi qu'elle s'empara des îles de Scyros et de Naxos; et que l'île de Thasos, après un long siège, fut obligée d'abattre les murs de sa capitale, et de livrer aux vainqueurs ses vaisseaux, ses mines d'or, et le pays qu'elle possédoit dans le continent.

Ces infractions étoient manifestement contraires au traité qu'Aristide avoit fait avec les alliés, et dont les plus horribles sermens devoient garantir l'exécution. Mais Aristide lui-même exhorta les Athéniens à détourner sur lui les peines que méritoit leur parjure. Il semble que l'ambition commençoit à corrompre la vertu même.

Athènes étoit alors dans un état de guerre continuel; et cette guerre avoit deux objets; l'un, qu'on publioit à haute voix, consistoit à maintenir la liberté des villes de l'Ionie; l'autre, qu'on craignoit d'avouer, consistoit à la ravir aux peuples de la Grèce.

Les Lacédémoniens, réveillés enfin par les plaintes des alliés, avoient résolu, pendant le siége de Thasos, de faire une diversion dans l'Attique; mais dans le moment de l'exécution, d'affreux tremblemens de terre détruisent Sparte, et font périr sous ses ruines un nombre considérable d'habitans. Les esclaves se révoltent; quelques villes de la Laconie suivent leur exemple, et les Lacédémoniens sont contraints d'implorer le secours de ce peuple dont ils vouloient arrêter les progrès.* Un de ses

* Vers l'an 464 avant J. C.

orateurs lui conseilloit de laisser périr la seule puissance qu'il eût à redouter dans la Grèce ; mais Cimon, convaincu que la rivalité de Sparte étoit plus avantageuse aux Athéniens que leurs conquêtes mêmes, sçut leur inspirer des sentimens plus généreux. Ils joignirent, à diverses reprises leurs troupes à celles des Lacédémoniens ; et ce service important qui devoit unir les deux nations, fit naître entr'elles une haîne qui produisit des guerres funestes. Les Lacédémoniens crurent s'appercevoir que les généraux d'Athènes entretenoient des intelligences avec les révoltés : ils les prièrent de se retirer sous des prétextes plausibles : mais les Athéniens, irrités d'un pareil soupçon, rompirent le traité qui les lioit aux Lacédémoniens depuis le commencement de la guerre Médique, et se hâtèrent d'en conclure un autre avec ceux d'Argos, depuis long-temps ennemis des Lacédémoniens.

Sur ces entrefaites, Inarus, fils de Psammétique, ayant fait soulever l'Egypte contre Artaxerxès, roi de Perse, sollicita la protection des Athéniens *. Le desir d'affoiblir les Perses, et de se ménager l'alliance des Egyptiens, détermina la république encore plus que les offres d'Inarus. Cimon conduisit en Egypte la flotte des alliés, composée de deux cents vaisseaux : elle remonta le Nil, et se joignit à celle des Egyptiens, qui défirent les Perses, et s'emparèrent de Memphis, à l'exception d'un

* Vers l'an 462 avant J. C.

quartier de la ville où s'étoient réfugiés les débris de l'armée Persanne. La révolte des Egyptiens ne fut étouffée que six ans après: la valeur seule des Athéniens et des autres Grecs en prolongea la durée. Après la perte d'une bataille, ils se défendirent pendant seize mois dans une île formée par deux bras du Nil, et la plupart périrent les armes à la main. Il faut observer qu'Artaxerxès, pour obliger les troupes à quitter l'Egypte, avoit vainement tenté d'engager, à force de présens, les Lacédémoniens à faire une irruption dans l'Attique.

Tandis que les Athéniens combattoient au loin pour donner un roi à l'Egypte, ils attaquoient en Europe ceux de Corinthe et d'Epidaure; ils triomphoient des Béotiens et des Sicyoniens; ils dispersoient la flotte du Péloponèse, forçoient les habitans d'Egine à livrer leurs vaisseaux, à payer un tribut, à démolir leurs murailles; ils envoyoient des troupes en Thessalie, pour rétablir Oreste sur le trône de ses pères; ils remuoient sans cesse les peuples de la Grèce par des intrigues sourdes, ou par des entreprises audacieuses; donnant des secours aux uns, forçant les autres à leur en fournir; réunissant à leur domaine les pays qui étoient à leur bienséance; formant des établissemens dans les pays où le commerce les attiroit; toujours les armes à la main; toujours entraînés à de nouvelles expéditions, par une succession rapide de revers et de succès.

Des colonies composées quelquefois de 10,000 hommes, alloient au loin cultiver les terres des vaincus: elles auroient, ainsi que

la multiplicité des guerres, dépeuplé l'Attique. Mais les étrangers abordoient en foule dans ce petit pays, attirés par le décret de Thémistocle qui leur accordoit un asyle, et encore plus par le desir de partager la gloire et le fruit de tant de conquêtes.

Des généraux habiles et entreprenans ne secondoient que trop l'ambition effrénée de la république. Tels étoient Myronidès, qui, dans une seule campagne, s'empara de la Phocide, et de presque toute la Béotie; Tolmidès, qui, vers le même temps, ravagea les côtes du Péloponèse; Périclès, qui commençoit à jeter les fondemens de sa gloire, et qui profitoit des fréquentes absences de Cimon, pour se rendre maître de l'esprit du peuple.

Les Athéniens ne faisoient pas alors directement la guerre à Lacédémone; mais ils exerçoient fréquemment des hostilités contre elle et contre ses alliés. Un jour ils voulurent, de concert avec les Argiens, s'opposer au retour d'un corps de troupes, que des intérêts particuliers avoient attiré du Péloponèse en Béotie. La bataille se donna auprès de la ville de Tanagra *. Les Athéniens furent battus; les Lacédémoniens continuèrent tranquillement leur marche. Les premiers craignirent alors une rupture ouverte. Dans ces occasions, la république rougissoit de ses injustices; et ceux qui la gouvernoient, déposoient leur rivalité. Tous les yeux se tournèrent vers Cimon qu'ils avo-

* Vers l'an 456 avant J. C.

ient exilé quelques années auparavant. Périclès, qui l'avoit fait bannir, se chargea de proposer le décret qui ordonnoit son rappel.

Ce grand homme, honoré de l'estime des Spartiates, et assuré de la confiance des Athéniens, employa tous ses soins pour les ramener à des vues pacifiques, et les engagea du moins à signer une trêve de cinq ans *. Mais, comme les Athéniens ne pouvoient plus supporter le repos, il se hâta de les mener en Chypre; il y remporta de si grands avantages sur les Perses, qu'il contraignit Artaxerxès à demander la paix en suppliant **. Les conditions en furent humiliantes pour le grand roi. Lui-même n'en eût pas dicté d'autres à une peuplade de brigands qui auroit infesté les frontières de son royaume. Il reconnut l'indépendance des villes Grecques de l'Ionie. On stipula que ses vaisseaux de guerre ne pourroient entrer dans les mers de la Grèce, ni ses troupes de terre approcher des côtes, qu'à une distance de trois jours de marche. Les Athéniens, de leur côté, jurèrent de respecter les états d'Artaxerxès.

Telles furent les lois qu'une ville de la Grèce imposoit au plus grand empire du monde. Trente ans auparavant, la résolution qu'elle prit de résister à cette puissance, fut regardée comme un coup de désespoir, et le succès comme un prodige. Cimon ne jouit pas

* L'an 450 avant J. C.
** L'an 449 avant J. C.

long-temps de sa gloire : il finit ses jours en Chypre. Sa mort fut le terme des prospérités des Athéniens : elle le seroit de cette partie de leur histoire, si je n'avois à recueillir quelques traits qui servent à caractériser le siècle où il a vécu.

Réflexions sur le siècle de Thémistocle et d'Aristide.

Lorsque les Perses parurent dans la Grèce ; deux sortes de crainte engagèrent les Athéniens à leur opposer une vigoureuse résistance ; la crainte de l'esclavage, qui dans une nation libre, a toujours produit plus de vertus que les principes de l'institution ; et la crainte de l'opinion publique, qui, chez toutes les nations, supplée souvent aux vertus. La première agissoit d'autant plus sur les Athéniens, qu'ils commençoient à jouir de cette liberté qui leur avoit coûté deux siècles de dissentions. Ils devoient la seconde à leur éducation et à une longue habitude. Il régnoit alors dans les ames cette pudeur qui rougit de la licence, ainsi que de la lâcheté, qui fait que chaque citoyen se renferme dans les bornes de son état ou de ses talens ; qui fait aussi que la loi devient un frein pour l'homme puissant ; la pratique des devoirs, une ressource pour l'homme foible ; et l'estime de ses semblables, un besoin pour tous.

On fuyoit les emplois, parce qu'on en étoit digne ; on n'osoit aspirer aux distinctions, parce que la considération publique suffisoit

pour payer les services rendus à l'État. Jamais on n'a fait de si grandes choses que dans ce siècle; jamais on n'a été plus éloigné de penser que la gloire dût en réjaillir sur quelques citoyens. On éleva des statues en l'honneur de Solon, d'Harmodius et d'Aristogiton; mais ce ne fut qu'après leur mort. Aristide et Thémistocle sauvèrent la république, qui ne leur décerna pas même une couronne de laurier. Miltiade, après la bataille de Marathon, sollicita cet honneur dans l'assemblée du peuple. Un homme se leva, et lui dit: „ Miltiade, „ quand vous repousserez tout seul les barba- „ res, vous aurez tout seul une couronne. „ Peu de temps après, des troupes Athéniennes, sous la conduite de Cimon, remportèrent de grands avantages dans la Thrace; à leur retour, elles demandèrent une récompense; dans les inscriptions qui furent gravées, on fit l'éloge des troupes, et l'on ne cita personne en particulier.

Comme chaque citoyen pouvoit être utile, et n'étoit pas à chaque instant humilié par des préférences injustes, ils savoient tous qu'ils pourroient acquérir une considération personnelle; et, comme les mœurs étoient simples et pures, ils avoient en général cette indépendance et cette dignité qu'on ne perd que par la multitude des besoins et des intérêts.

Je ne citerai point, à l'avantage de ce siècle, l'hommage éclatant que les Athéniens rendirent à la probité d'Aristide; ce fut à la représentation d'une pièce d'Eschyle. L'acteur ayant dit, qu'Amphiaraüs étoit moins jaloux

de paroître homme de bien, que de l'être en effet, tous les yeux se tournèrent rapidement vers Aristide. Une nation corrompue pourroit faire une pareille application: mais les Athéniens eurent toujours plus de déférence pour les avis d'Aristide, que pour ceux de Thémistocle; et c'est ce qu'on ne verroit pas dans une nation corrompue.

Après leurs succès contre les Perses, l'orgueil que donne la victoire se joignit dans leurs cœurs aux vertus qui l'avoient procurée; et cet orgueil étoit d'autant plus légitime, que jamais on ne combattit pour une cause plus juste et plus importante.

Lorsqu'une nation pauvre et vertueuse parvient tout-à-coup à une certaine élévation, il arrive de deux choses l'une; ou que pour conserver sa constitution, elle renonce à toute idée d'agrandissement; et alors elle jouit en paix de sa propre estime, et du respect des autres peuples; c'est ce qui arriva aux Lacédémoniens: ou qu'elle veut, à quelque prix que ce soit, accroître sa puissance; et alors elle devient injuste et oppressive: c'est ce qu'éprouvèrent les Athéniens.

Thémistocle les égara dans la route où il les conduisit. Les autres chefs, loin de modérer leur ardeur, ne parurent attentifs qu'à l'enflammer.

Lors de la seconde invasion des Perses, Miltiade proposa de les combattre en rase campagne. Ce projet étoit digne du vainqueur de Marathon. Celui de Thémistocle fut plus hardi peut-être: il osa conseiller aux Athéniens sa-

voient à peine alors gouverner leurs foibles navires : ils n'étoient point exercés aux combats de mer. On ne pouvoit pas prévoir que Xerxès attaqueroit les Grecs dans un détroit. Enfin, Thémistocle devoit-il se flatter, comme il l'assuroit, qu'à tout événement il s'ouvriroit un passage à travers la flotte ennemie, et transporteroit le peuple d'Athènes dans un pays éloigné? Quoi qu'il en soit, le succès justifia ses vues.

Mais si l'établissement de la marine fut le salut d'Athènes, elle devint bientôt l'instrument de son ambition et de sa perte. Thémistocle, qui vouloit rendre sa nation la plus puissante de la Grèce, pour en être le premier citoyen, fit creuser un nouveau port, construire un plus grand nombre de galères, descendre sur ses flottes les soldats, les ouvriers, les laboureurs, et cette multitude d'étrangers qu'il avoit attirés de tous côtés. Après avoir conseillé d'épargner les peuples du continent, qui s'étoient unis à Xerxès, il attaqua sans ménagement les îles qui avoient été forcées de céder aux Perses; il ravissoit leurs trésors; et, de retour dans sa patrie, il en achetoit des partisans qu'il retenoit et révoltoit par son faste. Cimon et les autres généraux, enrichis par la même voie, étalèrent une magnificence inconnue jusqu'alors : ils n'avoient plus d'autre objet, à l'exemple de Thémistocle, que de concourir à l'agrandissement de la république. Cette idée dominoit dans tous les esprits.

Le peuple, énorgueilli de voir ses généraux mettre à ses pieds les dépouilles et les soumissions volontaires ou forcées des villes réunies à son domaine, se répandoit avec impétuosité sur toutes les mers, et paroissoit sur tous les rivages; il multiplioit des conquêtes qui altéroient insensiblement le caractère de leur valeur nationale. En effet, ces braves soldats qui avoient affronté la mort dans les champs de Marathon et de Platée, servilement employés aux opérations de la manœuvre, ne s'exerçoient le plus souvent, qu'à tenter des descentes avec précaution, qu'à surprendre des villes sans défense, qu'à ravager des terres abandonnées; espèce de guerre qui apprend à calculer ses forces, à n'approcher de l'ennemi qu'en tremblant, à prendre la fuite sans en rougir....

Les mœurs reçurent l'atteinte funeste que le commerce des étrangers, la rivalité de puissance ou de crédit, l'esprit des conquêtes et l'espoir du gain, portent à un gouvernement fondé sur la vertu. Cette foule de citoyens obscurs qui servoient sur les flottes, et auxquels la république devoit des égards, puisqu' elle leur devoit sa gloire, contractèrent dans leur course les vices des pirates; et, devenant tous les jours plus entreprenans, ils dominèrent dans la place publique, et firent passer l'autorité entre les mains du peuple, ce qui arrive presque toujours dans un État où la marine est florissante. Deux ou trois traits montrent avec quelle rapidité les principes de droiture et d'équité s'affoiblirent dans la nation.

Après la bataille de Platée, Thémistocle annonça publiquement qu'il avoit formé un projet important, et dont le succès ne pouvoit être assuré que par le secret le plus impénétrable. Le peuple répondit : „ Qu'Aristide „ en soit le dépositaire, nous nous en rap„ porterons à lui. „ Thémistocle tira ce dernier à l'écart, et lui dit : „ La flotte de nos alliés „ séjourne, sans défiance, dans le port de „ Pagase ; je propose de la brûler, et nous „ sommes les maîtres de la Grèce. „ Athéniens, dit alors Aristide, rien de si utile que le pro„ jet de Thémistocle ; mais rien de si injuste. „ Nous n'en voulons point, s'écria tout d'une voix l'assemblée.

Quelques années après, les Samiens proposèrent aux Athéniens de violer un article du traité qu'on avoit fait avec les alliés. Le peuple demanda l'avis d'Aristide : „ Celui des Sa„ miens est injuste, repondit-il ; mais il est „ utile. „ Le peuple approuva le projet des Samiens. Enfin, après un court intervalle de temps, et sous Periclès, les Athéniens, dans plus d'une occasion, eurent l'insolence d'avouer qu'ils ne connoissoient plus d'autre droit des gens que la force.

SECTION TROISIÈME.

Siècle de Périclès. *

Périclès s'apperçut de bonne heure que sa naissance et ses richesses lui donnoient des droits, et le rendoient suspect. Un autre motif augmentoit ses alarmes. Des vieillards qui avoient connu Pisistrate, croyoient le trouver dans le jeune Périclès; c'étoient, avec les mêmes traits, le même son de voix, et le même talent de la parole: il falloit se faire pardonner cette ressemblance, et les avantages dont elle étoit accompagnée. Périclès consacra ses premières années à l'étude de la philosophie, sans se mêler des affaires publiques, et ne paroissant ambitionner d'autre distinction que celle de la valeur.

Après la mort d'Aristide et l'exil de Thémistocle, Cimon prit les rênes du gouvernement; mais souvent occupé d'expéditions lointaines, il laissoit la confiance des Athéniens flotter entre plusieurs concurrens incapables de la fixer. On vit alors Périclès se retirer de la société, renoncer aux plaisirs, attirer l'attention de la multitude par une démarche lente, un maintien décent, un extérieur modeste et des mœurs irréprochables. Il parut enfin à la tribune, et ses premiers essais étonnèrent les Athéniens. Il devoit à la nature d'être le plus

---

* Depuis l'an 444, jusqu'à l'an 404 avant J.C.

éloquent des hommes, et au travail d'être le premier des orateurs de la Grèce.

Les maîtres célèbres qui avoient élevé son enfance, continuant à l'éclairer de leurs conseils, remontoient avec lui aux principes de la morale et de la politique; son génie s'approprioit leurs connoissances; et de-là, cette profondeur, cette plénitude de lumières, cette force de style qu'il savoit adoucir au besoin, ces graces qu'il ne négligeoit point, qu'il n'affecta jamais, tant d'autres qualités qui le mirent en état de persuader ceux qu'il ne pouvoit convaincre, et d'entraîner ceux mêmes qu'il ne pouvoit ni convaincre, ni persuader.

On trouvoit dans ses discours une majesté imposante, sous laquelle les esprits restoient accablés. C'étoit le fruit de ses conversations avec le philosophe Anaxagore, qui, en lui développant le principe des êtres, et les phénomenes de la nature, sembloit avoir agrandi son ame naturellement élevée.

On n'étoit pas moins frappé de la dextérité avec laquelle il pressoit ses adversaires, et se déroboit à leurs poursuites. Il la devoit au philosophe Zénon d'Elée, qui l'avoit plus d'une fois conduit dans les détours d'une dialectique captieuse, pour lui en découvrir les issues secrettes; aussi l'un des plus grands antagonistes de Périclès, disoit souvent: „ Quand „ je l'ai terrassé, et que je le tiens sous moi, „ il s'écrie qu'il n'est point vaincu, et le „ persuade à tout le monde. „

Périclès connoissoit trop bien sa nation, pour ne pas fonder ses espérances sur le ta-

lent de la parole ; et l'excellence de ce talent, pour n'être pas le premier à le respecter. Avant que de paroître en public, il s'avertissoit en secret qu'il alloit parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens.

Cependant il s'éloignoit le plus qu'il pouvoit de la tribune, parce que, toujours ardent à suivre avec lenteur le projet de son élévation, il craignoit d'effacer, par de nouveaux succès, l'impression des premiers, et de porter trop tôt l'admiration du peuple à ce point, d'où elle ne peut que descendre. On jugea qu'un orateur qui dédaignoit des applaudissemens dont il étoit assuré, méritoit la confiance qu'il ne cherchoit pas, et que les affaires dont il faisoit le rapport, devoient être bien importantes, puisqu'elles le forçoient à rompre le silence.

On conçut une haute idée du pouvoir qu'il avoit sur son ame, lorsqu'un jour que l'assemblée se prolongea jusqu'à la nuit, on vit un simple particulier ne cesser de l'interrompre et de l'outrager, le suivre avec des injures jusque dans sa maison; et Périclès ordonner froidement à l'un de ses esclaves de prendre un flambeau, et de conduire cet homme chez lui.

Quand on vit enfin que par-tout il montroit, non seulement le talent, mais encore la vertu propre à la circonstance; dans son intérieur, la modestie et la frugalité des temps anciens ; dans les emplois de l'administration, un désintéressement et une probité inaltérables ; dans le commandement des armées, l'at-

tention à ne rien donner au hasard, et à risquer plutôt sa réputation que le salut de l'Etat; on pensa qu'une ame qui savoit mépriser les louanges et l'insulte, les richesses, les superfluités et la gloire elle-même, devoit avoir pour le bien public cette chaleur dévorante qui étouffe les autres passions, ou qui du moins les réunit dans un sentiment unique.

Ce fut sur-tout cette illusion qui éleva Périclès; et il sut l'entretenir pendant près de 40 ans, dans une nation éclairée, jalouse de son autorité, et qui se lassoit aussi facilement de son admiration que de son obéissance.

Il partagea d'abord sa faveur avant que de l'obtenir toute entière. Cimon étoit à la tête des nobles et des riches; Périclès se déclara pour la multitude qu'il méprisoit, et qui lui donna un parti considérable. Cimon, qui, par des voies légitimes, avoit acquis dans ses expéditions une fortune immense, l'employoit à décorer la ville, et à soulager les malheureux. Périclès, par la force de son ascendant, disposa du trésor public des Athéniens, et de celui des alliés, remplit Athènes de chef-d'œuvres de l'art, assigna des pensions aux citoyens pauvres, leur distribua une partie des terres conquises, multiplia les fêtes, accorda un droit de présence aux juges, à ceux qui assisteroient aux spectacles et à l'assemblée générale. Le peuple ne voyant que la main qui donnoit, fermoit les yeux sur la source où elle puisoit. Il s'unissoit de plus en plus avec Périclès, qui, pour se l'attacher plus fortement encore, le rendit complice de ses injustices,

et se servit de lui pour frapper ces grands coups qui augmentent le crédit en le manifestant. Il fit bannir Cimon, faussement accusé d'entretenir des liaisons suspectes avec les Lacédémoniens; et sous de frivoles prétextes, il détruisit l'autorité de l'Aréopage, qui s'opposoit avec vigueur à la licence des mœurs et des innovations.

Après la mort de Cimon, Thucydide son beau-frère, tâcha de ranimer le parti chancelant des principaux citoyens. Il n'avoit pas les talens militaires de Périclès; mais aussi habile que lui à manier les esprits, il maintint pendant quelque temps l'équilibre, et finit par éprouver les rigueurs de l'ostracisme ou de l'exil.

Dès ce moment, Périclès changea de systême: il avoit subjugué le parti des riches, en flattant la multitude; il subjugua la multitude, en réprimant ses caprices, tantôt par une opposition invincible, tantôt par la sagesse de ses conseils, ou par les charmes de son éloquence. Tout s'opéroit par ses volontés; tout se faisoit en apparence, suivant les règles établies; et la liberté rassurée par le maintien des formes républicaines, expiroit, sans qu'on s'en apperçut, sous le poids du génie.

Plus la puissance de Périclès augmentoit, moins il prodiguoit son crédit et sa présence. Renfermé dans un petit cercle de parens et d'amis, il veilloit du fond de sa retraite, sur toutes les parties de son gouvernement, tandis qu'on ne le croyoit occupé qu'à pacifier ou bouleverser la Grèce. Les Athéniens, dociles

au mouvement qui les entraînoît, en respectoient l'auteur, parce qu'ils le voyoient rarement implorer leurs suffrages; et aussi excessifs dans leurs expressions que dans leurs sentimens, ils ne représentoient Périclès que sous les traits du plus puissant des dieux. Faisoit-il entendre sa voix dans les occasions essentielles? on disoit que Jupiter lui avoit confié les éclairs et la foudre. N'agissoit-il dans les autres que par le ministere de ses créatures? on se rappeloit que le souverain des cieux laissoit à des génies subalternes, les détails du gouvernement de l'univers. . . . . . .

Périclès étendit, par des victoires éclatantes, les domaines de la république: mais quand il vit la puissance des Athéniens à une certaine élévation, il crut que ce seroit une honte de la laisser s'affoiblir, et un malheur de l'augmenter encore. Cette vue dirigea toutes ses opérations; et le triomphe de sa politique fut d'avoir, pendant si long-temps, retenu les Athéniens dans l'inaction, leurs alliés dans la dépendance, et ceux de Lacédémone dans le respect. . . . .

Les Athéniens pénétrés du sentiment de leurs forces, de ce sentiment qui, dans les rangs élevés, produit la hauteur et l'orgueil, dans la multitude, l'insolence et la férocité, ne se bornoient plus à dominer sur la Grèce; ils méditoient la conquête de l'Egypte, de Carthage, de la Sicile et de l'Etrurie. Périclès leur laissoit exhaler ces vastes projets, et n'en étoit que plus attentif aux démarches des alliés d'Athènes. I

La république brisoit successivement les liens de l'égalité, qui avoient formé leur confédération : elle appesantissoit sur eux un joug plus humiliant que celui des barbares ; parce qu'en effet l'on s'accoutume plus aisément à la violence qu'à l'injustice. Entre autres sujets de plainte, les alliés reprochèrent aux Athéniens d'avoir employé à l'embellissement de leur ville, les sommes d'argent qu'ils accordoient tous les ans pour faire la guerre aux Perses. Périclès répondit que les flottes de la république mettoient ses alliés à l'abri des insultes des barbares, et qu'elle n'avoit point d'autre engagement à remplir. A cette réponse, l'Eubée, Samos et Byzance se soulevèrent ; mais bientôt après, l'Eubée rentra sous l'obéissance des Athéniens, Byzance leur apporta le tribut ordinaire ; Samos, après une vigoureuse résistance, les indemnisa des frais de la guerre, livra ses vaisseaux, démolit ses murailles, et donna des ôtages.

La ligue du Péloponèse vit, dans cet exemple de vigueur, une nouvelle preuve du despotisme que les Athéniens exerçoient sur leurs alliés, et qu'ils feroient un jour éprouver à leurs ennemis. Depuis long-temps alarmée de leurs progrès rapides, nullement rassurée par les traités qu'elle avoit faits avec eux, et qu'on avoit confirmés par une trève de trente ans *, elle auroit plus d'une fois arrêté le cours de

* L'an 445 avant J. C. Dodwell. in annal. Thucyd. pag. 104.

leurs victoires, si elle avoit pu vaincre l'extrême répugnance des Lacédémoniens pour toute espèce de guerre.

Telle étoit la disposition des esprits, parmi les nations de la Grèce. Périclès étoit odieux aux unes, redoutable à toutes. Son règne, car c'est le nom qu'on peut donner à son administration, n'avoit point été ébranlé par les cris de l'envie, et encore moins par les satires, ou les plaisanteries qu'on se permettoit contre lui sur le théâtre, ou dans la société. Mais à cette espèce de vengeance qui console le peuple de sa foiblesse, succédèrent à la fin des murmures sourds, et mêlés d'une inquiétude sombre, qui présageoient une révolution prochaine. Ses ennemis n'osant l'attaquer directement, essayèrent leurs armes contre ceux qui avoient mérité sa protection ou son amitié.

Phidias, chargé de la direction des superbes monumens qui décorent Athènes, fut dénoncé pour avoir soustrait une partie de l'or dont il devoit enrichir la statue de Minerve: il se justifia, et ne périt pas moins dans les fers. Anaxagore, le plus religieux peut-être des philosophes, fut traduit en justice, pour crime d'impiété, et obligé de prendre la fuite. L'épouse, la tendre amie de Périclès, la célèbre Aspasie, accusée d'avoir outragé la religion par ses discours, et les mœurs par sa conduite, plaida sa cause elle-même; et les larmes de son époux la dérobèrent à peine à la sévérité des juges.

Ces attaques n'étoient que le prélude de celles qu'il auroit essuyées, lorsqu'un événe-

ment imprévu releva ses espérances, et raffermit son autorité.

Guerre du Péloponèse.

Corcyre faisoit depuis quelques années, la guerre à Corinthe, dont elle tire son origine. Suivant le droit public de la Grèce, une puissance étrangère ne doit point se mêler des différends élevés entre une métropole et sa colonie. Mais il étoit de l'intérêt des Athéniens de s'attacher un peuple dont la marine étoit florissante, et qui pouvoit, par sa position, favoriser le passage de leurs flottes en Sicile et en Italie. Ils le reçurent dans leur alliance, et lui envoyèrent des secours. Les Corinthiens publièrent que les Athéniens avoient rompu la trêve.

Potidée, autre colonie des Corinthiens, avoit embrassé le parti des Athéniens. Ces derniers soupçonnant sa fidélité, lui ordonnèrent, non-seulement de leur donner des ôtages, mais encore de démolir ses murailles, et de chasser les magistrats, que, suivant l'usage, elle recevoit tous les ans de sa métropole. Potidée se joignit à la ligue du Péloponèse; et les Athéniens l'assiégèrent.

Quelque temps auparavant, les Athéniens avoient, sous quelques légers prétextes, interdit l'entrée de leurs ports et de leurs marchés à ceux de Mégare, alliés de Lacédémone. D'autres villes gémissoient sur la perte de leurs lois et de leur liberté.

Corinthe qui vouloit susciter une guerre générale, épousa leurs querelles, et sut les engager à demander une satisfaction éclatante aux Lacédémoniens, chefs de la ligue du Péloponèse. Les députés de ces différentes villes arrivent à Lacédémone : on les assemble ; ils exposent leurs griefs, avec autant d'aigreur que de véhémence ; ils disent ce qu'ils ont souffert, ce qu'ils ont à craindre, tout ce que prescrit une juste vengeance, tout ce qu'inspirent la jalousie et la haine. Quand les esprits sont disposés à recevoir de plus fortes impressions, un des ambassadeurs de Corinthe prend la parole, et reproche aux Lacédémoniens cette bonne foi qui ne leur permet pas de soupçonner la mauvaise foi des autres; cette modération dont on leur fait un mérite, et qui les rend si indifférens aux intérêts des puissances voisines. „ Combien de fois vous avons „ nous avertis des projets des Athéniens ? et „ qu'est-il nécessaire de vous les rappeler en„ core? Corcyre dont la marine pouvoit, dans „ l'occasion, si bien seconder nos efforts, est „ entrée dans leur alliance ; Potidée, cette pla„ ce qui assuroit nos possessions dans la Thra„ ce, va tomber entre leurs mains. Nous n'ac„ cusons que vous de nos pertes ; vous qui, „ après la guerre des Mèdes, avez permis à „ nos ennemis de fortifier leur ville, et d'éten„ dre leurs conquêtes ; vous qui êtes les pro„ tecteurs de la liberté, et qui, par votre si„ lence, favorisez l'esclavage ; vous qui déli„ bérez, quand il faut agir, et qui ne son„ gez à votre défense, que quand l'ennemi

„ tombe sur vous avec toutes ses forces. Nous
„ nous en souvenons encore : les Mèdes sortis
„ du fond de l'Asie avoient traversé la Grèce,
„ et pénétré jusqu'au Péloponèse, que vous
„ étiez tranquilles dans vos foyers. Ce n'est
„ pas contre une nation éloignée, que vous
„ aurez à combattre ; mais contre un peuple
„ qui est à votre porte, contre ces Athéniens
„ dont vous n'avez jamais connu, dont vous
„ ne connoissez pas encore les ressources et
„ le caractère. Esprits ardens à former des
„ projets ; habiles à les varier dans les occa-
„ sions ; si prompts à les exécuter, que pos-
„ séder et désirer est pour eux la même cho-
„ se ; si présomptueux, qu'ils se croient dé-
„ pouillés des conquêtes qu'ils n'ont pu faire ;
„ si avides, qu'ils ne se bornent jamais à cel-
„ les qu'ils ont faites ; nation courageuse et
„ turbulente, dont l'audace s'accroit par le
„ danger, et l'espérance par le malheur ; qui
„ regarde l'oisiveté comme un tourment, et
„ que les dieux irrités ont jetée sur la terre,
„ pour n'être jamais en repos, et n'y jamais
„ laisser les autres.

„ Qu'opposez-vous à tant d'avantages ?
„ des projets au-dessous de vos forces, la
„ méfiance dans les resolutions les plus sages,
„ la lenteur dans les opérations, le découra-
„ gement aux moindres revers, la crainte d'é-
„ tendre vos domaines, la négligence à les
„ conserver. Tout, jusqu'à vos principes, est
„ aussi nuisible au repos de la Grèce, qu'à
„ votre sûreté. N'attaquer personne, se met-
„ tre en état de n'être jamais attaqué ; ces

„ moyens ne vous paroissent pas toujours suf-
„ fisans pour assurer le bonheur d'un peuple :
„ vous voulez qu'on ne repousse l'insulte, que
„ lorsqu'il n'en résulte absolument aucun pré-
„ judice pour la patrie : maxime funeste, et
„ qui, adoptée des nations voisines, vous ga-
„ rantiroit à peine de leurs invasions.

„ O Lacédémoniens ! votre conduite se
„ ressent trop de la simplicité des premiers
„ siècles. Autre temps, autres mœurs, autre
„ système. L'immobilité des principes ne con-
„ viendroit qu'à une ville qui jouiroit d'une
„ paix éternelle ; mais dès que, par ses rap-
„ ports avec les autres nations, ses intérêts
„ deviennent plus compliqués, il lui faut une
„ politique plus raffinée. Abjurez donc, à l'e-
„ xemple des Athéniens, cette droiture qui ne
„ sait pas se prêter aux événemens ; sortez de
„ cette indolence qui vous tient renfermés dans
„ l'enceinte de vos murs ; faites une irruption
„ dans l'Attique ; ne forcez pas des alliés, des
„ amis fidèles, à se précipiter entre les bras
„ de vos ennemis ; et placés à la tête des na-
„ tions du Péloponèse, montrez-vous dignes
„ de l'empire que nos pères déférèrent à vos
„ vertus. „

Des députés Athéniens, que d'autres affaires avoient amenés à Lacédémone, demandèrent à parler, non pour répondre aux accusations qu'ils venoient d'entendre ; les Lacédémoniens n'étoient pas leurs juges : ils vouloient seulement engager l'assemblée à suspendre une décision qui pouvoit avoir des suites cruelles.

Ils rappelèrent avec complaisance les ba-

tailles de Marathon et de Salamine. C'étoient les Athéniens qui les avoient gagnées, qui avoient chassé les barbares, qui avoient sauvé la Grèce. Un peuple capable de si grandes choses, méritoit sans doute des égards. L'envie lui fait un crime aujourd'hui de l'autorité qu'il exerce sur une partie des nations Grecques; mais c'est Lacédémone qui la lui a cédée: il la conserve, parce qu'il ne pourroit l'abandonner sans danger: cependant il préfère, en l'exerçant, la douceur à la sévérité; et s'il est obligé d'employer quelquefois la rigueur, c'est que le plus foible ne peut être retenu dans la dépendance que par la force. „ Que Lacédé„ mone cesse d'écouter les plaintes injustes des „ alliés d'Athènes, et la jalouse fureur de ses „ propres alliés: qu'avant de prendre un par„ ti, elle réfléchisse sur l'importance des in„ térêts qu'on va discuter, sur l'incertitude „ des événemens auxquels on va se soumet„ tre. Loin cette ivresse qui ne permet aux „ peuples d'écouter la voix de la raison, que „ lors-qu'ils sont parvenus au comble de leurs „ maux; qui fait que toute guerre finit par „ où elle devroit commencer. Il en est temps „ encore; nous pouvons terminer nos diffé„ rends à l'amiable, ainsi que le prescrivent „ les traités: mais si, au mépris de vos ser„ mens, vous rompez la trève, nous pren„ drons à témoins les dieux vengeurs du par„ jure, et nous nous préparerons à la plus „ vigoureuse défense. „

Ce discours fini, les ambassadeurs sortirent de l'assemblée; et le roi Archidamus, qui

joignoit une longue expérience à une profonde sagesse, s'appercevant, à l'agitation des esprits, que la guerre étoit inévitable, voulut du moins en retarder le moment.

„ Peuple de Lacédémone, dit-il, j'ai été „ témoin de beaucoup de guerres, ainsi que „ plusieurs d'entre vous; et je n'en suis que „ plus porté à craindre celle que vous allez „ entreprendre. Sans préparatifs et sans ressource, vous voulez attaquer une nation exer- „ cée dans la marine, redoutable par le nom- „ bre de ses soldats et de ses vaisseaux, ri- „ che des productions de son pays, et des „ tributs de ses alliés. Qui peut vous inspirer „ cette confiance? Est-ce votre flotte? mais „ quel temps ne faudroit-il pas pour la réta- „ blir? Est-ce l'état de vos finances? mais nous „ n'avons point de trésor public, et les par- „ ticuliers sont pauvres. Est-ce l'espérance de „ détacher les alliés d'Athènes? mais comme la „ plupart sont des insulaires, il faudroit être „ maître de la mer, pour exciter et entrete- „ nir leur défection. Est-ce le projet de rava- „ ger les plaines de l'Attique, et de terminer „ cette grande querelle dans une campagne? „ eh! pensez-vous que la perte d'une moisson, „ si facile à réparer dans un pays où le com- „ merce est florissant, engagera les Athéniens „ à vous demander la paix? Ah! que je crains „ plutôt que nous ne laissions cette guerre à „ nos enfans, comme un malheureux hérita- „ ge! Les hostilités des villes et des particu- „ liers sont passagères; mais quand la guer- „ re s'allume entre deux puissans états, il est

„ aussi difficile d'en prévoir les suites, que „ d'en sortir avec honneur.

„ Je ne suis pas d'avis de laisser nos al„ liés dans l'oppression ; je dis seulement qu'a„ vant de prendre les armes, nous devons en„ voyer des ambassadeurs aux Athéniens, et „ entamer une négociation. Ils viennent de „ nous proposer cette voie ; et ce seroit une „ injustice de la refuser. Dans l'intervalle, „ nous nous adresserons aux nations de la „ Grèce, et, puisque la nécessité l'exige, aux „ barbares, eux-mêmes, pour avoir des secours „ en argent et en vaisseaux : si les Athéniens „ rejettent nos plaintes, nous les réitérerons „ après deux ou trois ans de préparatifs ; et „ peut-être les trouverons nous alors plus do„ ciles.

„ La lenteur qu'on nous attribue, a tou„ jours fait notre sûreté : jamais les éloges ni „ les reproches ne nous ont portés à des en„ treprises téméraires. Nous ne sommes pas as„ sez habiles pour rabaisser, par des discours „ éloquens, la puissance de nos ennemis ; mais „ nous savons que pour nous mettre à portée „ de les vaincre, il faut les estimer, juger de „ leur conduite par la nôtre, nous prémunir „ contre leur prudence, ainsi que contre leur „ valeur, et moins compter sur leurs fautes, „ que sur la sagesse de nos précautions. Nous „ croyons qu'un homme ne diffère pas d'un „ autre homme ; mais que le plus redoutable „ est celui qui, dans les occasions critiques, „ se conduit avec plus de prudence et de lu„ mières.

„ Ne nous départons jamais des maximes
„ que nous avons reçues de nos pères, et qui
„ ont conservé cet état. Délibérez à loisir ;
„ qu'un instant ne décide pas de vos biens,
„ de votre gloire, du sang de tant de cito-
„ yens, de la destinée de tant de peuples ;
„ laissez entrevoir la guerre, et ne la décla-
„ rez pas ; faites vos préparatifs, comme si
„ vous n'attendiez rien de vos négociations ;
„ et pensez que ces mesures sont les plus uti-
„ les à votre patrie, et les plus propres à in-
„ timider les Athéniens „.

Les réflexions d'Archidamus auroient peut-être arrêté les Lacédémoniens, si, pour en détourner l'effet, Sthénélaïdas, un des éphores, ne se fût écrié sur-le-champ.

„ Je ne comprends rien à l'éloquence ver-
„ beuse des Athéniens ; ils ne tarissent pas
„ sur leur éloge, et ne disent pas un mot
„ pour leur défense. Plus leur conduite fut ir-
„ réprochable dans la guerre des Mèdes, plus
„ elle est honteuse aujourd'hui ; et je les dé-
„ clare doublement punissables, puisqu'ils éto-
„ ient vertueux, et qu'ils ont cessé de l'être.
„ Pour nous, toujours les mêmes, nous ne
„ trahirons point nos alliés, et nous les dé-
„ fendrons avec la même ardeur qu'on les at-
„ taque. Au reste, il ne s'agit pas ici de di-
„ scours et de discussions ; ce n'est point par
„ des paroles que nos alliés ont été outragés.
„ La vengeance la plus prompte ; voilà ce qui
„ convient à la dignité de Sparte. Et qu'on
„ ne dise pas que nous devons délibérer, après
„ avoir reçu une insulte. C'étoit aux autres à

„ délibérer long-temps avant que de nous in-
„ sulter. Opinez donc pour la guerre, ô La-
„ cédémoniens ! et pour mettre enfin des bor-
„ nes aux injustices et à l'ambition des Athé-
„ niens, marchons, avec la protection des
„ dieux, contre ces oppresseurs de la liberté „.

Il dit, et sur-le-champ appela le peuple aux suffrages. Plusieurs des assistans furent de l'avis du roi : le plus grand nombre décida que les Athéniens avoient rompu la trève; et il fut résolu de convoquer une diète générale, pour prendre une dernière résolution.

Tous les députés étant arrivés, on mit de nouveau l'affaire en délibération, et la guerre fut décidée, à la pluralité des voix. Cependant, comme rien n'étoit prêt encore, on chargea les Lacédémoniens d'envoyer des députés aux Athéniens, et de leur déférer les plaintes de la ligue du Péloponèse.

La première ambassade n'eut pour objet que d'obtenir l'éloignement de Périclès, ou de le rendre odieux à la multitude. Les ambassadeurs prétextèrent des raisons étrangères aux différends dont il s'agissoit, et qui ne firent aucune impression sur les Athéniens.

De nouveaux députés offrirent de continuer la trève : ils proposèrent quelques conditions, et se bornèrent enfin à demander la révocation du décret qui interdisoit le commerce de l'Attique aux habitans de Mégare. Périclès répondit que les lois ne leur permettoient pas d'ôter le tableau sur lequel on avoit inscrit ce décret. „ Si vous ne le pouvez ôter,
„ dit un des ambassadeurs, tournez-le seule-

„ ment; vos lois ne vous le défendent pas „.

Enfin, dans une troisième ambassade, les députés se contentèrent de dire: „ Les Lacé-
„ démoniens desirent la paix, et ne la font
„ dépendre que d'un seul point. Permettez aux
„ villes de la Grèce de se gouverner suivant
„ leurs lois „. Cette dernière proposition fut discutée, ainsi que les précédentes, dans l'assemblée du peuple: Comme les avis étoient partagés, Périclès se hâta de monter à la tribune. Il représenta que suivant les traités, les différends élevés entre les villes contractantes, devoient être discutés par des voies pacifiques; et qu'en attendant chacune devoit jouir de ce qu'elle possédoit. „ Au mépris de cette
„ décision formelle, dit Périclès, les Lacédé-
„ moniens nous signifient impérieusement leurs
„ volontés; et ne nous laissant que le choix
„ de la guerre ou de la soumission, ils nous
„ ordonnent de renoncer aux avantages que
„ nous avons remportés sur leurs alliés. Ne
„ publient-ils pas que la paix dépend unique-
„ ment du décret porté contre Mégare? et plu-
„ sieurs d'entre vous ne s'écrient-ils pas qu'un
„ si foible sujet ne doit pas nous engager à
„ prendre les armes? Athéniens, de telles of-
„ fres ne sont qu'un piège grossier: il faut les
„ rejeter, jusqu'à ce qu'on traite avec nous
„ d'égal à égal. Toute nation qui prétend di-
„ cter des lois à une nation rivale, lui propo-
„ se des fers. Si vous cédiez sur un seul point,
„ on croiroit vous avoir fait trembler; et, dès
„ ce moment, on vous imposeroit des condi-
„ tions plus humiliantes.

„ Et que pouvez-vous craindre aujour-
„ d'hui de cette foule de nations qui diffèrent
„ autant d'origine que de principes? Quelle
„ lenteur dans la convocation de leurs diètes !
„ quelle confusion dans la discussion de leurs
„ intérêts ! Elles s'occupent un moment du bien
„ général ; le reste du temps, de leurs avan-
„ tages particuliers. Celles-ci ne songent qu'à
„ leur vengeance ; celles-là, qu'à leur sûreté;
„ et presque toutes, se reposant les unes sur
„ les autres du soin de leur conservation, cou-
„ rent, sans s'en appercevoir, à leur perte com-
„ mune „.

Périclès montroit ensuite que les alliés du Péloponèse, n'étant pas en état de faire plusieurs campagnes, le meilleur moyen de les réduire étoit de les lasser, et d'opposer une guerre de mer à une guerre de terre. „ Ils feront
„ des invasions dans l'Attique; nos flottes rava-
„ geront leurs côtes : ils ne pourront réparer
„ leurs pertes, tandis que nous aurons des cam-
„ pagnes à cultiver, soit dans les îles soit dans le
„ continent. L'empire de la mer donne tant de
„ supériorité, que si vous étiez dans une île,
„ aucune puissance n'oseroit vous attaquer. Ne
„ considérez plus Athènes que comme une pla-
„ ce forte, et séparée en quelque façon de la
„ terre ; remplissez de soldats les murs qui la
„ défendent, et les vaisseaux qui sont dans
„ ses ports. Que le territoire qui l'entoure vous
„ soit étranger, et devienne sous vos yeux la
„ proie de l'ennemi. Ne cédez point à l'ardeur
„ insensée d'opposer votre valeur à la supé-
„ riorité du nombre. Une victoire attireroit

„ bientôt sur vos bras de plus grandes armées ; „ une défaite porteroit à la révolte ces alliés „ que nous ne contenons que par la force. Ce „ n'est pas sur la perte de vos biens qu'il fau„ droit pleurer, c'est sur celle des soldats que „ vous exposeriez dans une bataille. Ah! si je „ pouvois vous persuader, je vous propose„ rois de porter à l'instant même le fer et la „ flamme dans nos campagnes, et dans les mai„ sons dont elles sont couvertes; et les La„ cédémoniens apprendroient à ne plus les re„ garder comme les gages de notre servitude.

„ J'aurois d'autres garans de la victoire à „ vous présenter, si j'étois assuré que dans la „ crainte d'ajouter de nouveaux dangers à ceux „ de la guerre, vous ne chercherez point à „ combattre pour conquérir; car j'appréhende „ plus vos fautes, que les projets de l'ennemi.

„ Il faut maintenant répondre aux dépu„ tés; 1.° que les Mégariens pourront commer„ cer dans l'Attique, si les Lacédémoniens ne „ nous interdisent plus, ainsi qu'à nos alliés, „ l'entrée de leur ville: 2.° que les Athéniens „ rendront aux peuples qu'ils ont soumis, la „ liberté dont ils jouissoient auparavant, si les „ Lacédémoniens en agissent de même à l'égard „ des villes de leur dépendance: 3.° que la li„ gue d'Athènes offre encore à celle du Pélo„ ponèse, de terminer à l'amiable les différends „ qui les divisent actuellement „.

Après cette réponse, les ambassadeurs de Lacédémone se retirèrent; et de part et d'autre on s'occupa des préparatifs de la guerre la plus longue et la plus funeste qui ait ja-

mais désolé la Grèce *. Elle dura vingt-sept ans ; elle eut pour principe l'ambition des Athéniens, et la juste crainte qu'ils inspirèrent aux Lacédémoniens et à leurs alliés. Les ennemis de Périclès l'accusèrent de l'avoir suscitée. Ce qui paroit certain, c'est qu'elle fut utile au rétablissement de son autorité.

Les Lacédémoniens avoient pour eux les Béotiens, les Phocéens, les Locriens, ceux de Mégare, d'Ambracie, de Leucade, d'Anactorium, et tout le Péloponèse, excepté les Argiens qui observèrent la neutralité.

Du côté des Athéniens étoient les villes Grecques situées sur les côtes de l'Asie, celles de la Thrace et de l'Hellespont, presque toute l'Acarnanie, quelques autres petits peuples, et tous les insulaires, excepté ceux de Mélos et de Théra. Outre ces secours, ils pouvoient eux mêmes fournir à la ligue 13,000 soldats pesamment armés, 1200 hommes de cheval, 1600 archers à pied, et 300 galères ; 16,000 hommes choisis parmi les citoyens trop jeunes ou trop vieux, et parmi les étrangers établis dans Athènes, furent chargés de défendre les murs de la ville, et les forteresses de l'Attique.

Six mille talens ** étoient déposés dans la citadelle. On pouvoit, en cas de besoin, s'en ménager plus de 500 encore ***, par la fonte

* Au printemps de l'année 431. avant J. C.

** Trente-deux millions quatre cents mille livres.

*** Deux millions sept cents mille livres.

des vases sacrés, et par d'autres ressources que Périclès faisoit envisager au peuple.

Telles étoient les forces des Athéniens, lorsque Archidamus, roi de Lacédémone, s'étant arrêté à l'isthme de Corinthe, reçut de chaque ville confédérée du Péloponèse, les deux tiers des habitans en état de porter les armes, et s'avança lentement vers l'Attique, à la tête de 60,000 hommes. Il voulut renouer la négociation; et dans cette vue, il envoya un ambassadeur aux Athéniens, qui refusèrent de l'entendre, et le firent sortir à l'instant même des terres de la république. Alors Archidamus ayant continué sa marche, se répandit, au temps de la moisson, dans les plaines de l'Attique. Les malheureux habitans s'en étoient retirés à son approche; ils avoient transporté leurs effets à Athènes, où la plupart n'avoient trouvé d'autre asyle que les temples, les tombeaux, les tours des remparts, les cabanes les plus obscures, les lieux les plus déserts. Aux regrets d'avoir quitté leurs anciennes et paisibles demeures, se joignoit la douleur de voir au loin leurs maisons consumées par les flammes, et leurs récoltes abandonnées au fer de l'ennemi.

Les Athéniens, contraints de supporter des outrages qu'aggravoit le souvenir de tant de glorieux exploits, se consumoient en cris d'indignation et de fureur contre Périclès, qui tenoit leur valeur enchaînée. Pour lui, n'opposant que le silence aux prières et aux menaces, il faisoit partir une flotte de 100 voiles pour le Péloponèse, et réprimoit les cla-

mœurs publiques, par la seule force de son caractère.

Archidamus ne trouvant plus de subsistance dans l'Attique, ramena ses troupes chargées de butin dans le Péloponèse: elles se retirèrent chez elles, et ne reparurent plus pendant le reste de l'année. Après leur retraite, Périclès envoya contre les Locriens une escadre qui obtint quelques avantages. La grande flotte, après avoir porté la désolation sur les côtes du Péloponèse, prit à son retour l'île d'Egine; et bientôt après, les Athéniens marchèrent en corps de nation contre ceux de Mégare, dont ils ravagèrent le territoire. L'hiver suivant, ils honorèrent par des funérailles publiques, ceux qui avoient péri les armes à la main; et Périclès releva leur gloire dans un discours éloquent. Les Corinthiens armèrent 40 galères, firent une descente en Acarnanie, et se retirèrent avec perte. Ainsi se termina la première campagne.

Celles qui la suivirent, n'offrent de même qu'une continuité d'actions particulières, de courses rapides, d'entreprises qui semblent étrangères à l'objet qu'on se proposoit de part et d'autre. Comment des peuples si guerriers et si voisins; animés par une ancienne jalousie, et des haînes récentes, ne songeoient-ils qu'à se surprendre, à s'éviter, à partager leurs forces, et par une foule de diversions sans éclat ou sans danger, à multiplier et prolonger les malheurs de la guerre? C'est parce que cette guerre ne devoit pas se conduire sur le même plan que les autres. . . . .

La ligue du Péloponèse étoit si supérieure en troupes de terre, que les Athéniens ne pouvoient risquer une action générale, sans s'exposer à une perte certaine. Mais les peuples qui formoient cette ligue, ignoroient l'art d'attaquer les places : ils venoient d'échouer devant une petite forteresse de l'Attique ; et ils ne s'emparèrent ensuite de la ville de Platée en Béotie, défendue par une foible garnison, qu'après un blocus qui dura près de deux ans, et qui força les habitans à se rendre, faute de vivres. Comment se seroient-ils flattés de prendre d'assaut, et de reduire à la famine une ville telle qu'Athènes, qui pouvoit être défendue par 30,000 hommes, et qui, maîtresse de la mer, en tiroit aisément les subsistances dont elle avoit besoin ?

Ainsi les ennemis n'avoient d'autre parti à prendre, que de venir détruire les moissons de l'Attique ; et c'est ce qu'ils pratiquèrent dans les premières années : mais ces incursions devoient être passagères, parce qu'étant très-pauvres, et uniquement occupés des travaux de la campagne, ils ne pouvoient rester long-temps les armes à la main, et dans un pays éloigné. Dans la suite, ils résolurent d'augmenter le nombre de leurs vaisseaux ; mais il leur fallut bien des années pour apprendre à manœuvrer, et acquérir cette expérience que 50 ans d'exercice avoient à peine procurée aux Athéniens. L'habileté de ces derniers étoit si reconnue au commencement de la guerre, que leurs moindres escadres ne craignoient pas d'attaquer les plus grandes flottes du Péloponése.

Dans la septième année de la guerre *, les Lacédémoniens, pour sauver 420 de leurs soldats que les Athéniens tenoient assiégés dans une île, demandèrent la paix, et livrèrent environ 60 galères qu'on devoit leur rendre, si les prisonniers n'étoient pas délivrès. Ils ne le furent point ; et les Athéniens ayant gardé les vaisseaux, la marine du Péloponèse fut détruite. Divers incidens en retardèrent le rétablissement, jusqu'à la vingtième année de la guerre, que le roi de Perse s'obligea, par des promesses et par des traités, de pourvoir à son entretien. Alors la ligue de Lacédémone couvrit la mer de ses vaisseaux. Les deux nations rivales s'attaquèrent plus directement ; et après une alternative de succès et de revers, la puissance de l'une succomba sous celle de l'autre.

De leur côté, les Athéniens n'étoient pas plus en état, par le nombre de leurs vaisseaux, de donner la loi à la Grèce, que leurs ennemis ne l'étoient par le nombre de leurs troupes. S'ils paroissoient avec leurs flottes dans les lieux où ceux du Péloponèse avoient des possessions, leurs efforts se bornoient à dévaster un canton, à s'emparer d'une ville sans défense, à lever des contributions, sans oser pénétrer dans les terres. Falloit-il assiéger une place forte dans un pays éloigné, quoiqu'ils eussent plus de ressources que les Lacédémoniens, la lenteur des opérations épuisoit leurs finances, et le petit nombre de troupes qu'ils

* Vers l'an 424 avant J. C.

pouvoient employer. La prise de Potidée leur coûta beaucoup de soldats, deux ans et demi de travaux, et deux mille talens *.

Ainsi, par l'extrême diversité des forces, et leur extrême disproportion, la guerre devoit traîner en longueur. C'est ce qu'avoient prévu les deux plus habiles politiques de la Grèce, Archidamus et Périclès, avec cette différence que le premier en concluoit que les Lacédémoniens devoient la craindre, et le second, que les Athéniens devoient la desirer.

Il étoit aisé de prévoir aussi que l'incendie éclateroit, s'éteindroit, se rallumeroit par intervalles chez tous les peuples. Comme des intérêts contraires séparoient des villes voisines; que les unes, au moindre prétexte, se détachoient de leur confédération: que les autres restoient abandonnées à des factions que fomentoient sans cesse Athènes et Lacédémone, il arriva que la guerre se fit de nation à nation, dans une même province; de ville à ville dans une même nation; de parti à parti, dans une même ville.

Thucydide, Xénophon, et d'autres auteurs célèbres ont décrit les malheurs que causèrent ces longues et funestes dissentions. Sans suivre des détails qui n'intéressent aujourd'hui que les peuples de la Grèce, je rapporterai quelques uns des événemens qui regardent plus particulièrement les Athéniens.

Au commencement de la seconde année,

* Dix millions huit cents mille livres.

les ennemis revinrent dans l'Attique, et la peste se déclara dans Athènes. Jamais ce fléau terrible ne ravagea tant de climats. Sorti de l'Ethiopie, il avoit parcouru l'Egypte, la Lybie, une partie de la Perse, l'île de Lemnos, et d'autres lieux encore. Un vaisseau marchand l'introduisit sans doute au Pirée, où il se manifesta d'abord ; de-là il se répandit avec fureur dans la ville, et sur-tout dans ces demeures obscures et malsaines, où les habitans de la campagne se trouvoient entassés.

Le mal attaquoit successivement toutes les parties du corps : les symptômes en étoient effrayans, les progrès rapides, les suites presque toujours mortelles. Dès les premières atteintes, l'ame perdoit ses forces ; le corps sembloit en acquérir de nouvelles ; et c'étoit un cruel supplice de résister à la maladie, sans pouvoir résister à la douleur. Les insomnies, les terreurs, des sanglots continuels, des convulsions violentes, n'étoient pas les seuls tourmens réservés aux malades. Une chaleur insupportable les dévoroit intérieurement. Couverts d'ulcères et de taches livides, les yeux enflammés, la poitrine oppressée, les entrailles déchirées, exhalant une odeur fétide de leur bouche souillée d'un sang impur, on les voyoit se traîner dans les rues, pour respirer plus librement, et ne pouvant éteindre la soif brûlante dont ils étoient consumés, se précipiter dans les rivières couvertes de glaçons.

La plupart périssoient au septième ou au neuvième jour. S'ils prolongeoient leur vie au de-là de ces termes ; ce n'étoit que pour éprou-

ver une mort plus douloureuse et plus lente.

Ceux qui ne succomboient pas à la maladie, n'en étoient presque jamais atteints une seconde fois. Foible consolation! car ils n'offroient plus aux yeux, que les restes infortunés d'eux-mêmes. Les uns avoient perdu l'usage de plusieurs de leurs membres; les autres ne conservoient aucune idée du passé: heureux sans doute d'ignorer leur état; mais ils ne pouvoient reconnoître leurs amis.

Le même traitement produisoit des effets tour-à-tour salutaires et nuisibles: la maladie sembloit braver les règles et l'expérience. Comme elle infectoit aussi plusieurs provinces de la Perse, le roi Artaxerxes résolut d'appeler à leur secours le célèbre Hippocrate, qui étoit alors dans l'île de Cos: il fit vainement briller à ses yeux l'éclat de l'or et des dignités; le grand homme répondit au grand roi qu'il n'avoit ni besoins ni desirs, et qu'il se devoit aux Grecs, plutôt qu'à leurs ennemis. Il vint en effet offrir ses services aux Athéniens, qui le reçurent avec d'autant plus de reconnoissance, que la plupart de leurs médecins étoient morts victimes de leur zèle; il épuisa les ressources de son art, et exposa plusieurs fois sa vie. S'il n'obtint pas tout le succès que méritoient de si beaux sacrifices et de si grands talens, il donna du moins des consolations et des espérances. On dit que pour purifier l'air, il fit allumer des feux dans les rues d'Athènes, d'autres prétendent que ce moyen fut utilement employé par un médecin d'Agrigente, nommé Acron.

On vit dans les commencemens, de grands exemples de piété filiale, d'amitié généreuse : mais comme ils furent presque toujours funestes à leurs auteurs, ils ne se renouvelèrent que rarement dans la suite. Alors les liens les plus respectables furent brisés ; les yeux près de se fermer, ne virent de toutes parts qu'une solitude profonde, et la mort ne fit plus couler de larmes.

Cet endurcissement produisit une licence effrénée. La perte de tant de gens de bien confondus dans un même tombeau avec les scélérats ; le renversement de tant de fortunes devenues tout-à-coup le partage ou la proie des citoyens les plus obscurs, frappèrent vivement ceux qui n'avoient d'autre principe que la crainte : persuadés que les dieux ne prenoient plus d'intérêt à la vertu, et que la vengeance des lois ne seroit pas aussi prompte que la mort dont ils étoient menacés, ils crurent que la fragilité des choses humaines leur indiquoit l'usage qu'ils en devoient faire, et que n'ayant plus que des momens à vivre, ils devoient du moins les passer dans le sein des plaisirs.

Au bout de deux ans, la peste parut se calmer. Pendant ce repos, on s'apperçut plus d'une fois que le germe de la contagion n'étoit pas détruit : il se développa 18 mois après ; et dans le cours d'une année entière, il ramena les mêmes scènes de deuil et d'horreurs. Sous l'une et sous l'autre époque, il périt un très-grand nombre de citoyens parmi lesquels il faut compter près de 5000 hommes en état de porter les armes. La perte la plus irreparable fut

celle de Périclès, qui dans la troisième année de la guerre *, mourut des suites de la maladie. Quelque temps auparavant, les Athéniens aigris par l'excès de leurs maux, l'avoient dépouillé de son autorité, et condamné à une amende: ils venoient de reconnoître leur injustice, et Périclès la leur avoit pardonnée, quoique dégoûté du commandement par la légèreté du peuple, et par la perte de sa famille et de la plupart de ses amis que la peste avoit enlevés.

Près de rendre le dernier soupir, et ne donnant plus aucun signe de vie, les principaux d'Athènes assemblés autour de son lit, soulageoient leur douleur, en racontant ses victoires, et le nombre de ses trophées. „ Ces „ exploits, leur dit-il en se soulevant avec „ effort, sont l'ouvrage de la fortune, et me „ sont communs avec d'autres généraux. Le „ seul éloge que je mérite, est de n'avoir fait „ prendre le deuil à aucun citoyen „.

Si, conformément au plan de Périclès, les Athéniens avoient continué une guerre offensive du côté de la mer, défensive du côté de la terre; si, renonçant à toute idée de conquête, ils n'avoient pas risqué le salut de l'état par des entreprises téméraires, ils auroient tôt ou tard triomphé de leurs ennemis, parce qu'ils leur faisoient en détail plus de mal qu'ils n'en recevoient; parce que la ligue dont ils

* L'an 429 avant J. C. vers l'automne.

étoient les chefs, leur étoit presque entièrement subordonnée, tandis que celle du Péloponèse, composée de nations indépendantes, pouvoit à tout moment se dissoudre. Mais Périclès mourut, et fut remplacé par Cléon

C'étoit un homme sans naissance, sans véritable talent, mais vain, audacieux, emporté, et par-là même agréable à la multitude Il se l'étoit attachée par ses largesses ; il la retenoit en lui inspirant une grande idée de la puissance d'Athènes, un souverain mépris pour celle de Lacédémone. Ce fut lui qui rassembla un jour ses amis, et leur déclara qu'étant sur le point d'administrer les affaires publiques, il renonçoit à des liaisons qui l'engageroient peut-être à commettre quelque injustice. Il n'en fut pas moins le plus avide et le plus injuste des hommes.

Les citoyens honnêtes lui opposèrent Nicias, un des premiers et des plus riches particuliers d'Athènes, qui avoit commandé les armées, et remporté plusieurs avantages. Il intéressa la multitude par des fêtes et par des libéralités : mais comme il se méfioit de lui-même et des événemens, et que ses succès n'avoient servi qu'à le rendre plus timide, il obtint de la considération, et jamais la supériorité du crédit. La raison parloit froidement par sa bouche, tandis que le peuple avoit besoin de fortes émotions, et que Cléon les excitoit par ses cris et ses gestes forcenés.

Il réussit par hasard dans une entreprise que Nicias avoit refusé d'exécuter : dès ce moment, les Athéniens qui s'étoient moqués de

leur choix, se livrèrent à ses conseils avec plus de confiance. Ils rejetèrent les propositions de paix que faisoient les ennemis, et le mirent à la tête des troupes qu'ils envoyoient en Thrace, pour arrêter les progrès de Brasidas, le plus habile général de Lacédémone. Il s'y attira le mépris des deux armées; et s'étant approché de l'ennemi sans précaution, il se laissa surprendre, fut des premiers à prendre la fuite, et perdit la vie.

Après sa mort, Nicias ne trouvant plus d'obstacle à la paix, entama des négociations, bientôt suivies d'une alliance offensive et défensive *, qui devoit pendant 50 ans unir étroitement les Athéniens et les Lacédémoniens. Les conditions du traité les remettoient au même point où ils se trouvoient au commencement de la guerre. Il s'étoit cependant écoulé plus de dix ans depuis cette époque, et les deux nations s'étoient inutilement affoiblies.

Elles se flattoient de goûter enfin les douceurs du repos; mais leur alliance produisit de nouvelles ligues et de nouvelles divisions. Plusieurs des alliés de Lacédémone se plaignirent de n'avoir pas été compris dans le traité; et s'étant unis avec les Argiens qui jusqu' alors étoient restés neutres, ils se déclarèrent contre les Lacédémoniens. D'un autre côté, les Athéniens et les Lacédémoniens s'accusoient réciproquement de n'avoir pas rempli les articles du traité; de-là les mésintelligences et les

* L'an 421 avant J. C.

hostilités. Ce ne fut cependant qu'au bout de six ans et dix mois * qu'ils en vinrent à une rupture ouverte: rupture dont le prétexte fut très-frivole, et qu'on auroit facilement prévenue, si la guerre n'avoit pas été nécessaire à l'élévation d'Alcibiade.

Des historiens ont flétri la mémoire de cet Athénien; d'autres l'ont relevée par des éloges, sans qu'on puisse les accuser d'injustice ou de partialité. Il semble que la nature avoit essayé de réunir en lui tout ce qu'elle peut produire de plus fort en vices et en vertus. Nous le considérerons ici par rapport à l'état dont il accéléra la ruine, et plus bas, dans ses relations avec la société qu'il acheva de corrompre.

Une origine illustre, des richesses considérables, la figure la plus distinguée. les grâces les plus séduisantes, un esprit facile et étendu; l'honneur, enfin, d'appartenir à Périclès: tels furent les avantages qui éblouirent d'abord les Athéniens, et dont il fut ébloui le premier.

Dans un âge où l'on n'a besoin que d'indulgence et de conseils, il eut une cour et des flatteurs: il étonna ses maîtres par sa docilité, et les Athéniens par la licence de sa conduite. Socrate, qui prévit de bonne heure que ce jeune homme seroit le plus dangereux des citoyens d'Athènes, s'il n'en devenoit le plus utile, rechercha son amitié, l'obtint à force

* L'an 414 avant J. C.

de soins, et ne la perdit jamais : il entreprit de modérer cette vanité qui ne pouvoit souffrir dans le monde ni de supérieur, ni d'égal; et tel étoit dans ces occasions, le pouvoir de la raison ou de la vertu, que le disciple pleuroit sur ses erreurs, et se laissoit humilier sans se plaindre.

Quand il entra dans la carrière des honneurs, il voulut devoir ses succès moins à l'éclat de sa magnificence et de ses libéralités, qu'aux attraits de son éloquence : il parut à la tribune. Un léger défaut de prononciation prêtoit à ses paroles les grâces naïves de l'enfance; et quoiqu'il hésitât quelquefois pour trouver le mot propre, il fut regardé comme un des plus grands orateurs d'Athènes. Il avoit déjà donné des preuves de sa valeur; et, d'après ses premières campagnes, on augura qu'il seroit un jour le plus habile général de la Grèce. Je ne parlerai point de sa douceur, de son affabilité, ni de tant d'autres qualités qui concoururent à le rendre le plus aimable des hommes.

Il ne falloit pas chercher dans son cœur l'élévation que produit la vertu; mais on y trouvoit la hardiesse que donne l'instinct de la supériorité. Aucun obstacle, aucun malheur ne pouvoit ni le surprendre, ni le décourager : il sembloit persuadé que lorsque les ames d'un certain ordre ne font pas tout ce qu'elles veulent, c'est qu'elles n'osent pas tout ce qu'elles peuvent. Forcé par les circonstances, de servir les ennemis de sa patrie, il lui fut aussi facile de gagner leur confiance par son

ascendant, que de les gouverner par la sagesse de ses conseils : il eut cela de particulier, qu'il fit toujours triompher le parti qu'il favorisoit, et que ses nombreux exploits ne furent jamais ternis par aucun revers.

Dans les négociations, il employoit tantôt les lumières de son esprit, qui étoient aussi vives que profondes, tantôt des ruses et des perfidies, que des raisons d'état ne peuvent jamais autoriser ; d'autres fois, la facilité d'un caractère que le besoin de dominer ou le desir de plaire plioit sans effort aux conjonctures. Chez tous les peuples, il s'attira les regards, et maîtrisa l'opinion publique. Les Spartiates furent étonnés de sa frugalité ; les Thraces, de son intempérance ; les Béotiens, de son amour pour les exercices les plus violens ; les Ioniens, de son goût pour la paresse et la volupté ; les satrapes de l'Asie, d'un luxe qu'ils ne pouvoient égaler. Il se fût montré le plus vertueux des hommes, s'il n'avoit jamais eu l'exemple du vice ; mais le vice l'entraînoit, sans l'asservir. Il semble que la profanation des lois et la corruption des mœurs n'étoient à ses yeux qu'une suite de victoires remportées sur les mœurs et sur les lois ; on pourroit dire encore que ses défauts n'étoient que des écarts de sa vanité. Les traits de légèreté, de frivolité, d'imprudence, échappés à sa jeunesse ou à son oisiveté, disparoissoient dans les occasions qui demandoient de la réflexion et de la constance. Alors il joignoit la prudence à l'activité ; et les plaisirs ne lui déroboient aucun des instans qu'il devoit à sa gloire ou à ses intérêts.

Sa vanité auroit tôt ou tard dégénéré en ambition: car il étoit impossible qu'un homme si supérieur aux autres, et si dévoré de l'envie de dominer, n'eût pas fini par exiger l'obéissance, après avoir épuisé l'admiration. Aussi fut-il toute sa vie suspect aux principaux citoyens, dont les uns redoutoient ses talens, les autres ses excès, et tour-à-tour adoré, craint et haï du peuple qui ne pouvoit se passer de lui; et comme les sentimens dont il étoit l'objet, devenoient des passions violentes, ce fut avec des convulsions de joie ou de fureur, que les Athéniens l'élevèrent aux honneurs, le condamnèrent à mort, le rappelèrent, et le proscrivirent une seconde fois.

Un jour qu'il avoit, du haut de la tribune, enlevé les suffrages du public, et qu'il revenoit chez lui escorté de toute l'assemblée, Timon, surnommé le Misanthrope, le rencontra; et lui serrant la main: „ Courage, „ mon fils, lui dit-il; continue de t'agrandir, „ et je te devrai la perte des Athéniens. „

Dans un autre moment d'ivresse, le petit peuple proposoit de rétablir la royauté en sa faveur; mais comme il ne se seroit pas contenté de n'être qu'un roi, ce n'étoit pas la petite souveraineté d'Athènes qui lui convenoit; c'étoit un vaste empire qui le mît en état d'en conquérir d'autres.

Né dans une république, il devoit l'élever au-dessus d'elle-même, avant que de la mettre à ses pieds. C'est-là, sans doute, le secret des brillantes entreprises dans lesquelles

il entraîna les Athéniens. Avec leurs soldats, il auroit soumis des peuples; et les Athéniens se seroient trouvés asservis, sans s'en appercevoir.

Sa première disgrace, en l'arrêtant presque au commencement de sa carrière, n'a laissé voir qu'une vérité : c'est que son génie et ses projets furent trop vastes pour le bonheur de sa patrie. On a dit que la Grèce ne pouvoit porter deux Alcibiades ; on doit ajouter qu'Athènes en eut un de trop. Ce fut lui qui fit résoudre la guerre contre la Sicile.

Guerre des Athéniens en Sicile.

Depuis quelque temps, les Athéniens méditoient la conquête de cette île riche et puissante. Leur ambition réprimée par Périclès, fut puissamment secondée par Alcibiade. Toutes les nuits, des songes flatteurs retraçoient à son esprit la gloire immense dont il alloit se couronner; la Sicile ne devoit être que le théâtre de ses premiers exploits: il s'emparoit de l'Afrique, de l'Italie, du Péloponèse. Tous les jours il entretenoit de ses grands desseins cette jeunesse bouillante, qui s'attachoit à ses pas, et dont il gouvernoit les volontés.

Sur ces entrefaites, la ville d'Egeste en Sicile, qui se disoit opprimée par ceux de Sélinonte et de Syracuse, implora l'assistance des Athéniens dont elle étoit alliée: elle offroit de les indemniser de leurs frais, et leur représentoit que s'ils n'arrêtoient les progrès des Syracusains, ce peuple ne tarderoit pas à join-

dre ses troupes à celles des Lacédémoniens. La république envoya des députés en Sicile: ils firent à leur retour un rapport infidèle de l'état des choses. L'expédition fut resolue; et l'on nomma, pour généraux, Alcibiade, Nicias et Lamachus. On se flattoit tellement du succès, que le sénat régla d'avance le sort des différens peuples de la Sicile.

Cependant les citoyens éclairés étoient d'autant plus effrayés, qu'on n'avoit alors qu'une foible idée de la grandeur, des forces et des richesses de cette île. Malgré la loi qui défend de revenir sur une décision de tous les ordres de l'état, Nicias remontroit à l'assemblée, que la république n'ayant pu terminer encore les différends suscités entre elle et les Lacédémoniens, la paix actuelle n'étoit qu'une suspension d'armes; que ses véritables ennemis étoient dans le Péloponèse; qu'ils n'attendoient que le départ de l'armée, pour fondre sur l'Attique; que les démêlés des villes de Sicile n'avoient rien de commun avec les Athéniens; que le comble de l'extravagance étoit de sacrifier le salut de l'état à la vanité, ou à l'intérêt d'un jeune homme jaloux d'étaler sa magnificence aux yeux de l'armée; que de tels citoyens n'étoient faits que pour ruiner l'état, en se ruinant eux-mêmes; et qu'il leur convenoit aussi peu de délibérer sur de si hautes entreprises, que de les exécuter.

„ Je vois avec frayeur, ajouta Nicias, „ cette nombreuse jeunesse qui l'entoure, et „ dont il dirige les suffrages. Respectables vieil- „ lards, je sollicite les vôtres au nom de la

„ patrie ; et vous, magistrats, appelez de nou-
„ veau le peuple aux opinions; et si les lois
„ vous le défendent, songez que la première
„ des lois est de sauver l'état. „

Alcibiade prenant la parole, représenta que les Athéniens, en protégeant les nations opprimées, étoient parvenus à ce point de gloire et de grandeur; qu'il ne leur étoit plus permis de se livrer à un repos trop capable d'énerver le courage des troupes; qu'ils seroient un jour assujétis, si dès à présent ils n'assujétissoient les autres; que plusieurs villes de Sicile n'étoient peuplées que de barbares, ou d'étrangers insensibles à l'honneur de leur patrie, et toujours prêts à changer de maîtres; que d'autres, fatiguées de leurs divisions, attendoient l'arrivée de la flotte, pour se rendre aux Athéniens; que la conquête de cette île leur faciliteroit celle de la Grèce entière; qu'au moindre revers, ils trouveroient un asyle dans leurs vaisseaux; que le seul éclat de cette expédition étonneroit les Lacédémoniens; et que si ce peuple hasardoit une irruption dans l'Attique, elle ne réussiroit pas mieux que les précédentes.

Quant aux reproches qui le regardoient personnellement, il répondit que sa magnificence n'avoit servi jusqu'à ce jour, qu'à donner aux peuples de la Grèce une haute idée de la puissance des Athéniens, et qu'à lui procurer assez d'autorité à lui-même, pour détacher des nations entières de la ligue du Péloponèse. „ Au surplus, disoit-il, destiné à
„ partager avec Nicias le commandement de

„ l'armée, si ma jeunesse et mes folies vous „ donnent quelques alarmes, vous vous rassu„ rerez sur le bonheur qui a toujours couron„ né mes entreprises „

Cette reponse enflamma les Athéniens d'une nouvelle ardeur. Leur premier projet n'avoit été que d'envoyer 60 galères en Sicile. Nicias, pour les en détourner par une voie indirecte, représenta qu'outre la flotte. il falloit une armée de terre, et leur mit devant les yeux le tableau effrayant des préparatifs, des dépenses et du nombre de troupes qu'exigeoit une telle expédition. Alors une voix s'éleva du milieu de l'assemblée: „ Nicias, il ne „ s'agit plus de tous ces détours: expliquez„ vous nettement sur le nombre des soldats et „ des vaisseaux dont vous avez besoin. „ Nicias, ayant répondu qu'il en conféreroit avec les autres généraux, l'assemblée leur donna plein pouvoir de disposer de toutes les forces de la républiqüe.

Elles étoient prêtes, lorsque Alcibiade fut dénoncé pour avoir, avec quelques compagnons de ses débauches, mutilé pendant la nuit les statues de Mercure, placées dans les différens quartiers de la ville, et représenté à l'issue d'un souper. les cérémonies des redoutables mystères d'Eleusis. Le peuple, capable de lui tout pardonner en toute autre occasion, ne respiroit que la fureur et la vengeance. Alcibiade, d'abord effrayé du soulèvement des esprits, bientôt rassuré par les dispositions favorables de l'armée et de la flotte, se presente à l'assemblée; il détruit les soupçons élevés

contre lui, et demande la mort, s'il est coupable ; une satisfaction éclatante, s'il ne l'est pas. Ses ennemis font différer le jugement jusqu'après son retour, et l'obligent de partir, chargé d'une accusation qui tient le glaive suspendu sur sa tête.

Le rendez-vous général, tant pour les Athéniens que pour leurs alliés, étoit à Corcyre. C'est de-là que la flotte partit, composée d'environ 300 voiles, et se rendit à Rhégium, à l'extrémité de l'Italie *. Elle portoit 5100 hommes pesamment armés, parmi lesquels se trouvoit l'élite des soldats Athéniens. On y avoit joint 480 archers, 700 frondeurs, quelques autres troupes légères, et un petit nombre de cavaliers.

Les généraux n'avoient pas exigé de plus grandes forces; Nicias ne songeoit point à se rendre maître de la Sicile: Alcibiade croyoit que pour la soumettre, il suffiroit d'y semer la division. L'un et l'autre manifestèrent leurs vues dans le premier conseil qu'ils tinrent avant que de commencer la campagne. Leurs instructions leur prescrivoient en général de régler les affaires de Sicile de la manière la plus avantageuse aux intérêts de la république: elles leur ordonnoient en particulier de protéger les Egestains contre ceux de Sélinonte, et, si les circonstances le permettoient, d'engager les Syracusains à rendre aux Léontins les possessions dont ils les avoient privés.

* L'an 415 avant. J. C.

Nicias s'en tenoit à la lettre de ce décret, et vouloit, après l'avoir exécuté, ramener la flotte au Pirée. Alcibiade soutenoit que de si grands efforts de la part des Athéniens, devant être signalés par de grandes entreprises, il falloit envoyer des députés aux principales villes de la Sicile, les soulever contre les Syracusains, en tirer des vivres et des troupes; et, d'après l'effet de ces diverses négociations, se determiner pour le siège de Sélinonte, ou pour celui de Syracuse. Lamachus, le troisième des généraux, proposoit de marcher à l'instant contre cette dernière ville, et de profiter de l'étonnement où l'avoit jetée l'arrivée des Athéniens. Le port de Mégare, voisin de Syracuse, contiendroit leur flotte, et la victoire opéreroit une révolution dans la Sicile.

Le succès auroit peut-être justifié l'avis de Lamachus. Les Syracusains n'avoient pris aucune précaution contre l'orage qui les menaçoit: ils avoient eu de la peine à se persuader que les Athéniens fussent assez insensés pour méditer la conquête d'une ville telle que Syracuse. „ Ils devroient s'estimer heureux, „ s'écrioit un de leurs orateurs, de ce que nous „ n'avons jamais songé à les ranger sous nos „ lois.

Ce projet n'ayant pas été goûté des deux autres généraux, Lamachus se décida pour l'avis d'Alcibiade. Pendant que ce dernier prenoit Catane par surprise; que Naxos lui ouvroit ses portes; que ses intrigues alloient forcer celles de Messine, et que ses espérances commençoient à se réaliser; on faisoit partir du Pirée la galère qui devoit le ramener à

Athènes. Ses ennemis avoient prévalu, et le sommoient de comparoître, pour répondre à l'accusation dont ils avoient jusqu'alors suspendu la poursuite. On n'osa pas l'arrêter: parce qu'on craignit le soulèvement des soldats, et la désertion des troupes alliées, qui, la plupart, n'étoient venues en Sicile qu'à sa prière. Il avoit d'abord formé le dessein d'aller confondre ses accusateurs; mais quand il fut à Thurium, ayant réfléchi sur les injustices des Athéniens, il trompa la vigilance de ses guides, et se retira dans le Péloponèse.

Sa retraite répandit le découragement dans l'armée. Nicias, qui ne craignoit rien quand il falloit exécuter, et tout quand il falloit entreprendre, laissoit s'éteindre dans le repos, ou dans des conquêtes faciles, l'ardeur qu'Alcibiade avoit excitée dans le cœur des soldats. Cependant il vit le moment où le plus brillant succès alloit justifier une entreprise dont il avoit toujours redouté les suites: il s'étoit enfin déterminé à mettre le siège devant Syracuse, et l'avoit conduit avec tant d'intelligence, que les habitans étoient disposés à se rendre. Déjà plusieurs peuples de Sicile et d'Italie se déclaroient en sa faveur, lorsqu'un général Lacédémonien, nommé Gylippe, entra dans la place assiégée, avec quelques troupes qu'il avoit amenées du Péloponèse, ou ramassées en Sicile. Nicias auroit pu l'empêcher d'aborder dans cette île: il négligea cette précaution; et cette faute irréparable fut la source de tous ses malheurs. Gylippe releva le courage des Syracusains, battit les Athéniens et les tint renfermés dans leurs retranchemens.

Athènes fit partir, sous les ordres de Démosthène et d'Eurymédon, une nouvelle flotte composée d'environ 73 galères, et une seconde armée forte de 5000 hommes pesamment armés, et de quelques troupes légères.

Démosthène ayant perdu 2000 hommes à l'attaque d'un poste important, et considérant que bientôt la mer ne seroit plus navigable, que les troupes dépérissoient par les maladies, proposa d'abandonner l'entreprise, ou de transporter l'armée en des lieux plus sains. Sur le point de mettre à la voile, Nicias effrayé d'une éclipse de lune qui sema la terreur dans le camp, consulta les devins, qui lui ordonnèrent d'attendre encore 27 jours.

Avant qu'ils fussent écoulés, les Athéniens vaincus par terre et par mer, ne pouvant rester sous les murs de Syracuse, faute de vivres, ni sortir du port dont les Syracusains avoient fermé l'issue, prirent enfin le parti d'abandonner leur camp, leurs malades, leurs vaisseaux, et de se retirer par terre, dans quelque ville de Sicile : ils partirent au nombre de 40 000 hommes, y compris non-seulement les troupes que leur avoient fournies les peuples de Sicile et d'Italie, mais encore les chiourmes des galères, les ouvriers et les esclaves.

Cependant ceux de Syracuse occupent les défilés des montagnes, et les passages des rivières : ils détruisent les ponts, s'emparent des hauteurs, et répandent dans la plaine divers détachemens de cavalerie et de troupes légères. Les Athéniens harcelés, arrêtés à chaque

pas, sont sans cesse exposés aux traits d'un ennemi qu'ils trouvent par-tout, et qu'ils ne peuvent atteindre nulle part : ils étoient soutenus par l'exemple de leurs généraux, et par les exhortations de Nicias, qui, malgré l'épuisement où l'avoit réduit une longue maladie, montroit un courage supérieur au danger. Pendant huit jours entiers, ils eurent à lutter contre des obstacles toujours renaissans. Mais Démosthène qui commandoit l'arrière-garde, composée de 6000 hommes, s'étant égaré dans sa marche, fut poussé dans un lieu resserré ; et, après des prodiges de valeur, il se rendit, à condition qu'on accorderoit la vie à ses soldats, et qu'on leur épargneroit l'horreur de la prison.

Nicias, n'ayant pu réussir dans une négociation qu'il avoit entamée, conduisit le reste de l'armée jusqu'au fleuve Asinarus. Parvenus en cet endroit, la plupart des soldats, tourmentés par une soif dévorante, s'élancent confusément dans le fleuve ; les autres y sont précipités par l'ennemi : ceux qui veulent se sauver à la nage, trouvent de l'autre côté des bords escarpés et garnis de gens de trait, qui en font un massacre horrible. Huit mille hommes périrent dans cette attaque ; et Nicias adressant la parole à Gylippe : „ Disposez de „ moi, lui dit-il, comme vous le jugerez à „ propos ; mais sauvez du moins ces malheu- „ reux soldats „. Gylippe fit aussitôt cesser le carnage. Les Syracusains rentrèrent dans Syracuse, suivis de 7000 prisonniers, qui furent jetés dans les carrières : ils y souffrirent pendant

plusieurs mois, des maux inexprimables: beaucoup d'entre eux y périrent; d'autres furent vendus comme esclaves.

Un plus grand nombre de prisonniers étoit devenu la proie des officiers et des soldats: tous finirent leurs jours dans les fers, à l'exception de quelques Athéniens qui dûrent leur liberté aux pièces d'Euripide que l'on connoissoit alors à peine en Sicile, et dont ils récitoient les plus beaux endroits à leurs maîtres. Nicias et Démosthène furent mis à mort, malgré les efforts que fit Gylippe pour leur sauver la vie.

Athènes, accablé d'un revers si inattendu, envisageoit de plus grands malheurs encore. Ses alliés étoient près de secouer son joug; les autres peuples conjuroient sa perte; ceux du Péloponèse s'étoient déja crus autorisés, par son exemple, à rompre la trève. On appercevoit dans leurs opérations mieux combinées, l'esprit de vengeance, et le génie supérieur qui les dirigeoient. Alcibiade jouissoit à Lacédémone du crédit qu'il obtenoit partout. Ce fut par ses conseils que les Lacédémoniens prirent la résolution d'envoyer du secours aux Syracusains, de recommencer leurs incursions dans l'Attique, et de fortifier à 120 stades d'Athènes, le poste de Décélie, qui tenoit cette ville bloquée du côté de la terre.

Il falloit, pour anéantir sa puissance, favoriser la révolte de ses alliés, et détruire sa marine. Alcibiade se rend sur les côtes de l'Asie mineure. Chio, Milet, d'autres villes florissantes se déclarent en faveur des Lacédé-

moniens. Il captive, par ses agrémens, Tissapherne, gouverneur de Sardes; et le roi de Perse s'engage à payer la flotte du Péloponèse.

Cette seconde guerre, conduite avec plus de régularité que la première, eut été bientôt terminée, si Alcibiade, poursuivi par Agis, roi de Lacédémone, dont il avoit séduit l'épouse, et par les autres chefs de la ligue, à qui sa gloire faisoit ombrage, n'eût enfin compris qu'après s'être vengé de sa patrie, il ne lui restoit plus qu'à la garantir d'une perte certaine. Dans cette vue, il suspendit les efforts de Tissapherne et les secours de la Perse, sous prétexte qu'il étoit de l'intérêt du grand-roi de laisser les peuples de la Grèce s'affoiblir mutuellement.

Les Athéniens ayant, bientôt après, révoqué le décret de son bannissement, il se met à leur tête, soumet les places de l'Hellespont, force un des gouverneurs du roi de Perse, à signer un traité avantageux aux Athéniens, et Lacédémone à leur demander la paix. Cette demande fut rejetée, parce que se croyant désormais invincibles sous la conduite d'Alcibiade, ils avoient passé rapidement de la consternation la plus profonde à la plus insolente présomption. A la haîne dont ils étoient animés contre ce général, avoit succédé aussi vîte la reconnoissance la plus outrée, l'amour le plus effréné.

Quand il revint dans sa patrie, son arrivée, son séjour, le soin qu'il prit de justifier sa conduite, furent une suite de triomphes pour lui, et de fêtes pour la multitude. Quand,

aux acclamations de toute la ville, où le vit sortir du Pirée avec une flotte de 100 vaisseaux, on ne douta plus que la célérité de ses exploits ne forçat bientôt les peuples du Péloponèse à subir la loi du vainqueur; on attendoit à tout moment l'arrivée du courier chargé d'annoncer la destruction de l'armée ennemie, et la conquête de l'Ionie.

Au milieu de ces espérances flatteuses, on apprit que quinze galères Athéniennes étoient tombées au pouvoir des Lacédémoniens. Le combat s'étoit donné pendant l'absence et au mépris des ordres précis d'Alcibiade, que la nécéssité de lever des contributions pour la subsistance des troupes, avoit obligé de passer en Ionie. A la première nouvelle de cet échec, il revint sur ses pas, et alla présenter la bataille au vainqueur, qui n'osa pas l'accèpter. Il avoit réparé l'honneur d'Athènes: la perte étoit légère, mais elle suffisoit à la jalousie de ses ennemis. Ils aigrirent le peuple, qui le dépouilla du commandement général des armées, avec le même empressement qu'il l'en avoit revêtu.

La guerre continua encore pendant quelques années; elle se fit toujours par mer, et finit par la bataille d'Ægos Potamos, que ceux du Péloponèse gagnèrent dans le détroit de l'Hellespont. Le Spartiate Lysander qui les commandoit, surprit la flotte des Athéniens, composée de 180 voiles, s'en rendit maître, et fit 3000 prisonniers *.

* L'an 405 avant J. C.

Alcibiade, qui, depuis sa retraite, s'étoit établi dans la contrée voisine, avoit averti les généraux Athéniens du danger de leur position, et du peu de discipline qui régnoit parmi les soldats et les matelots. Ils méprisèrent les conseils d'un homme tombé dans la disgrace.

La perte de la bataille entraîna celle d'Athènes, qui, après un siège de quelques mois, se rendit, faute de vivres *. Plusieurs des puissances alliées proposèrent de la détruire. Lacédémone, écoutant plus sa gloire que son intérêt, refusa de mettre aux fers une nation qui avoit rendu de si grands services à la Grèce; mais elle condamna les Athéniens non-seulement à démolir les fortifications du Pirée, ainsi que la longue muraille qui joint le port à la ville, mais encore à livrer leurs galères, à l'exception de douze: à rappeler leurs bannis; à retirer leurs garnisons des villes dont ils s'étoient emparés; à faire une ligue offensive et défensive avec les Lacédémoniens; à les suivre par terre et par mer, dès qu'ils en auroient reçu l'ordre.

Les murailles furent abattues au son des instrumens, comme si la Grèce avoit recouvré sa liberté; et, quelques mois après, le vainqueur permit au peuple d'élire 30 magistrats, qui devoient établir une autre forme de gouvernement, et qui finirent par usurper l'autorité **.

* Vers la fin d'avril de l'an 404. avant J. C.
** Vers l'été de l'an 404 avant J. C.

Ils sévirent d'abord contre quantité de délateurs odieux aux gens de bien, ensuite contre leurs ennemis particuliers, bientôt après contre ceux dont ils vouloient envahir les richesses. Des troupes Lacédémoniennes qu'ils avoient obtenues de Lysander, 3000 citoyens qui s'étoient associés pour affermir leur puissance, protégeoient ouvertement leurs injustices. La nation désarmée, tomba tout-à-coup dans une extrême servitude. L'exil, les fers, la mort étoient le partage de ceux qui se déclaroient contre la tyrannie, ou qui sembloient la condamner par leur silence. Elle ne subsista que pendant huit mois; et dans ce court espace de temps, plus de 1500 citoyens furent indignement massacrés, et privés des honneurs funèbres; la plupart abandonnèrent une ville où les victimes et les témoins de l'oppression n'osoient faire entendre une plainte: car il falloit que la douleur fut muette, et que la pitié parût indifférente.

Socrate fut le seul qui ne se laissa point ébranler par l'iniquité des temps: il osa consoler les malheureux, et résister aux ordres des tyrans. Mais ce n'étoit point sa vertu qui les alarmoit: ils redoutoient, à plus juste titre, le génie d'Alcibiade, dont ils épioient les démarches.

Il étoit alors dans une bourgade de Phrygie, dans le gouvernement de Pharnabaze, dont il avoit reçu des marques de distinction et d'amitié. Instruit des levées que le jeune Cyrus faisoit dans l'Asie mineure, il en avoit conclu que ce prince méditoit une expédition contre Artaxerxès son frère: il comptoit, en

conséquence, se rendre auprès du roi de Perse, l'avertir du danger qui le menaçoit, et en obtenir des secours pour délivrer sa patrie; mais tout-à-coup des assassins envoyés par le satrape, entourent sa maison; et, n'ayant pas la hardiesse de l'attaquer, y mettent le feu. Alcibiade s'élance, l'épée à la main, à travers les flammes; écarte les barbares, et tombe sous une grêle de traits: il étoit alors âgé de 40 ans. Sa mort est une tache pour Lacédémone, s'il est vrai que les magistrats, partageant les craintes des tyrans d'Athènes, aient engagé Pharnabaze à commettre ce lâche attentat. Mais d'autres prétendent qu'il s'y porta de lui-même, et pour des intérêts particuliers.

La gloire de sauver Athènes étoit réservée à Thrasybule. Ce généreux citoyen placé, par son mérite, à la tête de ceux qui avoient pris la fuite, et sourd aux propositions que lui firent les tyrans de l'associer à leur puissance, s'empara du Pirée, et appela le peuple à la liberté. Quelques-uns des tyrans périrent les armes à la main; d'autres furent condamnés à perdre la vie. Une amnistie générale rapprocha les deux partis, et ramena la tranquillité dans Athènes.

Quelques années après, elle secoua le joug de Lacédémone, rétablit la démocratie, et accepta le traité de paix que le Spartiate Antalcidas conclut avec Artaxerxès *. Par ce

* L'an 387 avant J. C.

traité que les circonstances rendoient nécessaire, les colonies Grecques de l'Asie mineure, et quelques îles voisines furent abandonnées à la Perse; les autres peuples de la Grèce recouvrèrent leurs lois et leur indépendance; mais ils restèrent dans un état de foiblesse; dont ils ne se releveront peut-être jamais. Ainsi furent terminés les différends qui avoient occasionné la guerre des Mèdes et celle du Péloponèse.

L'essai historique que je viens de donner, finit à la prise d'Athènes. Dans la relation de mon voyage, je rapporterai les principaux événemens qui se sont passés depuis cette époque, jusqu'à mon départ de Scythie: je vais maintenant hasarder quelques remarques sur le siècle de Périclès.

Réflexions sur le siècle de Périclès.

Au commencement de la guerre du Péloponèse, les Athéniens dûrent être extrêmement surpris de se trouver si différens de leurs pères. Tout ce que pour la conservation des mœurs, les siècles précédens avoient accumulé de lois, d'institutions, de maximes et d'exemples, quelques années avoient suffi pour en détruire l'autorité. Jamais il ne fut prouvé d'une manière plus terrible, que les grands succès sont aussi dangereux pour les vainqueurs que pour les vainçus.

J'ai indiqué plus haut les funestes effets que produisirent sur les Athéniens leurs conquêtes, et l'état florissant de leur marine et

de leur commerce. On les vit tout-à-coup étendre les domaines de la république, et transporter dans son sein les dépouilles des nations alliées et soumises : de-là les progrès successifs d'un luxe ruineux, et le desir insatiable des fêtes et des spectacles. Comme le gouvernement s'abandonnoit au délire d'un orgueil qui se croyoit tout permis, parce qu'il pouvoit tout oser, les particuliers à son exemple, secouoient toutes les espèces de contraintes qu'imposent la nature et la société.

Bientôt le mérite n'obtint que l'estime ; la considération fut réservée pour le crédit ; toutes les passions se dirigèrent vers l'intérêt personnel ; et toutes les sources de corruption se répandirent avec profusion dans l'état. L'amour, qui auparavant se couvroit des voiles de l'hymen et de la pudeur, brûla ouvertement de feux illégitimes. Les courtisannes se multiplièrent dans l'Attique et dans toute la Grèce. Il en vint de l'Ionie, de ce beau climat ; où l'art de la volupté a pris naissance. Les unes s'attachoient plusieurs adorateurs qu'elles aimoient tous sans préférence, et qui tous les aimoient sans rivalité ; d'autres, se bornant à une seule conquête, parvinrent, par une apparence de régularité, à s'attirer des égards et des éloges de la part de ce public facile, qui leur faisoit un mérite d'être fidèles à leurs engagemens.

Périclès, témoin de l'abus, n'essaya point de le corriger. Plus il étoit sévère dans ses mœurs, plus il songeoit à corrompre celles des Athéniens, qu'il amolissoit par une succession rapide de fêtes et de jeux.

La célèbre Aspasie, née à Milet en Ionie, seconda les vues de Périclès, dont elle fut successivement la maîtresse et l'épouse. Elle eut sur lui un tel ascendant, qu'on l'accusa d'avoir plus d'une fois suscité la guerre, pour venger ses injures personnelles. Elle osa former une société de courtisannes, dont les attraits et les faveurs devoient attacher les jeunes Athéniens aux intérêts de leur fondatrice. Quelques années auparavant, toute la ville se fût soulevée à la seule idée d'un pareil projet; lors de son exécution, il excita quelques murmures: les poètes comiques se déchaînèrent contre Aspasie; mais elle n'en rassembla pas moins dans sa maison la meilleure compagnie d'Athènes.

Périclès autorisa la licence: Aspasie l'étendit; Alcibiade la rendit aimable: sa vie fut tachée de toutes les dissolutions; mais elles étoient accompagnées de tant de qualités brillantes, et si souvent mêlées d'actions honnêtes, que la censure publique ne savoit où se fixer. D'ailleurs, comment résister à l'attrait d'un poison que les Grâces elles-mêmes sembloient distribuer? Comment condamner un homme à qui il ne manquoit rien pour plaire, et qui ne manquoit à rien pour séduire: qui étoit le premier à se condamner; qui réparoit les moindres offenses, par des attentions si touchantes, et sembloit moins commettre des fautes, que les laisser échapper? Aussi s'accoutuma-t-on à les placer au rang de ces jeux, ou de ces écarts qui disparoissent avec la fougue de l'âge; et comme l'indulgence pour le vice est une con-

spiration contre la vertu, il arriva qu'à l'exception d'un petit nombre de citoyens attachés aux anciennes maximes, la nation, entraînée par les charmes d'Alcibiade, fut complice de ses égaremens; et qu'à force de les excuser, elle finit par en prendre la défense.

Les jeunes Athéniens arrêtoient leurs yeux sur ce dangereux modèle; et n'en pouvant imiter les beautés, ils croyoient en approcher, en copiant, et sur-tout en chargeant ses défauts. Ils devinrent frivoles, parce qu'il étoit léger; insolens, parce qu'il étoit hardi; indépendans des lois, parce qu'il l'étoit des mœurs. Quelques-uns moins riches que lui, aussi prodigues, étalèrent un faste qui les couvrit de ridicule, et qui ruina leurs familles: ils transmirent ces désordres à leurs descendans; et l'influence d'Alcibiade subsista long-temps après sa mort.

Un historien judicieux observe que la guerre modifie les mœurs d'un peuple, et les aigrit à proportion des maux qu'il éprouve. Celle du Péloponèse fut si longue, les Athéniens essuyèrent tant de revers, que leur caractère en fut sensiblement altéré. Leur vengeance n'étoit pas satisfaite, si elle ne surpassoit l'offense. Plus d'une fois ils lancèrent des décrets de mort contre les insulaires qui abandonnoient leur alliance; plus d'une fois leurs généraux firent souffrir des tourmens horribles aux prisonniers qui tomboient entre leurs mains. Ils ne se souvenoient donc plus alors d'une ancienne institution suivant laquelle les Grecs célébroient par des chants d'alégresse,

les victoires remportées sur les barbares ; par des pleurs et des lamentations, les avantages obtenus sur les autres Grecs.

L'auteur que j'ai cité, observe encore que dans le cours de cette fatale guerre, il se fit un tel renversement dans les idées et dans les principes, que les mots les plus connus changèrent d'acception : qu'on donna le nom de duperie à la bonne-foi, d'adresse à la duplicité, de foiblesse et de pusillanimité à la prudence et à la modération ; tandis que les traits d'audace et de violence passoient pour les saillies d'une ame forte, et d'un zèle ardent pour la cause commune. Une telle confusion dans le langage, est peut-être un des plus effrayans symptômes de la depravation d'un peuple. Dans d'autres temps, on porte des atteintes à la vertu : cependant, c'est reconnoître encore son autorité, que de lui assigner des limites ; mais quand on va jusqu'à la dépouiller de son nom, elle n'a plus de droits au trône : le vice s'en empare, et s'y tient paisiblement assis.

Ces guerres si meurtrières que les Grecs eurent à soutenir, éteignirent un grand nombre de familles accoutumées, depuis plusieurs siècles, à confondre leur gloire avec celle de la patrie. Les étrangers et les hommes nouveaux qui les remplacèrent, firent tout-à-coup pencher du côté du peuple la balance du pouvoir. L'exemple suivant montrera jusqu'à quel excès il porta son insolence. Vers la fin de la guerre du Péloponèse, on vit un joueur de

lyre, autrefois esclave, depuis citoyen par ses libéralités, se présenter à l'assemblée générale avec une hache à la main, et menacer impunément le premier qui opineroit pour la paix. Quelques annés après, Athènes fut prise par les Lacédémoniens, et ne tarda pas à succomber sous les armes du roi de Macédoine.

Telle devoit être la destinée d'un état fondé sur les mœurs. Des philosophes qui remontent aux causes des grands événemens, ont dit que chaque siècle porte, en quelque manière, dans son sein, le siècle qui va le suivre. Cette métaphore hardie couvre une vérité importante, et confirmée par l'histoire d'Athènes. Le siécle des lois et des vertus prépara celui de la valeur et de la gloire: ce dernier produisit celui des conquêtes et du luxe, qui a fini par la destruction de la république.

Détournons à présent nos regards de ces scènes affligeantes, pour les porter sur des objets plus agréables et plus interessans. Vers le temps de la guerre du Péloponèse, la nature redoubla ses efforts, et fit soudain éclore une foule de génies dans tous les genres. Athènes en produisit plusieurs: elle en vit un plus grand nombre venir chez elle briguer l'honneur de ses suffrages.

Sans parler d'un Gorgias, d'un Parménide, d'un Protagoras, et de tant d'autres sophistes éloquens, qui, en semant leurs doutes dans la société, y multiplioient les idées; Sophocle, Euripide, Aristophane brilloient sur la scène, entourés de rivaux qui partageoient leur gloire; l'astronome Méton calcu-

loit les mouvemens des cieux, et fixoit les limites de l'année; les orateurs Antiphon, Andocide, Lysias, se distinguoient dans les différens genres d'éloquence; Thucydide, encore frappé des applaudissemens qu'avoit reçu Hérodote, lorsqu'il lut son histoire aux Athéniens, se préparoit à en mériter de semblables; Socrate transmettoit une doctrine sublime à des disciples dont plusieurs ont fondé des écoles; d'habiles généraux faisoient triompher les armes de la république: les plus superbes édifices s'élevoient sur les dessins des plus savans architectes; les pinceaux de Polygnote, de Parrhasius et de Zeuxis, les ciseaux de Phidias et d'Alcamène, décoroient à l'envi les temples, les portiques et les places publiques. Tous ces grands hommes, tous ceux qui florissoient dans d'autres cantons de la Grèce, se reproduisoient dans des élèves dignes de les remplacer; et il étoit aisé de voir que le siècle le plus corrompu seroit bientôt le plus éclairé des siècles.

Ainsi, pendant que les différens peuples de cette contrée étoient menacés de perdre l'empire des mers et de la terre, une classe paisible de citoyens travailloit à lui assurer pour jamais l'empire de l'esprit; ils construisoient en l'honneur de leur nation, un temple dont les fondemens avoient été posés dans le siècle antérieur, et qui devoit résister à l'effort des siècles suivans. Les sciences s'annonçoient tous les jours par de nouvelles lumières, et les arts par de nouveaux progrès: la poésie n'augmentoit pas son éclat; mais en le conservant, el-

le l'employoit par préférence, à orner la tragédie et la comédie portées tout-à-coup à leur perfection : l'histoire, assujettie aux lois de la critique, rejetoit le merveilleux, discutoit les faits, et devenoit une leçon puissante que le passé donnoit à l'avenir. A' mesure que l'édifice s'élevoit, on voyoit au loin des champs à défricher, d'autres qui attendoient une meilleure culture. Les règles de la logique et de la rhétorique, les abstractions de la métaphysique, les maximes de la morale, furent développées dans des ouvrages qui réunissoient à la régularité des plans, la justesse des idées, et l'élégance du style.

La Grèce dut en partie ces avantages à l'influence de la philosophie, qui sortit de l'obscurité, après les victoires remportées sur les Perses. Zénon y parut, et les Athéniens s'exercèrent aux subtilités de l'école d'Elée. Anaxagore leur apporta les lumières de celle de Thalès; et quelques-uns furent persuadés que les éclipses, les monstres et les divers écarts de la nature ne devoient plus être mis au rang des prodiges : mais ils étoient obligés de se le dire en confidence ; car le peuple, accoutumé à regarder certains phénomènes comme des avertissemens du ciel, sévissoit contre les philosophes qui vouloient lui ôter des mains cette branche de superstition. Persécutés, bannis, ils apprirent que la vérité, pour être admise parmi les hommes, ne doit pas se présenter à visage découvert, mais se glisser furtivement à la suite de l'erreur.

Les arts ne trouvant point de préjugés

populaires à combattre, prirent tout-à-coup leur essor. Le temple de Jupiter, commencé sous Pisistrate; celui de Thésée, construit sous Cimon, offroient aux architectes des modèles à suivre; mais les tableaux et les statues qui existoient, ne présentoient aux peintres et aux sculpteurs, que des essais à perfectionner.

Quelques années avant la guerre du Péloponèse, Panénus, frère de Phidias, peignit, dans un portique d'Athènes, la bataille de Marathon; et la surprise des spectateurs fut extrême, lorsqu'ils crurent reconnoître dans ces tableaux les chefs des deux armées. Il surpassa ceux qui l'avoient devancé, et fut presque dans l'instant même effacé par Polygnote de Thasos, Apollodore d'Athènes, Zeuxis d'Héraclée, et Parrhasius d'Ephèse.

Polygnote fut le premier qui varia les mouvemens du visage, et s'écarta de la manière sèche et servile de ses prédécesseurs; le premier encore qui embellit les figures des femmes, et les revêtit de robes brillantes et légères. Ses personnages portent l'empreinte de la beauté morale, dont l'idée étoit profondément gravée dans son ame. On ne doit pas le blâmer de n'avoir pas assez diversifié le ton de sa couleur; c'étoit le défaut de l'art, qui ne faisoit, pour ainsi dire, que de naître.

Apollodore eut pour cette partie les ressources qui manquèrent à Polygnote: il fit un heureux mêlange des ombres et des lumières. Zeuxis aussi-tôt perfectionna cette découverte; et Apollodore voulant constater sa gloire, releva celle de son rival: il dit dans une pièce

de poésie qu'il publia: „ J'avois trouvé pour „ la distribution des ombres, des secrets in„ connus jusqu'à nous; on me les a ravis. „ L'art est entre les mains de Zeuxis. „

Ce dernier étudioit la nature, avec le même soin qu'il terminoit ses ouvrages: ils excellent en beautés; dans son tableau de Pénélope, il semble avoir peint les mœurs et le caractère de cette princesse; mais, en général, il a moins réussi dans cette partie, que Polygnote.

Zeuxis accéléra les progrès de l'art, par la beauté de son coloris; Parrhasius son émule, par la pureté du trait, et la correction du dessin. Il posséda la science des proportions; celles qu'il donna aux dieux et aux héros. parurent si convenables, que les artistes n'hésitèrent pas à les adopter, et lui décernèrent le nom de législateur. D'autres titres dûrent exciter leur admiration: il fit voir, pour la première fois, des airs de tête très-piquans, des bouches embellies par les grâces, et des cheveux traités avec légéreté.

A ces deux artistes succédèrent Timanthe, dont les ouvrages faisant plus entendre qu'ils n'expriment, décèlent le grand artiste, et encore plus l'homme d'esprit; Pamphile, qui s'acquit tant d'autorité par son mérite, qu'il fit établir, dans plusieurs villes de la Grèce, des écoles de dessin, interdites aux esclaves; Euphranor, qui, toujours égal à lui-même, se distingua dans toutes les parties de la peinture. J'ai connu quelques-uns de ces artistes, et j'ai appris depuis, qu'un élève que j'avois vu

chez Pamphile et qui se nomme Apelle, les avoit tous surpassés.

Les succès de la sculpture ne furent pas moins surprenans que ceux de la peinture. Il suffit, pour le prouver, de citer en particulier les noms de Phidias, de Polyclète, d'Alcamène, de Scopas, de Praxitèle. Le premier vivoit du temps de Périclès. J'ai eu des liaisons avec le dernier. Ainsi, dans l'espace de moins d'un siècle, cet art est parvenu à un tel degre d'excellence, que les anciens auroient maintenant à rougir de leurs productions et de leur célébrité.

Si à ces diverses générations de talens, nous ajoutons celles qui les précédèrent, en remontant depuis Périclès jusqu'à Thalès, le plus ancien philosophe de la Grèce, nous trouverons que l'esprit humain a plus acquis dans l'espace d'environ 200 ans, que dans la longue suite des siècles antérieurs. Quelle main puissante lui imprima tout-à-coup, et lui a conservé jusqu'à nos jours un mouvement si fécond et si rapide?

Je pense que de temps en temps, peut-être même à chaque génération, la nature répand sur la terre un certain nombre de talens qui restent ensevelis, lorsque rien ne contribue à les développer, et qui s'éveillent comme d'un profond sommeil, lorsque l'un d'entre eux ouvre, par hasard une nouvelle carrière. Ceux qui s'y précipitent les premiers, se partagent, pour ainsi dire, les provinces de ce nouvel empire: leurs successeurs ont le mérite de les cultiver, et de leur donner des

lois. Mais il est un terme aux lumières de l'esprit, comme il en est un aux entreprises des conquérans et des voyageurs. Les grandes découvertes immortalisent ceux qui les ont perfectionnées; dans la suite, les hommes de génie n'ayant plus les mêmes ressources, n'ont plus les mêmes succès, et sont presque relégués dans la classe des hommes ordinaires.

A' cette cause générale, il faut en joindre plusieurs particulières. Au commencement de la grande révolution dont je parle, le philosophe Phérécyde de Scyros, les historiens Cadmus et Hécatée de Milet, introduisirent dans leurs écrits l'usage de la prose, plus propre que celui de la poésie au commerce des idées. Vers le même temps, Thalès, Pythagore et d'autres Grecs, rapportèrent d'Egypte et de quelques regions orientales, des connoissances qu'ils transmirent à leurs disciples. Pendant qu'elles germoient en silence dans les écoles établies en Sicile, en Italie, et sur les côtes de l'Asie, tout concouroit au développement des arts.

Ceux qui dépendent de l'imagination, sont spécialement destinés, parmi les Grecs, à l'embellissement des fêtes et des temples; ils le sont encore à célébrer les exploits des nations, et les noms des vainqueurs aux jeux solennels de la Grèce. Dispensateurs de la gloire qu'ils partagent ils trouvèrent dans les années qui suivirent la guerre des Perses, plus d'occasions de s'exercer qu'auparavant.

La Grèce, après avoir joui pendant quelque temps d'une prosperité qui augmenta sa

puissance, fut livrée à des dissentions qui donnèrent une activité surprenante à tous les esprits. On vit à la fois se multiplier dans son sein les guerres et les victoires, les richesses et le faste, les artistes et les monumens: les fêtes devinrent plus brillantes, les spectacles plus communs; les temples se couvrirent de peintures; les environs de Delphes et d'Olympie, de statues. Au moindre succès, la piété, ou plutôt la vanité nationale, payoit un tribut à l'industrie, excitée d'ailleurs par une institution qui tournoit à l'avantage des arts. Falloit-il décorer une place, un édifice public? plusieurs artistes traitoient le même sujet: ils exposoient leurs ouvrages ou leurs plans; et la préférence étoit accordée à celui qui réunissoit en plus grand nombre les suffrages du public. Des concours plus solennels en faveur de la peinture et de la musique, furent établis à Delphes, à Corinthe, à Athènes, et en d'autres lieux. Les villes de la Grèce qui n'avoient connu que la rivalité des armes, connurent celle des talens: la plupart prirent une nouvelle face, à l'exemple d'Athènes qui les surpassa toutes en magnificence.

Périclès, voulant occuper un peuple redoutable à ses chefs dans les loisirs de la paix, résolut de consacrer à l'embellissement de la ville une grande partie des contributions que fournissoient les alliés pour soutenir la guerre contre les Perses; et qu'on avoit tenues jusqu'alors en réserve dans la citadelle. Il représenta qu'en faisant circuler ces richesses, elles procureroient à la nation l'abondance dans le

moment, et une gloire immortelle pour l'avenir. Aussitôt les manufactures, les ateliers, les places publiques se remplirent d'une infinité d'ouvriers et de manœuvres, dont les travaux étoient dirigés par des artistes intelligens, d'après les dessins de Phidias. Ces ouvrages, qu'une grande puissance n'auroit osé entreprendre, et dont l'exécution sembloit exiger un long espace de temps, furent achevés, par une petite république, dans l'espace de quelques années, sous l'administration d'un seul homme, sans qu'une si étonnante diligence nuisît à leur élégance ou à leur solidité. Ils coûtèrent environ trois mille talens *.

Pendant qu'on y travailloit, les ennemis de Périclès lui reprochèrent de dissiper les finances de l'État. „ Pensez-vous, dit-il un jour „ à l'assemblée générale, que la dépense soit „ trop forte ? „ Beaucoup trop, répondit-on. „ Eh bien, réprit-il, elle roulera toute entiè- „ re sur mon compte ; et j'inscrirai mon nom „ sur ces monumens. — Non, non, s'écria le „ peuple : qu'ils soient construits aux dépens „ du trésor ; et n'épargnez rien pour les a- „ chever. „

Le goût des arts commençoit à s'introduire parmi un petit nombre de citoyens ; celui des tableaux et des statues, chez les gens riches. La multitude juge de la force d'un Etat, par la magnificence qu'il étale. De-là cette consideration pour les artistes qui se di-

* Voyez la note VIII à la fin du volume.

stinguoient par d'heureuses hardiesses. On en vit qui travaillèrent gratuitement pour la république, et on leur décerna des honneurs; d'autres qui s'enrichirent; soit en formant des élèves, soit en exigeant un tribut de ceux qui venoient dans leurs atelier admirer les chef-d'œuvres sortis de leur mains. Quelques-uns, énorgueillis de l'approbation générale, trouvèrent une récompense plus flatteuse encore dans le sentiment de leur supériorité et dans l'hommage qu'ils rendoient eux mêmes à leurs propres talens: ils ne rougissoient pas d'inscrire sur leurs tableaux: „ Il sera plus aisé de le „ censurer, que de l'imiter, „ Zeuxis parvint à une si grande opulence, que sur la fin de ses jours, il faisoit présent de ses tableaux, sous prétexte que personne n'étoit en état de les payer. Parrhasius avoit une telle opinion de lui-même, qu'il se donnoit une origine céleste. A' l'ivresse de leur orgueil se joignoit celle de l'admiration publique.

Quoique les lettres aient été cultivées de meilleure heure, et avec autant de succès que les arts, on peut avancer qu'à l'exception de la poësie, elles ont reçu moins d'encouragement parmi les Grecs. Ils ont montré de l'estime pour l'éloquence et pour l'histoire, parce que la première est nécessaire à la discussion de leurs intérêts, et la seconde à leur vanité: mais les autres branches de la littérature doivent leur accroissement plutôt à la vigueur du sol, qu'à la protection du gouvernement. On trouve en plusieurs villes, des écoles d'athlètes entretenues aux dépens du public;

nulle part, des établissemens durables pour les exercices de l'esprit. Ce n'est que depuis quelque temps, que l'étude de l'arithmétique et de la géométrie fait partie de l'éducation, et que l'on commence à n'être plus effarouché des notions de la physique.

Sous Périclès, les recherches philosophiques furent sévèrement proscrites par les Athéniens; et, tandis que les devins étoient quelqoefois entretenus avec quelque distinction dans le Prytanée, les philosophes osoient à peine confier leurs dogmes à des disciples fidèles: ils n'étoient pas mieux accueillis chez les autres peuples. Par tout, objets de haine ou de mépris, ils n'échappoient aux fureurs du fanatisme, qu'en tenant la vérité captive, et à celles de l'envie, que par une pauvreté volontaire ou forcée. Plus tolérés aujourd'hui, ils sont encore surveillés de si près, qu'à la moindre licence la philosophie éprouveroit les mêmes outrages qu'autrefois.

On peut conclure de ces réflexions; 1.° que les Grecs ont toujours plus honoré les talens qui servent à leurs plaisirs, que ceux qui contribuent à leur instruction; 2.° que les causes physiques ont plus influé que les morales, sur les progrès des lettres; les morales, plus que les physiques, à celui des arts; 3.° que les Athéniens ne sont pas fondés à s'attribuer l'origine ou du moins la perfection des arts et des sciences. Vainement se flattent-ils d'ouvrir aux nations les routes brillantes de l'immortalité; la nature ne paroit pas les avoir distingués des autres Grecs, dans la distribution de

ses faveurs Ils ont créé le genre dramatique; ils ont eu de célèbres orateurs, deux ou trois historiens, un très-petit nombre de peintres, de sculpteurs et d'architectes habiles: mais, dans presque tous les genres, le reste de la Grèce peut leur opposer une foule de noms illustres. Je ne sais même si le climat de l'Attique est aussi favorable aux productions de l'esprit, que ceux de l'Ionie et de la Sicile.

Athènes est moins le berceau que le séjour des talens. Ses richesses la mettent en état de les employer, et ses lumières de les apprécier: l'éclat de ses fêtes, la douceur de ses lois, le nombre et le caractère facile de ses habitans suffiroient pour fixer dans son enceinte des hommes avides de gloire, et auxquels il faut un théâtre, des rivaux et des juges.

Périclès se les attachoit par la supériorité de son crédit; Aspasie, par les charmes de sa conversation; l'un et l'autre, par une estime éclairée. On ne pouvoit comparer Aspasie qu'à elle-même. Les Grecs furent encore moins étonnés de sa beauté, que de son éloquence, que de la profondeur et des agrémens de son esprit. Socrate, Alcibiade, les gens de lettres et les artistes les plus renommés, les Athéniens et les Athéniennes les plus aimables, s'assembloient auprès de cette femme singulière, qui parloit à tous leur langue, et qui s'attiroit les regards de tous.

Cette société fut le modèle de celles qui se sont formées depuis. L'amour des lettres, des arts et des plaisirs, qui rapproche les hommes

et confond les états, fit sentir le mérite du choix dans les expressions et dans les manières. Ceux qui avoient reçu de la nature le don de plaire, voulurent plaire en effet; et le desir ajouta de nouvelles graces au talent. Bientôt on distingua le ton de la bonne compagnie. Comme il est fondé en partie sur des convenances arbitraires, et qu'il suppose de la finesse et de la tranquillité dans l'esprit, il fut long-temps à s'épurer, et ne put jamais pénétrer dans toutes les conditions. Enfin la politesse, qui ne fut d'abord que l'expression de l'estime, le devint insensiblement de la dissimulation. On eut soin de prodiguer aux autres des attentions, pour en obtenir de plus fortes, et de respecter leur amour-propre, pour n'être pas inquiété dans le sien.

Fin de l'Introduction.

NOTE I.re

Sur les Dialectes dont Homère a fait usage. Pag. 59.

Homère emploie souvent les divers dialectes de la Grèce. On lui en fait un crime. C'est, dit-on, comme si un de nos écrivains mettoit à contribution le Languedocien, le Picard, et d'autres idiomes particuliers. Le reproche paroît fondé. Mais comment imaginer qu'avec l'esprit le plus facile et le plus fécond, Homère se permettant des licences que n'oseroit prendre le moindre des poëtes, eût osé se former, pour construire ses vers, une langue bizarre, et capable de révolter, non-seulement la postérité, mais son siècle même, quelque ignorant qu'on le suppose? Il est donc plus naturel de penser qu'il s'est servi de la langue vulgaire de son temps.

Chez les anciens peuples de la Grèce, les mêmes lettres firent d'abord entendre des sons plus ou moins âpres, plus ou moins ouverts; les mêmes mots eurent plusieurs terminaisons, et se modifièrent de plusieurs manières. C'étoient des irrégularités, sans doute, mais assez ordinaires dans l'enfance des langues, et qu'avoient pu maintenir pendant plus long-temps parmi les Grecs, les fréquentes émigrations des peuples. Quand ces peuplades se furent irrévocablement fixées, certaines façons de parler devinrent particulières en certains cantons; et ce fut alors qu'on divisa la langue en des dialectes qui eux-mêmes étoient susceptibles de subdivisions. Les variations fréquentes que subissent les mots dans les plus anciens monumens de notre langue, nous font présumer que la même chose est arrivée dans la langue Grecque.

A cette raison générale, il faut en ajouter une qui est relative aux pays où Homère écrivoit. La colonie Ionienne, qui, deux siècles avant ce poë-

te, alla s'établir sur les côtes de l'Asie mineure, sous la conduite de Nélée, fils de Codrus, étoit composée en grande partie des Ioniens du Péloponèse ; mais il s'y joignit aussi des habitans de Thèbes, de la Phocide et de quelques autres pays de la Grèce.

Je pense que de leurs idiomes mêlés entre eux et avec ceux des Eoliens et des autres colonies Grecques, voisines de l'Ionie, se forma la langue dont Homère se servit. Mais dans la suite, par les mouvemens progressifs qu'éprouvent toutes les langues, quelques dialectes furent circonscrits en certaines villes, prirent des caractères plus distincts, et conservèrent néanmoins des variétés qui attestoient l'ancienne confusion. En effet, Hérodote, postérieur à Homère, de 400 ans, reconnoit quatre subdivisions dans le dialecte qu'on parloit en Ionie.

NOTE II.me

Sur Epiménide. Page 74.

Tout ce qui regarde Epiménide, est plein d'obscurités. Quelques auteurs anciens le font venir à Athènes vers l'an 600 avant J. C. Platon est le seul qui fixe la date de ce voyage à l'an 500 avant la même ère. Cette difficulté a tourmenté les critiques modernes. On a dit que le texte de Platon étoit altéré ; et il paroît qu'il ne l'est pas. On a dit qu'il falloit admettre deux Epiménides ; et cette supposition est sans vraisemblance. Enfin, d'après quelques anciens auteurs qui donnent à Epiménide 154, 157, et même 299 années de vie, on n'a pas craint de dire qu'il avoit fait deux voyages à Athènes, l'un à l'âge de 40 ans, l'autre à l'âge de 150. Il est absolument possible que ce double voyage ait eu lieu ; mais il l'est encore plus que Platon se soit trompé. Au reste, on peut voir Fabricius.

NOTE III.me

Sur le pouvoir des Pères à Athènes. Page 86.

Quand on voit Solon ôter aux pères le pouvoir de vendre leurs enfans, comme ils faisoient auparavant, on a de la peine à se persuader qu'il leur ait attribué celui de leur donner la mort, comme l'ont avancé d'anciens écrivains, postérieurs à ce législateur. J'aime mieux m'en rapporter au témoignage de Denys d'Halicarnasse, qui, dans ses antiquités Romaines, observe que, suivant les lois de Solon, de Pittacus, et de Charondas, les Grecs ne permettoient aux pères que de déshériter leurs enfans, ou de les chasser de leurs maisons, sans qu'ils pussent leur infliger des peines plus graves. Si, dans la suite, les Grecs ont donné plus d'extension au pouvoir paternel, il est à présumer qu'ils en ont puisé dans les lois Romaines.

NOTE IV.me

Sur la chanson d'Harmodius et d'Aristogiton. Page 105.

Athénée a rapporté une des chansons composées en l'honneur d'Harmodius et d'Aristogiton; et M. de la Nauze l'a traduite de cette manière:

„ Je porterai mon épée couverte de feuilles de „ myrte, comme firent Harmodius et Aristogiton, „ quand'ils tuèrent le tyran, et qu'ils établirent „ dans Athènes l'égalité des lois.

„ Cher Harmodius, vous n'êtes point encore „ mort: on dit que vous êtes dans les îles des bien- „ heureux, où sont Achille aux pieds légers, et „ Diomède, ce vaillant fils de Tydée.

„ Je porterai mon épée couverte de feuilles de „ myrte, comme firent Harmodius et Aristogiton, „ lorsqu'ils tuèrent le tyran Hipparque, dans le „ temps des Panathénées.

„ Que votre gloire soit éternelle, cher Harmo-
„ dius, cher Aristogiton, parce que vous avez tué
„ le tyran, et établi dans Athènes l'égalité des
„ lois. „

NOTE V.me

Sur les trésors des rois de Perse. Page 118.

On voit, par ce qui est dit dans le texte, pourquoi Alexandre trouva de si grandes sommes accumulées dans les trésors de Persépolis, de Suze, de Pasagarda, etc. Je ne sais pourtant s'il faut s'en rapporter à Justin, lorsqu'il dit qu'après la conquête de la Perse, Alexandre tiroit tous les ans de ses nouveaux sujets, 300,000 talens, ce qui feroit environ 1620 millions de notre monnoie.

NOTE VI.me

Sur les ponts de bateaux construits sur l'Hellespont, par ordre de Xerxès. Page 139.

Ces deux ponts commençoient à Abydos, et se terminoient un peu au-dessous de Sestus. On a reconnu, dans ces derniers temps, que ce trajet, le plus resserré de tout le détroit, n'est que d'environ 375 toises et demi. Les ponts ayant 7 stades de longueur, M. d'Anville en a conclu que ces stades n'étoient que de 51 toises.

NOTE VII.me

Sur le nombre des Troupes Grecques que Léonidas commandoit aux Thermopyles. Page 150.

Je vais mettre sous les yeux du lecteur les calculs d'Hérodote, lib. 7, cap. 202; de Pausanias lib. 10, cap. 20, p. 845; de Diodore, lib. 11, pag. 4.

Suivant Hérodote.		Suivant Pausanias.		Suivant Diodore.	
Troupes		*du*		*Péloponèse.*	
Spartiates. . . .	300	Spartiates. . . .	300	Spartiates. . . .	300
Tégéates.	500	Tégéates.	500	Lacédémoniens.	700
Mantinéens. . .	500	Mantinéens. . .	500		
Orchoméniens. .	120	Orchoméniens. .	120		
Arcadiens. . . .	1000	Arcadiens. . . .	1000		
Corinthiens. . .	400	Corinthiens. . .	400		
Phliontiens. . . .	200	Phliontiens. . . .	200	Autres nations	
Myceniens. . . .	80	Mycéniens. . . .	80	du Péloponèse	3000
Total. . . .	3100	Total. . . .	3100	Total. . . .	4000
Autres		*Nations*		*de la Grèce*	
Thespiens. . . .	700	Thespiens. . . .	700	Milésiens. . .	1000
Thébains.	400	Thébains.	400	Thébains. . . .	400
Phocéens. . . .	1000	Phocéens. . . .	1000	Phocéens. . . .	1000
Locriens-Opontiens		Locriens.	6000	Locriens. . . .	1000
Total.	5200	Total. . . .	11200	Total. . . .	7400

Ainsi, selon Hérodote, les villes du Péloponèse fournirent 3100 soldats; les Thespiens 700; les Thébains 400; les Phocéens 1000; total 5200, sans compter les Locriens-Opontiens, qui marchèrent en corps.

Pausanias suit pour les autres nations le calcul d'Hérodote, et conjecture que les Locriens étoient au nombre de 6000; ce qui donne pour le total 11200 hommes.

Suivant Diodore, Léonidas se rendit aux Thermopyles à la tête de 4000 hommes, parmi lesquels étoient 300 Spartiates et 700 Lacédémoniens. Il ajoute que ce corps fut bientôt renforcé de 1000 Milésiens, de 400 Thébains, de 1000 Locriens, et d'un nombre presque égal de Phocéens; total 7400 hommes. D'un autre côté, Justin et d'autres auteurs, disent que Léonidas n'avoit que 4000 hommes.

Ces incertitudes disparoîtroient peut-être, si nous avions toutes les inscriptions qui furent gravées après la bataille, sur cinq colonnes placées aux Thermopyles. Nous avons encore celle du devin Mégistias; mais elle ne fournit aucune lumiè-

re. On avoit consacré les autres aux soldats de différentes nations. Sur celle des Spartiates, il est dit qu'ils étoient 300; sur une autre, on a annoncé que 4000 soldats du Péloponèse avoient combattu contre 3,000,000 de Perses. Celle des Locriens est citée par Strabon, qui ne la rapporte point. Le nombre de leurs soldats devoit s'y trouver. Nous n'avons pas la dernière, qui, sans doute, étoit pour les Thespiens; car elle ne pouvoit regarder ni les Phocéens qui ne combattirent pas, ni les Thébains qui s'étoient rangés du parti de Xerxès, lorsqu'on dressa ces monumens.

Voici maintenant quelques réflexions pour concilier les calculs précédens.

1.° Il est clair que Justin s'en est rapporté uniquement à l'inscription dressée en l'honneur des peuples du Péloponèse, lorsqu'il n'a donné que 4000 hommes à Léonidas.

2.° Hérodote ne fixe pas le nombre des Locriens. Ce n'est que par une légère conjecture, que Pausanias le porte à 6000. On peut lui opposer d'abord Strabon, qui dit positivement que Léonidas n'avoit reçu des peuples voisins qu'une petite quantité de soldats; ensuite Diodore de Sicile, qui, dans son calcul, n'admet que 1000 Locriens.

3.° Dans l'énumèration de ces troupes, Diodore a omis les Thespiens, quoiqu'il en fasse mention dans le cours de sa narration. Au lieu des Thespiens, il a compté 1000 Milésiens. On ne connoît, dans le continent de la Grèce, aucun peuple qui ait porté ce nom. Paulmier a pensé qu'il falloit substituer le nom de Maliens à celui de Milésiens. Ces Maliens s'étoient d'abord soumis à Xerxès; et comme on seroit étonné de les voir réunis avec les Grecs, Paulmier suppose, d'après un passage d'Hérodote, qu'ils ne se déclarèrent ouvertement pour les Perses, qu'après le combat des Thermopyles. Cependant est-il à présumer qu'habitant un pays ouvert, ils eussent osé prendre les armes contre une nation puissante, à laquelle ils avoient fait serment d'obéir? Il est beaucoup plus vraisem-

blable que, dans l'affaire des Thermopyles, ils né fournirent des secours, ni aux Grecs, ni aux Perses; et qu'après le combat, ils joignirent quelques vaisseaux à la flotte de ces derniers. De quelque manière que l'erreur se soit glissée dans le texte de Diodore, je suis porté à croire qu'au lieu de 1000 Milésiens, il faut lire 700 Thespiens.

4.° Diodore joint 700 Lacédémoniens aux 300 Spartiates; et son témoignage est clairement confirmé par celui d'Isocrate. Hérodote n'en parle pas, peut-être parce qu'ils ne partirent qu'après Léonidas. Je crois devoir les admettre. Outre l'autorité de Diodore et d'Isocrate, les Spartiates ne sortoient guère, sans être accompagnés d'un corps de Lacédémoniens. De plus, il est certain que ceux du Péloponèse fournirent 4000 hommes : ce nombre étoit clairement exprimé dans l'inscription placée sur leur tombeau ; et cependant Hérodote n'en compte que 3100, parce qu'il n'a pas cru devoir faire mention des 700 Lacédémoniens, qui, suivant les apparences, vinrent joindre Léonidas aux Thermopyles.

D'après ces remarques, donnons un résultat. Hérodote porte le nombre des combattans à 5200. Ajoutons d'une part 700 Lacédémoniens, et de l'autre, les Locriens dont il n'a pas specifié le nombre, et que Diodore ne fait monter qu'à 1000, nous aurons encore 6900 hommes.

Pausanias compte 11200 hommes. Ajoutons les 700 Lacédémoniens qu'il a omis, à l'exemple d'Hérodote, et nous aurons 11900 hommes. Réduisons avec Diodore les 6000 Locriens à 1000 et nous aurons pour le total 6900 hommes.

Le calcul de Diodore nous donne 7400 hommes. Si nous changeons les 1000 Milésiens en 700 Thespiens, nous aurons 7100 hommes : ainsi on peut dire en général que Léonidas avoit avec lui environ 7000 hommes.

Il paroît, par Hérodote, que les Spartiates étoient, suivant l'usage, accompagnés d'Hilotes. Les anciens auteurs ne les ont pas compris dans

leurs calculs ; peut-être ne passoient-ils pas le nombre de 300.

Quand Léonidas apprit qu'il alloit être tourné, il renvoya la plus grande partie de ses troupes ; il ne garda que les Spartiates, les Thespiens et les Thébains ; ce qui faisoit un fonds de 1400 hommes : mais la plupart avoient péri dans les premières attaques ; et si nous en croyons Diodore, Léonidas n'avoit plus que 500 soldats, quand il prit le parti d'attaquer le camp des Perses.

NOTE VIII.me

Sur ce que coûtèrent les monumens construits par ordre de Périclès. Page 276.

Thucydide fait entendre qu'ils avoient coûté 3700 talens, et comprend dans son calcul, non-seulement la dépense des Propylées et des autres édifices construits par ordre de Périclès, mais encore celle du siége de Potidée. Ce siége, dit-il ailleurs, coûta 2000 talens ; il n'en resteroit donc que 1700 pour les ouvrages ordonnés par Périclès : or, un auteur ancien rapporte que les Propylées seuls coûtèrent 2012 talens.

Pour résoudre cette difficulté, observons que Thucydide ne nous a donné l'état des finances d'Athènes, que pour le moment précis où la guerre du Péloponèse fut résolue ; qu'à cette époque le siége de Potidée commençoit à peine ; qu'il dura deux ans, et que l'historien, dans le premier passage, n'a parlé que des premières dépenses de ce siége. En supposant qu'elles se montassent alors à 700 talens, nous destinerons les autres 3000 aux ouvrages dont Périclès embellit la ville ; 3000 talens à 5400 livres chaque talent, font de notre monnoie 16,200,000 liv. ; mais comme du temps de Périclès, le talent pouvoit valoir 300 livres de plus, nous aurons 17,100,000 liv.

